

LECTURES  
LA REVUE DES BIBLIOTHÈQUES

DOSSIER

JANVIER-FÉVRIER/MARS-AVRIL 2013



LIVRE ET  
LECTURE  
EN MUTATION

179-180

## ∴ Sommaire



### Introduction

La lecture et le livre en folie ? ..... 19  
par Florence RICHTER

### Prélude

- Un besoin fou de littérature ! ..... 20  
par Jean-Baptiste BARONIAN  
écrivain, critique littéraire

- Éloge du papier...  
et du numérique ..... 22  
par Jean-Pierre GUÉNO  
directeur des Musées des Lettres et  
Manuscrits (MLM, Paris et Bruxelles)

### 1) Histoire du livre et de la lecture

- Petite histoire de la lecture  
en Europe ..... 25  
par Roger CHARTIER  
directeur d'études à l'École des Hautes  
Études en Sciences sociales (EHESS, Paris),  
professeur au Collège de France  
(titulaire de la Chaire « Écrits et cultures  
dans l'Europe moderne »),  
animateur de l'émission « Les lundis  
de l'Histoire » sur France Culture,  
co-auteur de *Histoire de la lecture dans  
le monde occidental* (rééd. Seuil, 2001)

- Lire se transforme ..... 35  
par Claire BÉLISLE  
ingénieure de recherches CNRS  
en Sciences humaines et sociales (SHS),  
auteur de *La lecture numérique : réalités,  
enjeux et perspectives* (éd. ENSSIB, 2004),  
co-auteur de *Lire dans un monde numérique*  
(ENSSIB, 2011)

- Accélération du livre  
(article extrait du dossier  
« Métamorphoses de la lecture »,  
in *BBF* n°5, 2011) ..... 45  
par Yves DESRICARD  
ancien rédacteur en chef du *Bulletin  
des Bibliothèques de France* (BBF, ENSSIB)

- Lire sur le web :  
une révolution cognitive ..... 53  
par Thierry BACCINO  
professeur de psychologie cognitive des  
technologies numériques à l'Université Paris 8,  
directeur scientifique du laboratoire LUTIN  
(Laboratoire des usages en technologies  
numériques),  
auteur de *La lecture experte* (PUF, 1995)  
et de *La lecture électronique* (PUG, 2004)

- Lecture-plaisir versus  
lecture citoyenne ..... 59  
Dialogue entre Michel PIRIOU,  
président de l'Association française  
pour la Lecture (AFL)  
et Jean-François FÜEG,  
directeur du Service de la Lecture  
publique (ministère de la Fédération  
Wallonie-Bruxelles).  
Avec une description du Projet  
« Classe lecture »

- Peut-on survivre sans la lecture ?  
Ou sans le livre ? ..... 71  
par Dominique LAHARY  
directeur de la Bibliothèque départementale  
du Val d'Oise,  
vice-président de l'Association  
des Bibliothécaires français (ABF)

- Lire pour vivre en des temps  
incertains ..... 80  
par Michèle PETIT  
anthropologue,  
ingénieure de recherches honoraire au CNRS  
pour le Laboratoire « Dynamiques sociales  
et recomposition des espaces »  
(LADYSS, Paris),  
auteur de *Éloge de la lecture : la construction  
de soi* (Belin, 2002) et de *L'art de lire ou  
comment résister à l'adversité* (Belin, 2008)

- La lecture à voix haute,  
un lieu de résistance ..... 89  
par Martine BURGOS  
ingénieure EHESS,  
Centre de Recherche sur les Arts  
et le Langage (CRAL)

### 2) Et dans les bibliothèques ?

- Pour un nouvel esprit bibliothécaire  
ou les re / médiations de la  
bibliothèque numérique (article  
extrait de *Horizon 2019 : bibliothèques  
en prospective*, ENSSIB, 2011) ..... 95  
par Robert DAMIEN  
philosophe,  
professeur à l'Université Paris-Ouest La Défense,  
directeur de l'École doctorale  
« Langage, connaissance, modélisation »

- Slow Lib : Ralentir ! Bibliothèque . 105  
par Christophe EVANS  
sociologue,  
Bibliothèque publique d'Information (BPI,  
Paris), service « Études et recherche »,  
co-auteur de *Lectures et lecteurs à l'heure  
d'Internet : livre, presse, bibliothèques*  
(Cercle de la librairie, 2011)

- Lire et faire lire en numérique  
dans les bibliothèques publiques  
du Québec ..... 109  
par Marie-Josée BENOIT  
directrice des services aux milieux documentaires,  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

### 3) En Fédération Wallonie-Bruxelles

- La lecture en Fédération Wallonie-  
Bruxelles ..... 112  
par Michel GUÉRIN  
directeur-coordonateur de l'Observatoire des  
Politiques culturelles (OPC, ministère de la FWB)

- Lecture vivante dans  
les bibliothèques de la FWB ..... 122  
par Hugues DORZÉE  
journaliste au *Soir*

- « Et pourtant ils lisent ! » : des jeunes  
lecteurs, rêve ou réalité ? ..... 134  
par Kathleen SIMONIS-FALLON  
sociologue, bibliothécaire,  
formatrice en littérature de jeunesse

- La lecture à voix haute :  
quelques actions en FWB ..... 146  
par Michaël LAMBERT  
Imagin'action asbl (Liège)

## INTRODUCTION

# ●● La lecture et le livre en folie ?

par Florence RICHTER ●  
rédactrice en chef de Lectures



On le sait, on le répète partout : le livre et la lecture se transforment. Le présent dossier « Livre et lecture en mutation » traite de ce sujet capital pour l'avenir des bibliothèques. Sujet essentiel aussi pour la relation future des individus avec le monde qui les entoure.

En effet, dans son récent essai *Pris dans la Toile : l'esprit au temps du web* (Gallimard, 2012), le grand spécialiste Raffaele Simone rappelle que la naissance de la « médiasphère », c'est-à-dire de la planète interconnectée en continu, constitue la troisième « révolution cognitive », après l'invention de l'écriture et celle de l'imprimerie. Mais Simone affirme surtout que la « culture numérique » modifie le fonctionnement de l'intelligence humaine qui se transforme rapidement, de même que notre relation au Savoir et nos rapports sociaux. Raffaele Simone va encore plus loin : « La primauté de l'image et de l'écran » provoque « un fonctionnement synthétique et passif de l'esprit qui remet en cause une acquisition intellectuelle majeure de l'humain apportée par l'écriture : la vision analytique et la réflexivité. La culture numérique tend à substituer à la réalité un spectacle et des simulacres » dans tous les domaines (Savoir, écriture, démocratie, rapports sociaux, etc.).

Paradoxalement, alors qu'on a placé beaucoup d'espoir dans la démocratisation de la lecture grâce aux nouveaux médias, Raffaele Simone explique que deux classes non plus sociales mais cognitives se développent déjà : celle des bricoleurs en ligne, et celle des experts, de ceux qui détiennent la Connaissance « car il faudra toujours que quelqu'un connaisse les choses en profondeur ».

Dans *Lectures*, on a tenté de traiter le sujet de cette mutation de la manière la plus large possible, grâce à de brillants contributeurs, qui abordent aussi bien l'histoire de la lecture, le caractère nourricier de la littérature (fiction), les

avantages du papier et du numérique, la lecture sur écran, ses effets sur le cerveau humain, que la réflexion de base sur « lecture-plaisir versus lecture citoyenne », des courants très récents comme le *slow reading* né de la *slow attitude*, le regain de la lecture à voix haute, ou le rôle de remédiation des bibliothécaires.

En Fédération Wallonie-Bruxelles, les bibliothécaires suivent avec attention ces métamorphoses du livre et de la lecture, comme le confirment les interviews réalisés par Hugues Dorzée auprès de quelques directeurs de bibliothèques publiques, et par Kathleen Simonis dans le cadre de la promotion de la lecture chez les enfants et les adolescents.

De manière plus générale, les actions en faveur de la lecture en Belgique francophone sont diversifiées : on en rappelle quelques unes dans le présent dossier.

Citons ici des ouvrages récents qui analysent la question par une réflexion solide et vivante. On conseillera *Histoire de la lecture dans le monde occidental* (par Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, rééd. Seuil, 2001) ; *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet : livre, presse, bibliothèques* (sous la direction de Christophe Evans, Cercle de la Librairie, 2011) ; *Lire dans un monde numérique* (sous la direction de Claire Bélisle, ENSSIB, 2011) ; *Horizon 2019 : bibliothèques en prospective* (coordonné par Anne-Marie Bertrand, ENSSIB, 2011) ; et le dossier « Métamorphoses de la lecture » paru dans le n° 5 du *BBF* en 2011 ; ou encore *Les mutations de la lecture* (sous la direction d'Olivier Bessard-Banquy, Presses universitaires de Bordeaux, 2012). Oui, voilà des lectures professionnelles et stimulantes à la fois !

À vos codex, à vos tablettes, à vos liseuses... et meilleurs vœux pour des lectures passionnées, étonnantes, familières, cultivées, reposantes, ou ludiques en 2013 ! ●



## PRÉLUDE

# ∴ Un besoin fou de littérature !

Depuis mon adolescence, depuis que j'ai pris conscience de ce que les livres représentent au juste, j'ai un besoin fou de littérature, et je sais à quel point elle s'accommode non seulement de tous les temps, même sinistres, même irréels, comme le disait Jean Giraudoux, mais qu'en outre, elles les prévoit et qu'elle est un formidable recours contre eux.

par Jean-Baptiste BARONIAN   
écrivain, critique littéraire

**A**ujourd'hui, plus que jamais, je sais aussi que ce besoin fou est un plaisir, un plaisir des plus vifs, des plus enchanteurs et, dans les meilleurs des cas, des plus suaves.

Et mon plaisir devient bel et bien surnaturel quand le livre que je lis dépasse toutes mes espérances et, comme sous l'effet d'une opération magique, fait de moi, le complice consentant, le « double » prédestiné de son auteur.

C'est moi qui ai coécrit *Tristram Shandy* sous le nom de Lawrence Sterne.

C'est moi qui ai coécrit *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux* sous le nom de Charles Nodier.

C'est moi qui ai coécrit *La Recherche de l'absolu* sous le nom d'Honoré de Balzac.

C'est moi qui ai coécrit *La Morte amoureuse* sous le nom de Théophile Gautier.

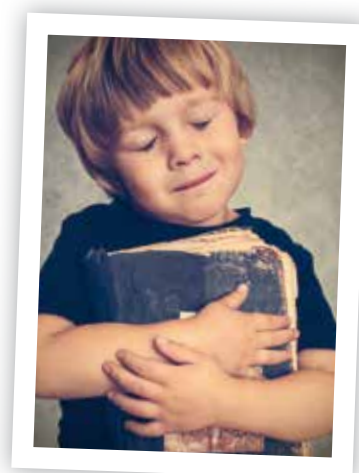
C'est moi qui ai coécrit *Les Âmes mortes* sous le nom de Nicolas Gogol.

C'est moi qui ai coécrit *Le Comte de Monte-Cristo* sous le nom d'Alexandre Dumas.

C'est moi qui ai coécrit *Les Travailleurs de la mer* sous le nom de Victor Hugo.

C'est moi qui ai coécrit *Dominique* sous le nom d'Eugène Fromentin.

C'est moi qui ai coécrit *Les Diaboliques* sous le nom de Jules Barbey d'Aurevilly.



C'est moi qui ai coécrit *Romances sans paroles* sous le nom de Paul Verlaine.

C'est moi qui ai coécrit *Une saison en enfer* sous le nom d'Arthur Rimbaud.

C'est moi qui ai coécrit *Les Démons* sous le nom de Fédor Dostoïevski.

C'est moi qui ai coécrit *L'Île au trésor* sous le nom de Robert Louis Stevenson.

C'est moi qui ai coécrit *Là-bas* sous le nom de Joris Karl Huysmans.

Et c'est moi également qui ai coécrit *Fermina Marquez*, et *Pétersbourg*, et *Le Piéton de Paris*, et *Le Désert de l'amour*, et *Suzanne et le Pacifique*, et *Tandis que j'agonise*, et *La Croisière des ombres*, et *50 000 dollars*, et *Le facteur sonne toujours deux fois*, et des dizaines, et des centaines, et des milliers d'autres livres, des Cros, des

Maupassant, des Twain, des Wilde, des Bloy, des Strindberg, des Mirbeau, des Schwob, des Apollinaire, des Gourmont, des Kipling, des Kafka, des Conrad, des Cendrars, des Boulgakov, des Conan Doyle, des Elskamp, des Chesterton, des Ghelderode, des Pirandello, des Christie, des Bernanos, des Zweig, des Giono, des Aymé, des Mac Orlan, des Simenon, des Céline, des Borges, des Perret, des Buzzati, des Queneau, des Greene, des Mishima, des Kôbô, des Dahl, des Calet, des Follain, des Guérin, des Thiry, des Nabokov, des...

Et même, certains jours, des Baronian !

J'ai coécrit tant de livres que ma mémoire perd la mémoire...

Car lire, lire en profondeur, c'est coécrire.

Car lire des poèmes, des contes, des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre, c'est voir, comprendre et pénétrer le

monde, mieux qu'avec n'importe quel livre d'histoire, n'importe quel ouvrage sur la religion, la philosophie, la psychologie, la politique, la sociologie, l'économie, les innombrables métiers, les innombrables techniques...

Car, surtout, lire la littérature, et en avoir le pressant besoin, c'est « imaginer » le monde.


Mais que serait le monde sans l'imagination ?

Que serait-il s'il n'y avait pas justement des écrivains pour l'inventer depuis des siècles et le restituer chacun à sa manière, chacun avec sa façon propre de poser la voix ?

Que serait-il si tous ces écrivains n'étaient pas assez « fous » pour croire qu'un poème, qu'un conte, qu'un roman peut effectivement changer le monde et sans cesse le refaire ? ●



## •• Éloge du papier... et du numérique

par **Jean-Pierre GUÉNO**   
directeur des Musées des Lettres et Manuscrits  
(MLM, Paris et Bruxelles)

### Laissez parler le papier !

Imaginez un monde sans papier : un monde sans emballage pour envelopper vos cadeaux, vos fleurs et vos bonbons, un monde sans mouchoirs pour essuyer vos larmes, un monde sans enveloppes pour transmettre vos lettres d'amour, un monde sans timbres, un monde sans post-it et sans marque pages puisque sans pages, un monde sans pliages, sans origami et sans cocottes en papier, un monde sans étiquettes et sans cartes de visite, un monde sans diplômes et sans papiers, sans certificat de naissance ou de mariage, un monde sans livres et sans journaux, un monde sans dessins d'enfants, un monde sans nappes en papier, un petit four sans

écrin, un gigot sans papillote, un mariage sans faire part et sans album, une fête sans affiche, ou sans invitation, un vote sans bulletin et sans enveloppe, un vestiaire ou un parking sans ticket, un monde sans traces et sans testament, un monde sans photo dédicacée, un monde sans écriture manuscrite, sans stylos à plume et sans buvards ?

Avez-vous perdu la sensation magique de la plume souple, douce et nerveuse qui court sur le papier et qui fait de votre main le sismographe de votre cœur et de votre âme ? Avez-vous perdu le souvenir proustien de la senteur du parfum de la femme qui a posé sur le papier de sa lettre la senteur de son encre et de son parfum ? Avez-vous



*Papillotes pour les gigots*



*Signatures incarnées*

perdu le sentiment procuré par l'odeur du papier d'un livre neuf que vous entrouvrez avant qu'il ne vous offre sa lecture ?

Le papier fait appel à nos cinq sens, là où nos écrans ne sollicitent que la vue et l'ouïe : la vue, l'ouïe par son froissement, par l'ouverture de nos lettres, par le chiffonnage ou la déchirure de nos brouillons, mais en plus le toucher par le contact avec la fibre douce des feuilles et des pages, l'odorat parce que le papier garde la mémoire des parfums, du sien, de celui de ses utilisateurs, de la gibecière du facteur qui véhicule un pli. Senteur des vieux papiers ou au contraire du papier neuf, qui prouve que le papier conserve la mémoire du temps et aussi celle de l'espace, puisqu'il s'imprègne de l'odeur des lieux où il passe et où il est conservé. Il faut même évoquer et invoquer le goût. Celui de la gomme du timbre ou de l'enveloppe sur notre langue...

L'écriture et le papier sont parmi les plus grandes conquêtes de l'humanité. L'homme a mis 5 millions d'années pour apprendre à écrire et à partir du moment où il a su maîtriser un vrai langage verbal, 60000 ans pour être capable de le transcrire. De la tablette d'argile des mésopotamiens jusqu'aux LED des tablettes tactiles d'aujourd'hui, le papier est resté le support d'écriture et d'illustration le plus simple, le plus écologique, le plus accessible que l'homme ait inventé. Moins lourd et moins

fragile que la pierre, l'argile ou la cire. Plus maniable que le papyrus. Moins cher que le parchemin ou que le vélin. Plus portatif, moins énergivore et plus ergonomique que l'écran.

L'alliage de l'encre et du papier se nourrit de tous les règnes de la nature et ceci depuis le moyen-âge. Parchemin ? Vélin ? Papier. Fabriqués avec les peaux de bêtes ou encore avec des fibres végétales, du bois, du tissu... Quant aux teintes des peintres enlumineurs... certaines étaient fabriquées avec de la pierre broyée : règne minéral. D'autres avec des peaux macérées ou avec du jaune d'œuf : règne animal. D'autres encore avec des plantes : règne végétal. D'autres enfin avec du sang ou de l'urine : règne humain... Le monde tout entier est donc « injecté » dans un manuscrit à peinture. La moindre feuille de papier manuscrite ou imprimée est un résumé physique et incarné de la vie qui règne sur notre planète.

### **Il est temps de faire mentir certaines idées reçues**

L'envoi d'un courrier de gestion par courrier postal dégage 15,7 grammes de CO2 alors que le même courrier envoyé par internet en dégage 242 grammes ! L'empreinte carbone du courriel est donc 15 fois plus importante que celle générée par le courrier en papier ! La faute à l'impact écologique



Photo dédiée de Consuelo à son mari Antoine de Saint-Exupéry



désastreux des composants de nos ordinateurs, de nos imprimantes et surtout de nos écrans plats.

Un ouvrage papier engendre la production d'1 kg d'équivalent CO<sub>2</sub>, quand son homologue électronique en engendre... 250 !

L'européen moyen lisant 16 livres par an, il lui faudrait donc près de 15 ans pour compenser le bilan carbone de son Ipad... Le papier est le support le plus recyclable qui soit. Il se recycle jusqu'à 5 fois en papier journal.

Soyons clairs : il ne s'agit pas d'opposer le papier aux supports virtuels. Nous allons vivre une formidable synergie, une formidable convergence entre le pixel et le papier. Aujourd'hui, l'écran révèle à l'auteur d'un écrit des coquilles que le papier lui dissimulait, et réciproquement le papier permet de repérer des fautes masquées par l'écran. Aujourd'hui, lorsque le Musée des lettres et manuscrits de Paris ou de Bruxelles expose un manuscrit à peinture montrant une seule illustration derrière une vitre blindée, les tablettes numériques qui servent de guide pédagogique à l'exposition en cours permettent de feuilleter toutes les peintures de l'ouvrage.

À l'aube du troisième millénaire, le tout papier serait aussi absurde que le tout virtuel. Comme tous les gourmands de la terre je dis « fromage et dessert ». Pour que le monde reste en relief et pas seulement en 3D. Pour qu'il reste à la température de notre peau. Pour que les mariés de XXII<sup>e</sup> siècle gardent des traces concrètes de leurs premiers mots d'amour et pas seulement des mails et des sms qui seront devenus illisibles. Pour un monde qui ne sombre pas dans l'amnésie et dans le culte de supports de mémoire éphémères, et aléatoires, tant par leur fragilité que par l'obsolescence de leurs standards. Pour un monde qui ne soit ni trop aseptisé, ni trop standardisé, ni trop formaté. Pour un monde où le précieux durable soit une alternative au jetable gaspillable.

Le papier est un alliage de fibre de bois et de chiffon. Du tissu de nos premiers langes, au linceul ou à l'enveloppe de bois qui enveloppera notre corps dans sa dernière demeure ou dans sa crémation.

Le papier nous résume. ●



Lettre d'amour, Bergerac 1907



Autoportrait de Verlaine, MLM Paris



# 1) HISTOIRE DU LIVRE ET DE LA LECTURE

## ●● Petite histoire de la lecture en Europe

S'interroger sur les mutations des pratiques de lecture dans une perspective d'histoire européenne consiste, avant tout, à repérer la géographie dynamique des révolutions qui ont transformé les rapports à l'écrit.

par Roger CHARTIER ●  
directeur d'études à l'EHESS,  
professeur au Collège de France,  
co-auteur de Histoire de la lecture dans le monde occidental  
(rééd. Seuil, 2001)

### La lecture silencieuse dans les monastères du VII<sup>e</sup> siècle

La première est celle de la lecture silencieuse, c'est-à-dire de la capacité pour le lecteur de lire sans la nécessité d'oraliser, à haute ou basse voix, le texte qu'il lit afin de pouvoir le comprendre. Selon Paul Saenger, la lecture silencieuse et seulement visuelle serait apparue dans les ateliers de copistes

des monastères irlandais, anglais et continentaux aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, elle aurait ensuite porté les lectures scolastiques des écoles et des universités aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles avant de gagner, aux derniers siècles du Moyen Âge, les aristocraties laïques. Sa condition de possibilité aurait été l'introduction de la séparation entre les mots dans les manuscrits latins lus par des copistes et des lecteurs dont la langue



vernaculaire n'était plus celle des textes sacrés et savants. Ses effets auraient été décisifs, transformant le travail intellectuel, permettant une piété plus personnelle, autorisant des lectures plus secrètes, soustraites aux contrôles des autorités ou de la communauté. Avant même l'invention de l'imprimerie, la révolution de la lecture silencieuse aurait ainsi profondément modifié la relation à l'écrit des élites intellectuelles et sociales.

La thèse ne manque pas de force mais elle peut susciter deux nuances ou corrections. À suivre Armando Petrucci, à l'époque médiévale, trois modalités de lecture coexistent qui caractérisent soit différents lecteurs, soit différentes pratiques du même lecteur : « La lecture silencieuse, *in silentio*; la lecture à voix basse, appelée murmure ou ruminant, qui servait de support à la méditation et d'instrument de mémorisation ; enfin, la lecture prononcée à haute voix qui exigeait, comme dans l'Antiquité, une technique particulière et se rapprochait beaucoup de la récitation liturgique et du chant ». De ce fait, il faut sans doute attribuer plus d'importance aux rôles attribués à l'écrit qu'à la manière de le lire. La césure décisive serait, alors, le passage d'une culture monastique de l'écriture, où la copie n'est générale-

ment pas accompagnée par une lecture fréquente, à une culture scolastique de la lecture qui, à l'âge des universités, fait de l'écrit multiplié, tout à la fois, l'objet et l'instrument des savoirs.

### **L'invention de l'imprimerie au XV<sup>e</sup> siècle**

Faut-il associer à une mutation seconde et profonde des pratiques de lecture à l'invention de l'imprimerie ? La presse à imprimer assure la dissémination des textes à une échelle inconnue au temps du manuscrit : plus de textes sont mis en circulation et chaque lecteur est à même d'en rencontrer un plus grand nombre. Le constat ne fait pas discussion, mais il requiert plusieurs précisions. Tout d'abord, si l'imprimerie multiplie la publication de livres, celle-ci ne constitue qu'une part souvent minoritaire, voire très minoritaire de l'activité des ateliers typographiques entre XV<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'essentiel de leur production consiste en libelles, pamphlets, pétitions, affiches, formulaires, billets, quittances, certificats, et bien d'autres *ephemerae* qui assurent le plus clair des revenus des entreprises. En rendant familiers des objets et des pratiques inconnus ou marginaux à l'âge du manuscrit, l'impri-



merie offre de nouveaux objets écrits à la lecture.

D'autre part, pour ce qui est des livres, l'invention de Gutenberg ne fait aucunement disparaître la publication manuscrite. En Angleterre, en Espagne et en France, multiples sont les genres (anthologies poétiques, libelles politiques, instructions nobiliaires, nouvelles à la main, textes libertins et hétérodoxes, partitions musicales) qui furent très largement diffusés par les copies manuscrites. Les raisons en sont diverses : le moindre coût, la volonté de déjouer la censure, le désir d'une circulation restreinte, ou encore, la malléabilité de la forme manuscrite, qui permet additions et révisions. L'imprimerie, du moins dans les quatre premiers siècles de son existence, a donc fortement maintenu la lecture des textes manuscrits, non seulement celle des correspondances publiques et privées, mais aussi celle des livres et gazettes copiés à la main.

Enfin, ce n'est pas avec l'invention de l'imprimerie mais avec celle du *codex* que sont apparus de nouveaux gestes de la lecture. En substituant au rouleau une forme nouvelle de livre, cette révolution est celle qui a permis des pratiques qui sont encore les nôtres aujourd'hui et qui étaient tout à

fait impossibles avec le rouleau : feuilleter un livre, repérer aisément un passage, utiliser un index, écrire en lisant. C'est entre les II<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles que s'est imposée une nouvelle forme du livre dont Gutenberg est l'héritier. Il ne faut donc pas attribuer à la presse à imprimer et aux caractères mobiles des inventions textuelles (index, tables, concordances, foliotation, pagination) et des manières de lire qui ont accompagné, plus de dix siècles auparavant, la nouvelle matérialité du livre qui les a rendues possibles – ou nécessaires.

### **Le temps des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, et un nouveau style de lecture**

Peut-on caractériser le temps des Lumières comme celui d'une autre « révolution de la lecture » ? À une telle question, les contemporains auraient, sans nul doute, répondu par l'affirmative tant était forte leur conscience des mutations qui avaient transformé la production imprimée et les pratiques de lecture. À partir de la mi-siècle, surtout, se multiplient les discours qui expriment la perception aiguë d'un tel bouleversement.

Les récits de voyage comme les tableaux des mœurs insistent sur l'universalité nouvelle de la lecture, présente dans tous les milieux



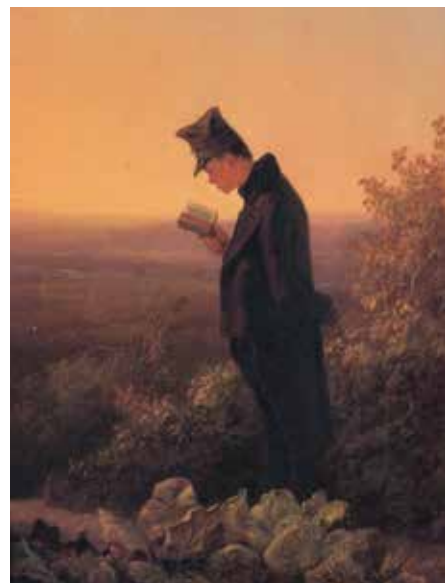
sociaux, dans toutes les circonstances, tous les lieux de l'existence quotidienne. À les entendre, une véritable « manie de la lecture », muée en une « fièvre de lecture » ou en « rage de lire » (les textes allemands parlent de « *Lesesucht* », « *Lesefieber* » et « *Lesewut* »), s'est emparée des populations. Dans les discours médicaux, le constat prend la forme d'un diagnostic inquiet, qui souligne les effets destructeurs de l'excès de lecture, perçu comme un dérèglement individuel ou une épidémie collective. Parce qu'elle allie l'immobilité du corps et l'excitation de l'imagination, la lecture entraîne l'épuisement du corps, le refus de la réalité, la préférence donnée à la chimère. Le discours philosophique porte également un jugement négatif sur l'excès de lecture. Il stigmatise la lecture de divertissement et de passe-temps comme un véritable « narcotique » (le mot est de Fichte). De son côté, l'imagerie proposée par les peintres, les dessinateurs et les graveurs multiplie les représentations de la lecture, dans les tableaux et les gravures, sur les décors des vaisselles de faïence ou de porcelaine, sur les toiles cirées ou les goussets de montre, sous la forme de silhouettes et de figurines. Cette imagerie proliférante donne à voir de nouveaux lecteurs (des femmes, des enfants, des artisans, des paysans) et de nouvelles habitudes : la lecture

en plein air, dans le jardin ou la nature, la lecture faite en marchant, la lecture au lit, qui prépare ou remplace la rencontre érotique, la lecture à plusieurs, dans la sociabilité du salon ou la familiarité domestique. Toutes ces représentations indiquent, à leur façon, que les pratiques ont changé, que les lecteurs sont plus nombreux et qu'ils sont enrégés de lecture.

Doit-on comprendre ces perceptions des contemporains comme l'opposition entre une lecture traditionnelle, dite « intensive », et une lecture moderne, qui est celle que désignent (et condamnent) les contemporains, que l'on pourrait qualifier d'« extensive » ? Selon cette dichotomie, le lecteur « intensif » était confronté à un *corpus* limité et fermé de textes, lus et relus, mémorisés et récités, entendus et sus par cœur, transmis de génération en génération. Une telle manière de lire était fortement empreinte de sacralité, soumettant le lecteur à l'autorité du texte. Le lecteur « extensif » du XVIII<sup>e</sup> siècle est tout différent : il consomme des imprimés nombreux, nouveaux, éphémères ; il les lit avec rapidité et avidité ; il les approche avec un regard distancié et critique. À une relation à l'écrit communautaire et respectueuse aurait ainsi succédé une lecture libre, désinvolte, irrévérencieuse.



Adolf Hölzel, *Prières domestiques* (détail), vers 1890. Bayerische Staatsgemäldesammlungen, Munich.



Spitzweg (1808-1885), *Lecture du bréviaire, le soir* (détail).

Cette thèse qui situe la plus décisive des révolutions de la lecture au Siècle des lumières exige prudence. Nombreux, en effet, sont les lecteurs « extensifs » au temps de la supposée lecture « intensive ». Pensons aux lettrés humanistes. Les deux objets emblématiques de leur manière de lire sont la roue à livres, qui permet de lire plusieurs livres à la fois, et le cahier de lieux communs dont les rubriques reçoivent les citations, les exemples et les informations recueillis par le lecteur au fil de ses lectures – ou des rencontres et voyages. Les deux objets indiquent une pratique qui accumule les lectures, qui procède par extraits, compilations, confrontations, et qui porte déjà une forme d'exercice de la critique, philologique en l'occurrence.

À l'inverse, c'est au moment même de la supposée révolution « extensive » de la lecture qu'avec Richardson, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre ou Goethe se déploie la plus « intensive » des lectures. Le roman, qui s'empare de son lecteur, qui l'attache à sa lettre et gouverne ses pensées et ses conduites, déplace sur un genre littéraire renouvelé des gestes anciens. Le roman est lu et relu, su par coeur, cité, récité. Son lecteur est envahi par un texte qu'il habite ; il s'identifie aux héros de l'histoire, déchiffre sa propre vie à travers les fictions de l'intrigue. Dans cette lecture « intensive » d'un nouveau type, c'est la sensibilité tout entière qui se trouve engagée. Le lecteur (qui est souvent une lectrice) ne peut retenir ni son émotion, ni ses larmes. Bouleversé, il prend parfois la plume, se fait auteur à son tour et, plus souvent encore, écrit à l'écrivain qui, par son œuvre, est devenu un véritable directeur de conscience et d'existence.

Les lecteurs des romans ne sont d'ailleurs pas les seuls lecteurs « intensifs » au temps de la révolution du lire. La lecture des plus nombreux et des plus humbles, nourrie par les titres des librairies de colportage, demeure commandée par les habitudes traditionnelles. La fréquentation des *chapbooks*, de la *Bibliothèque bleue*, de la *literatura de cordel*, conserve durable-

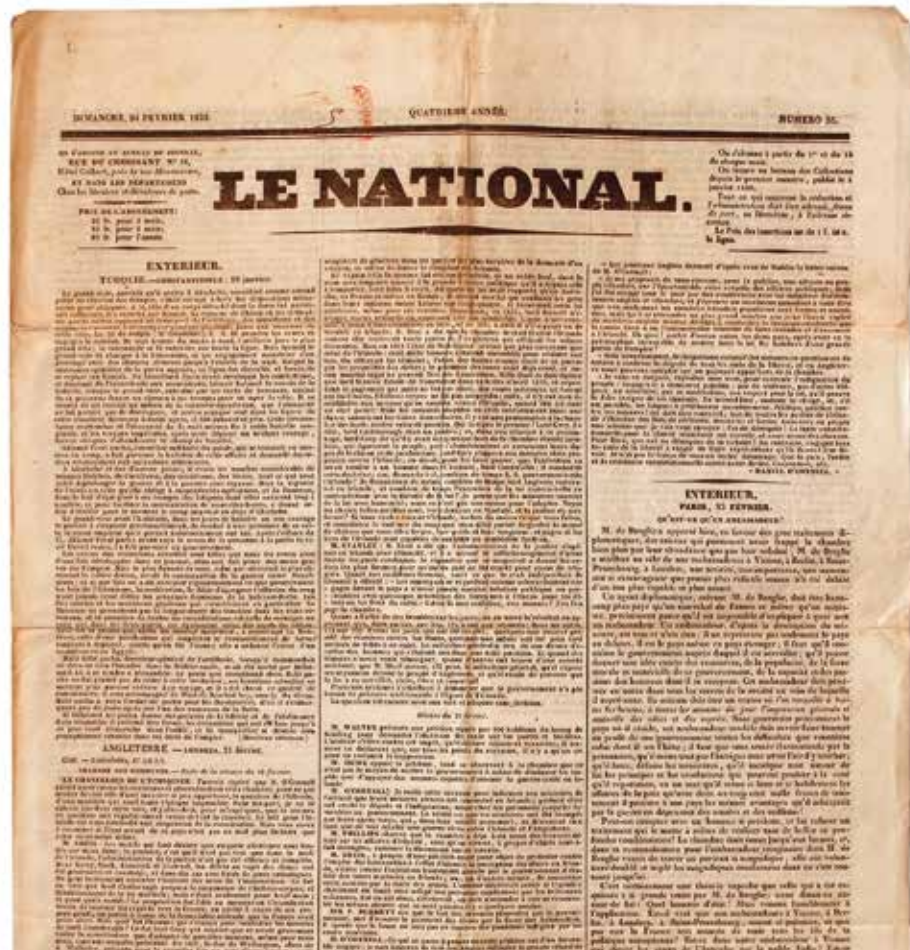
ment les traits d'une pratique rare, difficile, qui suppose l'écoute et la mémorisation. Les textes qui composent ces répertoires sont ainsi l'objet d'une appropriation qui joue sur la reconnaissance (des genres, des thèmes, des motifs) plus que sur la découverte de l'inédit et qui demeure étrangère aux attentes et aux manières des lecteurs pressés, insatiables et sceptiques.

Ces constats conduisent à révoquer en doute la validité d'une opposition tranchée entre deux styles de lecture, tenus pour irréductibles et successifs. Faut-il, pour autant, abandonner l'idée même d'une « révolution de la lecture » au XVIII<sup>e</sup> siècle ? Peut-être pas si l'on prend en compte les mutations objectives qui transforment le rapport à l'écrit dans toute l'Europe occidentale. La première tient à la croissance et à la diversification de la production imprimée. Dans toute l'Europe, l'offre de livres est multipliée. Fortement augmentée, la production du livre est transformée. Le livre de religion, qui la dominait au XVII<sup>e</sup> siècle et aux commencements du XVIII<sup>e</sup>



siècle, recule devant les belles-lettres ou devant les sciences et arts. À cette production autorisée, s'ajoute la circulation à large échelle de tous les livres que les libraires nomment « philosophiques ». À partir de 1770, ils diffusent clandestinement - et au premier chef dans le royaume de France - la littérature pornographique, canonique ou moderne, les œuvres les plus radicales des Lumières et tout un ensemble de satires, libelles et chroniques scandaleuses qui dénoncent le despotisme du prince et la corruption des grands. Publiés par les sociétés typographiques installés en Suisse, aux Pays-Bas ou dans les principautés allemandes, prohibés mais néanmoins introduits en nombre dans le royaume, parfois confisqués à leur entrée à Paris ou dans les magasins des libraires, ces « livres philosophiques », dont le catalogue comprend plusieurs centaines de titres, constituent une marchandise dangereuse mais fort recherchée.

La plus spectaculaire des transformations qui affectent la production imprimée est, sans aucun doute, la multiplication et la mutation des journaux. L'accélération du nombre des créations (certaines durables, d'autres éphémères) est tout à fait impressionnante et cette croissance du nombre des titres est accompagnée par l'apparition de nouveaux types de journaux. En Allemagne, par exemple, les périodiques savants et littéraires cèdent le pas devant les hebdomadaires moraux (« *Moralischen Wochenschriften* »), préoccupés par l'utilité et le bien commun, et devant les journaux historiques et politiques qui, après 1770, proposent à l'opinion éclairée de discuter les affaires d'État. La presse devient ainsi le support privilégié d'une sociabilité politique qui met en débat les événements récents, les réformes de l'administration ou les concepts fondamentaux de la philosophie politique.



Une « Le National » datée du 24 février 1833.

### **Le livre plus accessible et les premières « bibliothèques publiques »**

Le livre, pour sa part, devient plus accessible. Le triomphe des petits formats (in-12, in-16, in-18) en fait le compagnon de tous les instants. La lecture devient plus libre : le livre n'a plus à être posé pour être lu et le lecteur n'est plus tenu d'être assis pour le lire. Un nouveau rapport à l'écrit, plus ordinaire, plus immédiat, peut s'instituer. Plus maniable, le livre est également plus facilement acquis ou consulté. Certes, son prix augmente, mais un double correctif limite ou annule les effets de cette cherté accrue. Tout d'abord, la pratique à grande échelle de la contrefaçon (c'est-à-dire de la publication d'un titre en violation du privilège de l'éditeur qui en possède la propriété ou le *copyright*) abaisse nécessairement les prix de vente des livres puisque l'éditeur contrefacteur se dispense et de l'achat du manuscrit à son auteur et des frais de chancellerie nécessaires pour l'obtention d'un privilège. La contrefaçon alimente, du coup, une grande part de l'activité éditoriale.

D'autre part, se multiplient dans toute l'Europe occidentale les institutions où la lecture n'implique pas nécessairement l'achat du livre. Une première possibilité

est donnée par les libraires. Sous des dénominations diverses (*circulating libraries*, *rental libraries*, *Leihbibliotheken*, cabinets littéraires), la réalité est la même : contre un droit d'abonnement annuel ou mensuel, les lecteurs peuvent lire sur place ou emporter chez eux tous les ouvrages que le catalogue du libraire propose en location. La formule a un grand succès en Angleterre. Peut-être inspirée par la pratique des *coffee-houses* qui mettaient journaux et pamphlets à la disposition de leurs clients, elle apparaît dès les premières décennies du siècle et connaît un grand essor après 1740. La seconde formule consiste en une association volontaire, dotée de statuts collectivement approuvés. Ses membres, contre une cotisation annuelle, peuvent emprunter les ouvrages acquis collectivement qui sont soit vendus aux enchères à la fin de chaque année (c'est le cas dans les *book clubs*), soit conservés dans la bibliothèque de la société (c'est le cas des *subscription libraries* et des *lesegesellschaften*). En permettant à plus de lecteurs de lire plus de livres, en offrant un large marché aux périodiques et aux grandes entreprises de l'édition (dictionnaires, encyclopédies, « bibliothèques »), les sociétés de lecture ont profondément transformé les pratiques du lire et contribué à façonner un nouveau type de lecteur.



*Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, hall de lecture, ancienne gravure publiée dans L'illustration, Journal Universel, Paris, 1863.*

Cet ensemble de mutations et de représentations constitue-t-il une « révolution de la lecture » ? Pour qui en doute, il est de forts arguments qui tiennent à la permanence des conditions mêmes de la production imprimée. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la fabrication du livre reste, en effet, ce qu'elle est depuis Gutenberg, sans changement majeur ni des techniques, ni du travail, ni des tirages (généralement limités à 1 250 ou 1 500 exemplaires par édition). Par ailleurs, l'activité éditoriale demeure partout soumise (sauf en Angleterre depuis 1695) à la censure préalable du souverain, qui accorde privilèges et permissions, et partout elle est menacée par les condamnations après publication prononcées par les autorités civiles et religieuses.

Pourtant, à l'intérieur de cette stabilité de la technique et de la censure, la production imprimée a modifié ses assises, et les lecteurs ont transformé leurs pratiques - c'est, du moins, ce qu'énoncent toutes les représentations de la lecture qui, pour le meilleur et plus souvent le

pire, opposent les façons de lire du présent à celles d'un passé révolu. Cela suffit-il pour parler de « révolution » ? Peut-être, mais à condition de repérer les multiples écarts, décalages et limites qui caractérisent la révolution de la lecture au temps des Lumières. Elle est plus marquée dans les pays de l'Europe depuis longtemps familiers avec la culture écrite tels que l'Angleterre, les Provinces-Unies, la France et les États allemands et dans certains milieux sociaux (les « bourgeoisies » des métiers intellectuels et des professions libérales). Pour les lecteurs et les lectrices les mieux lettrés, la gamme des lectures possibles s'élargit et propose un répertoire de possibilités inconnu auparavant. Chaque lecteur est, successivement, un lecteur « intensif » et « extensif », qui lit pour lui-même ou pour les autres, dans la solitude ou en société, exerçant son jugement critique ou abandonné aux séductions. La « révolution de la lecture » du XVIII<sup>e</sup> siècle réside justement dans cette capacité à multiplier les manières de lire.



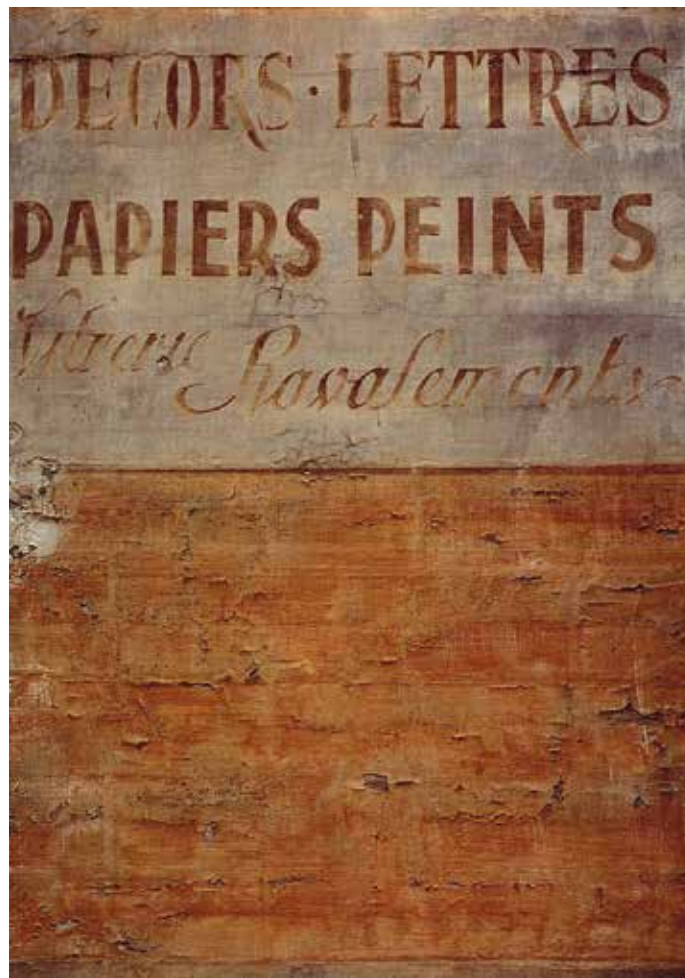


**Au XIX<sup>e</sup> siècle : scolarisation, bibliothèques populaires, industrialisation de l'imprimerie, démocratisation du lire, nouveaux lecteurs**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, une troisième révolution de la lecture a son épicentre dans la même Europe qui a conquis à l'époque médiévale la capacité de lire en silence et adopté au XVIII<sup>e</sup> un nouveau style de lecture. Avec des décalages selon les pays de l'Europe occidentale, la scolarisation obligatoire et l'alphabétisation presque universelle, la constitution d'un dense réseau de bibliothèques populaires, la diffusion de nouveaux genres imprimés rendus possibles par l'industrialisation de l'imprimerie (livres pour enfants, collections bon marché, bibliothèques de gare, publications par livraisons, journaux vendus au numéro, magazines illustrés) portent la démocratisation du lire et l'entrée en lecture, non plus à titre singulier mais de manière massive, de nouveaux lec-

teurs : les femmes, les enfants, les milieux populaires, en particulier ouvriers.

Dans l'Europe des périphéries méridionales et orientales, les mêmes transformations existent, mais avec un retard chronologique plus ou moins grand. Les taux plus faibles d'alphabétisation ne doivent pas y masquer, toutefois, la plus grande familiarité avec l'écrit, particulièrement dans les villes où, comme le montre l'exemple espagnol, l'écrit est présent sur les murs et où garde toute sa vigueur la lecture à haute voix par ceux qui savent lire pour ceux qui ne le savent pas. Le trait rappelle que, non seulement au XIX<sup>e</sup> siècle mais également dans les sociétés d'Ancien Régime, même les illettrés ou les mal lettrés, peuvent participer de la culture de l'écrit et devenir des « lecteurs » qui lisent avec leurs oreilles - figure inverse de celle des lettrés qui, comme écrivit Quevedo, écoutent avec leurs yeux les voix muettes des textes.



### **Aujourd'hui, la textualité numérique est-elle vraiment universelle ?**

La révolution de la lecture qu'introduit aujourd'hui la textualité numérique, à la différence de ses devancières, paraît immédiatement universelle, sans décalages géographiques. Les pratiques de lecture face aux écrans des ordinateurs s'emparent sans retards ni différences des textes que proposent la communication et la publication électroniques. La lecture face à l'écran est généralement une lecture discontinue, segmentée, qui cherche à partir de mots-clefs ou de rubriques thématiques le fragment dont elle veut se saisir : un article dans un périodique électronique, un passage dans un livre, une information dans un site, et ce, sans que soit nécessairement connue, dans son identité et sa cohérence propres, la totalité textuelle dont ce fragment est extrait. Dans le monde numérique, toutes les entités textuelles sont comme des banques de données qui offrent des unités dont la lecture ne sup-

pose d'aucune manière la perception globale de l'œuvre ou du *corpus* d'où ils proviennent. Une telle lecture constitue sur l'écran des unités textuelles éphémères, multiples et singulières, composées par la volonté du lecteur.

De ce fait, tout aussi universelle que la transmission textuelle, est l'interrogation posée quant à la possible discordance entre les nouvelles manières de lire proposées ou imposées par l'écran et les catégories anciennes qui associent, dans la culture imprimée, un ordre des discours construit à partir des relations entre des genres textuels, des objets écrits et des types de lecture.

Dans un monde globalisé, comme l'on dit, peut-on parler de lecture globalisée, universellement pratiquée ? Le constat mérite examen. D'une part, si le « web » est bien mondial, il n'en va pas de même de l'accès aux possibilités qu'il offre. Si 75 % des Américains du Nord sont des utilisateurs d'Internet, c'est le cas de 48% des Européens, de 24% des habitants de l'Amérique du Sud, 15% de ceux de l'Asie et 5% de ceux de l'Afrique. Il y a là une traduction immédiate de l'inégalité de la présence et de l'utilisation de la textualité électronique. Sans relation avec les poids démographiques, ces pourcentages sont en rapport direct avec les niveaux inégaux de développement économique, social ou culturel.

La conséquence de ce déséquilibre, renforcé par le contrôle des entreprises multimédia les plus puissantes, c'est-à-dire américaines, du marché des machines et des textes numériques, est l'imposition d'une langue de lecture dominante et du modèle culturel qu'elle véhicule. Une nouvelle géographie de la lecture, non plus territoriale mais linguistique, gouverne la révolution de la lecture qui, dans notre monde, multiplie des lecteurs fascinés et inquiétés par la prolifération infinie des écrits des écrans. ●

#### **Bibliographie**

- Jean-François Botrel, *Libros, prensa y lectura en la España del siglo XIX*, Madrid, Fundación Sánchez Ruíper, 1993.
- Fernando Bouza, *Corre manuscrito. Una historia cultural del Siglo de Oro*, Madrid, Marcial Pons, 2001.
- Robert Darnton, *The Forbidden Best-Sellers of Pre-Revolutionary France*, New York et Londres, W.W. Norton & Company, 1995.
- *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, sous la direction de Guglielmo Cavallo, Paris, Éditions du Seuil, 1997.
- Harold Love, *Scribal Publication in Seventeenth-Century England*, Oxford, Oxford University Press, 1993.
- Henri-Jean Martin, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1988 (réed., Paris, Albin Michel, 1996).
- Armando Petrucci, « Lire au Moyen Âge », *Mélanges de l'École française de Rome*, t. 96, 1984, p. 603-616.
- Paul Saenger, *Spaces between Words. The Origins of Silent Reading*, Stanford, Stanford University Press, 1997.
- Site électronique : [www.internetworldstats.com](http://www.internetworldstats.com)

## •• Lire se transforme

par Claire BÉLISLE 

ingénieure de recherche CNRS en SHS,  
co-auteur de *Lire dans un monde numérique* (ENSSIB, 2011)

### Nous n'avons jamais tant lu

Sans doute n'y a-t-il jamais eu une époque où l'on ait autant lu qu'aujourd'hui. D'abord parce que l'éducation progresse dans le monde entier, avec près de 83% de la population mondiale âgée de quinze ans et plus qui sait désormais lire et écrire, selon l'Unesco. Ensuite la production de livres papier et numériques ne cesse d'augmenter avec, par exemple, plus de 450 millions d'exemplaires en langue française vendus en 2011. De fait, lire est devenu une obligation pour la quasi totalité des activités humaines aujourd'hui. Impossible de s'informer, de choisir, de prendre une décision, de faire des activités, de se déplacer sans à un moment ou l'autre devoir décoder des chiffres et des lettres. Qu'il s'agisse de lecture de loisir, de lecture savante, de lecture professionnelle, ou plus simplement de lecture d'accès à l'information, de contact, savoir lire est devenu plus que jamais une nécessité pour tous.

L'apparition, au début des années 2000, des premières tablettes dédiées à la lecture, qu'on n'appelait pas encore liseuses, et l'annonce concomitante de la fin des livres papier avait déjà suscité une levée de boucliers d'un grand nombre d'éditeurs et de lecteurs. Avec le développement des livres

numériques, des liseuses à encre électronique et des tablettes, c'est le devenir de la lecture elle-même qui suscite maintenant des inquiétudes. Le numérique, en dématérialisant les supports, est à l'origine d'une explosion de textes personnels, professionnels, institutionnels. Sur la toile comme sur les écrans, lire se conjugue de plus en plus avec chercher et écrire à l'aide d'outils technologiques. Lire se transforme, c'est un fait que chacun peut constater. Mais qu'en est-il réellement du devenir de la lecture ?

Les changements qui nous intéressent sont importants, et ils interrogent en profondeur la conception jusque-là dominante de la lecture et de la culture. Les expériences fortes de lecture sont encore aujourd'hui, pour les grands lecteurs, fondamentalement arrimées aux livres papier. La lecture sur papier a été pendant longtemps considérée comme l'expérience fondatrice de la culture, comme étant le lieu principal d'acquisition et d'élaboration de la culture. Il s'agit là de représentations fortes et durables. La lecture appliquée, ou méthodique, de textes sur papier, à laquelle initie le lycée, une lecture usant de la profondeur et de la distance, faisant appel aux connaissances historiques, philosophiques et littéraires, s'est longtemps imposée comme l'essence de la lecture cultivée, du bien lire. Or, ce sont ces représenta-

tions de la culture qui sont interpellées, qu'il va s'agir de relativiser, en acceptant que la culture puisse se construire avec d'autres matériaux, d'autres expériences et d'autres horizons.

Des craintes sont exprimées avec force, par les professionnels de l'écrit - journalistes, auteurs, chercheurs - mais aussi par les bibliothécaires et les enseignants. Certains se demandent même si nous lirons encore demain, si la lecture ne va pas disparaître. Une importante transformation de la lecture est en cours, sans qu'il soit encore possible d'en distinguer suffisamment les étapes pour apaiser ces craintes. Sans doute parce que ce qui change ce ne sont pas seulement les supports de la lecture, les processus et les représentations, ce qui change, c'est la culture elle-même. Anticipé par le développement médiatique tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, c'est un véritable renouveau culturel qui aujourd'hui s'impose.

C'est que les enjeux soulevés par ces évolutions sont considérables. On peut les résumer en quelques questions clés qui sont sous-jacentes à la réflexion proposée ici :

- la lecture « d'intériorité », expérience fondatrice de la culture humaniste, se maintient-elle ou se transforme-t-elle ?
- les outils numériques « augmentent-ils les capacités » de lecture ou les parasitent-elles ?
- la « lecture réflexive » est-elle devenue obsolète ou est-elle en cours de transformation ?

Pour mieux comprendre ces enjeux et ce qui se transforme dans la lecture, il est nécessaire de prendre en compte ce monde qui devient numérique. Après avoir rappelé que tout ne change pas dans la pratique de la lecture, ce sont quelques-uns des changements en cours qui sont évoqués. Nous terminons par un éclairage sur de nouvelles pratiques en émergence.



### **Dans un monde qui devient numérique**

C'est d'abord par les changements dans le domaine de l'information que le monde devient numérique. En effet la numérisation de l'information, en dissociant toute information d'un support spécifique, a permis un développement sans précédent dans la production de l'information, dans sa transformation, sa circulation et son accessibilité. Avec l'introduction de technologies numériques, c'est une modification profonde de l'organisation du travail, du commerce, de la formation, et plus généralement de la vie quotidienne qui s'est mise en route.

S'il est encore difficile de prendre réellement la mesure des changements technologiques, sociaux et culturels qui se profilent sous l'appellation de société de l'information et de la connaissance, les évolutions en cours nous permettent de mieux comprendre que la lecture de livres papiers ne suffit plus à ancrer dans la culture un monde qui devient numérique. Avec l'accès généralisé aux informations par le web, c'est le rôle encyclopédique des enseignants qui est relativisé ; avec les nouvelles exigences de compétence en créativité et en innovation, c'est leur mission de transmission des connaissances qui devient inadaptée. Nul ne peut dire aujourd'hui quelles seront les formes qui s'imposeront, mais déjà l'éducation, la transmission et le partage des connaissances se modifient en profondeur : on a déjà les prémises de ce futur avec le elearning qui individualise les parcours, Wikipédia et l'Académie Khan (1) qui imposent la gratuité, Coursera et EdX qui internationalisent les curriculums pour ne citer que quelques exemples.

Non seulement de nouveaux équilibres de pouvoirs sont en cours d'établissement dans l'économie, et plus particulièrement dans la presse, dans l'édition, dans l'éducation et la formation, et dans la famille, mais surtout ces équilibres privilégient d'abord un nouvel ensemble de valeurs comme l'échange, la pertinence, la flexibilité, l'ouverture plutôt que l'autorité, la

validité et la permanence. Ces nouvelles valeurs s'imposent : l'échange et la transparence avec les sites « *peer to peer* » ; le gratuit et le partage, avec l'initiative Open Source, ou les licences *Creative Commons* ; l'ouverture et la flexibilité, avec l'évolution vers l'interconnexion des réseaux et l'accès aux archives et documents officiels ; l'instantané et le juste à temps, avec les mises à jour perpétuelles, l'instantanéité de diffusion d'une information au monde entier...

Ces évolutions ne peuvent être prises en compte sans repenser profondément aujourd'hui un certain nombre de professions, comme celles du journalisme, de l'édition, de la documentation, de l'éducation et de la formation. Les repenser en profondeur, non pour produire un modèle à appliquer mais d'abord pour prendre la mesure des changements en cours, pour essayer de les comprendre, pour envisager de nouveaux horizons professionnels, de nouvelles façons de faire son métier, de nouvelles compétences à développer. C'est pourquoi, par exemple, les grandes universités américaines ont décidé de faire appel au mécénat pour investir massivement dans la formation en ligne, afin de disposer de moyens pour étudier quels sont les paramètres de ces nouvelles façons d'apprendre, quels sont les critères de qualité et de succès autant des apprenants que des contenus mis en ligne et des modalités d'accompagnement. Ce sont là un ensemble d'évolutions en cours qui génèrent de nouvelles perspectives pour la question cruciale de la pratique de la lecture.

### **Lire se transforme : les changements dans la lecture**

Si cette question de la lecture est devenue si importante, c'est que de nouvelles façons de lire sont devenues dominantes dans le monde numérique. Nous assistons, non à une disparition de la lecture, mais à une diversification des pratiques de lecture. Le problème vient souvent de ce que, pour penser ce que devient lire, nous n'avons qu'un ensemble de représenta-

(1) La Khan Academy est une association à but non lucratif, fondée en 2006 par Salman Khan, qui fournit gratuitement une formation en ligne à base de tutoriels vidéos (3 500 vidéos sont accessibles), suivis par des millions d'étudiants, avec un tutorat individualisé.  
[www.khanacademy.org](http://www.khanacademy.org)

tions basées sur des expériences du livre papier, et plus particulièrement de la lecture littéraire de textes de fiction. De plus, la lecture intensive et réflexive sur papier semble évincée par une lecture, que nous définissons plus loin comme dynamique et structurée sur écran, à laquelle peu de gens accordent une valeur culturelle.

Ces changements qualitatifs dans les modalités de lecture sont généralement dépréciés parce que les nouveaux lieux de lecture en ligne ou sur écran ne sont pas reconnus comme proposant des contenus fiables et valides. De fait, la lecture en ligne ou sur écran se développe avec l'émergence de nouveaux genres d'écrits et de documents multimédias : courrier électronique, blogs, pages personnelles, vidéos courtes, sites médiatiques, résultats de moteurs de recherche, etc. Non seulement ces types d'écrits et de contenus n'ont pas encore acquis leur légitimité auprès des gens du livre papier, garants de la qualité littéraire, mais ils sont même soupçonnés de dégrader les capacités de lecture et d'écriture de ceux qui les pratiquent.

De quelle lecture parle-t-on ? Différentes activités de lecture sont concernées par cette question. Si les travaux sur la lecture, son histoire, ses supports ne manquent pas, ce qu'est la lecture semble échapper à toute tentative pour en dresser aujourd'hui les contours exacts. La situation des connaissances sur la lecture correspond à ce constat de l'anthropologue Clifford Geertz (1973) : « Le progrès scientifique consiste habituellement dans une complexification progressive de ce qui semblait être autrefois un ensemble merveilleusement simple de notions, mais qui s'avère maintenant d'un simplisme intolérable. » (2) C'est la complexité de l'acte de lire qui aujourd'hui se révèle et qui est en cours d'appropriation, à la fois par les apports de neuro-cognitivistes comme Dehaene (2008), mais aussi de linguistes comme Wolf (2008), de pédagogues comme (Goulet, 2005) ou de chercheurs en psychologie comme Chauveau (1997) ou en théorie littéraire comme Citton (2010) et Gervais (2006).

Pour comprendre ce qui est en cause dans le domaine de la lecture, il importe de prendre la mesure des évolutions en cours. Un exemple frappant, est celui que donne Michel Serres (2012), dans son livre *Petite Poucette*, en parlant des jeunes actuels : « Ils ne parlent plus la même langue. Depuis Richelieu, l'Académie française publiée, à peu près tous les vingt ans, pour référence, le Dictionnaire de la nôtre. Aux siècles précédents, la différence entre deux publications s'établissait autour de quatre à cinq mille mots, chiffre à peu près constant ; entre la précédente et la prochaine, il sera de trente-cinq mille environ. »

Au-delà des supports, c'est tout l'environnement de la lecture qui change aujourd'hui : depuis l'achat en ligne de livres numériques jusqu'aux blogs et archives publiques consultables en permanence. C'est d'ailleurs cette évolution en cours des supports de l'écrit et des pratiques de lecture qui amène à prendre conscience des présupposés culturels sous-jacents à la lecture sur papier. Parce que nous commençons à lire sur un autre support que le papier, les spécificités de la lecture liées aux contraintes imposées par le support papier nous deviennent beaucoup plus évidentes. Avec la numérisation des textes et documents, les changements sont importants et un regard rapide laisserait penser qu'il ne s'agit plus de lecture.

### **Ce qui ne change pas avec le numérique**

Pour bien comprendre ce qui change avec les supports numériques, il faut prendre la mesure de ce qui ne change pas dans l'activité de lecture. Trois aspects sont plus particulièrement à prendre en compte. Même sur supports numériques, lire est toujours une expérience fondatrice décisive : lire n'est pas naturel. Il y a donc toujours la nécessité de devoir apprendre à lire, de devoir progressivement maîtriser les outils cognitifs et conceptuels de la langue, et d'être capable de mettre en sens les matériaux décodés.

(2) "Scientific advancement commonly consists in a progressive complication of what once seemed a beautifully simple set of notions but now seems an unbearably simplistic one (*The Interpretation of Cultures*, p. 33)".

Apprendre à lire, c'est d'abord spécialiser une partie de l'aire visuelle de notre cerveau pour la reconnaissance des « ces objets visuels d'un type nouveau » (Dehaene, 2011) que sont les lettres et leurs combinaisons, les mots. Ce qui est spécifique du cerveau, c'est sa capacité à s'adapter et à changer en fonction des expériences en cours. Alors oui, lire sur écran change le cerveau, comme le fait toute activité humaine. Ainsi que l'explique Stanislas Dehaene (2007) dans *Les Neurones de la lecture*, trois capacités innées du cerveau à changer sont particulièrement sollicitées par la lecture : ce sont les capacités du cerveau pour faire de nouvelles connexions, pour la spécialisation et pour l'adaptation. Que le numérique change le cerveau n'est donc pas une nouveauté. Quant à savoir si la lecture sur écran produirait des changements spécifiques, il est encore trop tôt pour pouvoir discerner entre les effets nouveautés tant du côté du lecteur que des supports dont les caractéristiques

techniques sont toujours en cours d'évolution rapide.

Enfin, un dernier point dans ce qui ne change pas, c'est la nécessité de maîtriser les outils cognitifs que sont le vocabulaire, la grammaire, la figure de style, en un mot l'ensemble des instruments qui ont été développés pour gérer la complexité de la communication langagière, ainsi que les outils graphiques de la communication écrite : l'alphabet, l'organisation spatiale des textes et la mise en page plus spécifique de l'imprimé. Comprendre un texte, c'est toujours activer des processus de reconnaissance de lettres, de mots et de phrases. C'est faire appel à ses connaissances et expériences antérieures pour attribuer un sens aux éléments textuels. C'est produire une interprétation en mettant en forme ce que le texte me dit. Lire est ainsi un processus multiniveaux : linguistique mais aussi sémantique, logique mais aussi culturel, stratégique mais aussi symbolique.



### Ce qui se transforme

La transformation la plus visible dans la lecture, c'est le support, avec le foisonnement des écrans, fixes ou mobiles, petits ou grands, tactiles, à encre électronique ou à cristaux liquides. C'est avec les premières tablettes dédiées à la lecture que la culture va vraiment s'introduire dans le monde numérique. C'était là une première réussite de la lecture, au prix d'une page sur écran très fidèle à celle du livre papier. Les liseuses sont apparues sur le marché, pour la première génération, en 1998, mais ce n'est qu'avec l'arrivée de modèles à base d'encre électronique que des ventes conséquentes vont commencer à se développer, notamment avec le Kindle® (Amazon®) à partir de 2007. Amazon® va réussir, grâce à une offre conséquente de livres, à intéresser des lecteurs et trouver des clients pour sa liseuse, là où Sony® avait échoué l'année auparavant. C'est qu'Amazon®, le plus grand libraire en ligne, avait réussi à obtenir des accords auprès des groupes importants d'éditeurs. Avec l'encre électronique,

les liseuses disposent d'une source énergétique légère et d'une plus grande autonomie. Elles peuvent s'utiliser en plein soleil et offrent un confort visuel supérieur aux écrans LCD.

Mais le Kindle® d'Amazon® va être bousculé par l'arrivée de l'iPad® (Apple®) en 2010. La tablette iPad®, objet improbable, dont personne n'avait besoin, s'est imposée, avec le succès que l'on sait (3), grâce à la fois à son écran tactile, sa couleur haute résolution, sa technologie du stockage à distance et sa connectivité. Comme l'ont souligné techniciens et analystes, l'iPad® ne comporte pas de réelle innovation technologique, mais il est devenu un symbole d'innovation sociale, avec la généralisation de l'écran tactile, avec le déplacement de l'interaction personne-machine du poste fixe vers un objet nomade et avec le déploiement des technologies de stockage sur des serveurs distants (*cloud computing*). *A priori* non conçu comme environnement dédié à la lecture, l'iPad® a vu les applications de lecture se développer rapidement.



(3) Sur les 27 millions de tablettes LCD qui se sont vendues au quatrième trimestre en 2011, les ventes d'iPad® (Apple®) correspondent à 57%, celles d'Amazon® à 14%, Samsung 8% et Barnes et Noble 7%. Fin 2011, environ 100 millions d'iPad avaient été vendus depuis son introduction en avril 2010.



### **De l'écrit au multimédia : les textes se complexifient**

Ce sont aussi les textes qui se complexifient dans les supports numériques et sont de plus en plus articulés avec des présentations visuelles et sonores, dans des contextes d'interaction où le lecteur est aussi auteur, par des commentaires, des annotations ou des actions de partage, de publication ou de transformation. Avec un support numérique, un lecteur peut constamment exercer au cours de sa lecture d'autres activités de recherche, de choix, d'exploration et d'écriture. Introduire des séquences de fiction peut permettre des expériences esthétiques et poétiques au sein d'une activité professionnelle. Pouvoir choisir ce que l'on voit et entend tout en interprétant un texte, accélérer les processus de raisonnement, de décision par des visualisations d'informations complexes, ces rapports inédits à l'information pourraient fort bien constituer de nouveaux horizons de la pensée.

Car, en devenant numérique, tout livre, tout document, devient « cherchable » (Guillaud, 2010), c'est-à-dire qu'il peut être abordé de multiples façons, grâce à la possibilité d'interroger son contenu non plus simplement avec des critères formels comme les mots-clés, les titres, les résumés et autres données bibliographiques, mais selon de nouveaux paramètres sémantiques, comme les thèmes, les genres littéraires, les illustrations, les péripéties du récit, les personnages, les lieux, etc. Enfin, le support numérique introduit dans un partage permanent. Avec la possibilité de diffuser des informations sur des réseaux personnels et professionnels, tout lecteur peut avoir une action culturelle importante et parfois décisive pour la découverte et la renommée de textes nouveaux et anciens. Il peut aussi s'appuyer sur de nombreux correspondants pour chercher, pour découvrir, pour comprendre ce qu'il choisit de lire. D'une certaine façon il peut ne plus être seul devant son texte ou son livre.

### **De nouveaux repères à construire : temps, attention, plaisir**

Précisément, il est important de comprendre que ce qui est en cause, c'est bien notre capacité à nous représenter des modes de lecture que nous commençons à peine à découvrir. Trois changements significatifs dans les modalités de lecture semblent plus particulièrement difficiles à comprendre : lire rapidement, lire plusieurs choses à la fois et lire sans le plaisir familier du papier (4).

Avec le rythme de lecture qui s'accélère à l'écran, les interrogations abondent quant à la qualité de ce qui peut résulter d'une lecture faite « en vitesse », en diagonale, en activant des hyperliens, en survolant. Chacun a eu l'occasion de l'observer sinon de le pratiquer. D'où vient cette accélération ? Du manque d'intérêt pour ce qui est lu, du manque de temps pour lire plus lentement ou d'une nouvelle stratégie de lecture ? Pourquoi lisons-nous plus vite à l'écran ? D'abord parce qu'il y a effectivement beaucoup plus d'information disponible. Mais surtout, les outils numériques permettent d'explorer les textes autrement, en multipliant les recherches, en diversifiant les modes de lecture : en profondeur, de sélection, de vérification. Comme les historiens nous l'ont appris, chaque fois qu'il y a eu des changements importants, l'histoire de la lecture a été ponctuée à la fois par des accélérations dans le rythme de lecture et des condamnations de ces changements perçus comme des dégradations de ce qu'est lire. Il est donc important de prendre le temps de comprendre ce qui se joue dans les nouvelles modalités du rythme de lecture : cela va passer par des observations fines et par l'invention de nouvelles stratégies.

Une autre crainte, plus générale qu'un rythme de lecture trop rapide, est celle de la dégradation de la capacité à se concentrer qui se manifesterait non seulement pour la lecture, mais pour l'ensemble de l'activité intellectuelle. Des recherches expérimentales sont présentées comme des

(4) Ces trois aspects sont abordés succinctement. Le lecteur pourra trouver une plus ample présentation dans l'ouvrage collectif *Lire dans un monde numérique*, Bélisle, 2011.

preuves irréfutables de cette diminution des capacités mentales, diminution qui résulterait de la pratique du multitâches, c'est-à-dire de faire plusieurs choses à la fois. Peut-on réellement parler de capacités humaines pour le multitâches comme on le fait pour les ordinateurs ? La question fait débat, bien que de nombreuses personnes se reconnaissent comme pratiquant effectivement plusieurs activités en même temps. Il semble donc que même si les résultats obtenus par un fonctionnement multitâches sont moindres pour chacune des activités que si celles-ci avaient été conduites les unes après les autres, les lecteurs utilisateurs de technologies numériques préfèrent fonctionner en multitâches, car ils obtiennent ainsi un confort et une plénitude d'action qu'ils ne retrouvent pas dans un fonctionnement mono-tâche. Par ailleurs, l'usage de technologies numériques pose des problèmes d'apprentissage et d'habitudes, d'appropriation et d'utilisation, auxquels les générations nées avec le numérique doivent faire face. Tant qu'il n'y a personne pour tracer et montrer le chemin, chacun s'invente une conduite.

Pour qui a une expérience riche de lecture de livres papier, la lecture sur écran provoque d'abord un déplaisir, qui peut venir du scintillement de l'écran, comme de sa taille, ou de sa position. Sont aussi souvent évoquées comme désagréables la froideur du support, l'absence d'expérience tactile ou sonore, avec les pages qu'on tourne, l'absence d'odeur, la dématérialisation de l'acte de lire. Or si ces déplaisirs sont bien réels, ils sont tout à fait normaux, car il n'est pas possible de vivre comme agréable, comme une source de plaisir, une activité ou une expérience nouvelle, inconnue, inhabituelle. Le plaisir ne s'éprouve pas dans le mouvement instinctif, mais résulte d'un processus complexe dans lequel l'apprentissage et la familiarité jouent un rôle important. Il est indispensable qu'une expérience réussie de plaisir ait eu lieu pour que se développent l'envie et le goût de lire à l'écran. C'est d'ailleurs la forte corrélation entre la compréhens-

sion des textes et le plaisir à lire sur écran qu'ont mesurée les tests de l'enquête PISA 2009. Cette enquête a aussi mis en évidence, à la fois la forte baisse de lecture de livres durant la dernière décennie et en même temps, l'importance de la lecture pour réussir, les meilleures réussites étant celles des élèves qui pratiquent différents types de lecture, roman, mais aussi journaux, blogs et bandes dessinées. Avec des occasions de plus en plus fréquentes de pratiquer la lecture à l'écran, et l'enrichissement des contenus à lire, de nombreux lecteurs seront amenés à découvrir à quel point le plaisir de lire est un plaisir appris et construit.

### **Vers une diversification des pratiques de lecture**

Lire est aujourd'hui une pratique à réinventer. Bien sûr, la lecture de romans, de textes scientifiques ou de modes d'emploi sur papier ne va pas s'arrêter. Mais de même qu'au cours de l'histoire de la lecture, la lecture méditative a cédé la première place à la lecture réflexive, qui a elle-même été détrônée par la lecture littéraire, de même aujourd'hui de nouvelles modalités de lecture sont en émergence. Comment repérer ces nouvelles pratiques de lecture ?

Un premier type de lecture semble facilement identifiable. Il s'agit de la lecture « dynamique » qui se pratique à l'écran lorsque le lecteur doit faire face à des situations nouvelles, en ayant recours à des d'outils de recherche pour gérer la grande masse d'informations auxquelles il a accès, ou de communication pour interagir avec d'autres utilisateurs du web, ou d'écriture pour modifier les documents. Ici, lire c'est chercher tout en décodant, en comprenant et en interprétant des textes, et c'est aussi souvent écrire et parfois communiquer. Cette lecture est dite dynamique parce qu'elle suppose une participation plus interactive du lecteur et un va-et-vient entre l'activité intellectuelle et l'activité d'interaction au niveau de l'interface avec le support de lecture.

Un deuxième type de lecture, qui est largement à inventer et qui pourrait être dit « complexe » ou interprétatif, devra s'appuyer sur les acquis de la lecture réflexive, tout en repoussant les limites. La lecture réflexive est issue principalement de la critique humaniste de la Renaissance et suppose un ensemble de procédés mentaux de concentration sur le texte, de reconstruction mentale, de questionnement, de vérification, d'approfondissement et d'interprétation. On constate aujourd'hui que les technologies de communication et la connaissance sont liées au développement de l'intelligence humaine, qu'elles sont des aides cognitives amplificatrices et que leur usage amène à des modifications dans le fonctionnement cognitif, de la mémorisation, de l'organisation mentale, de la schématisation, etc. Des outils technologiques rendent possible aujourd'hui de nouveaux modes de circulation dans les textes, de sélection et d'organisation des éléments retenus, ainsi que de présentation et d'ac-

cessibilité. Il s'agit de façonner un mode de lecture intelligente, qui pourra s'appuyer sur de nouvelles architectures du savoir en cours d'élaboration et sur des modalités de représentation laissant une large place à la visualisation. Car une des principales activités est d'interagir avec l'information pour dégager des « patterns », des constantes, ouvrant à de nouvelles idées, à des intuitions fortes, à des propositions créatives, bref à un fort développement de la dimension interprétative.

Les environnements numériques appellent de nouveaux repères dans les savoirs, autres que les repères disciplinaires, de nouvelles sources de légitimation autres que les sources académiques, éditoriales, journalistiques ou politiques, et de nouveaux projets sociaux et culturels. Les générations actuelles ont clairement tendance à se désintéresser ou à mettre en question la vision cohérente et dominante de la connaissance que promeut tradition-



nellement le système éducatif. Au sein d'un monde de contrôle systématique et institutionnel, elles accordent beaucoup d'importance aux interstices ouverts par l'interactivité des médias numériques et ont acquis l'habitude de piloter elles-mêmes leurs interactions avec les contenus et les outils.

L'utilisateur-lecteur a donc la tâche de comprendre à la fois ce qu'il est en train de lire tout en identifiant le type d'information avec laquelle il est en cours d'interaction, à cause de l'absence de modération dans l'accès à l'information. De plus en plus aujourd'hui, et notamment dans l'univers numérique, le repérage explicite des catégories, présupposés et croyances qui permettent de penser du point de vue d'une discipline, devient un passage obligé dans

l'interaction avec l'information sur support numérique. On peut parler de démarche réflexive métacognitive au sens où une attention supplémentaire devra être accordée au document pour se repérer.

Ainsi lire aujourd'hui ne suppose pas simplement d'avoir acquis le goût et l'expérience des textes, la maîtrise de concepts, de raisonnements ou d'habiletés cognitives spécifiques, mais nécessite aussi la capacité de penser, d'agir et d'interagir avec d'autres personnes de façon à se situer à chaque instant dans un univers culturel mouvant c'est-à-dire de situer et de produire les référents culturels de sa propre activité de lecture. Car il est urgent de produire de nouveaux repères pour penser ce que devient lire dans un monde numérique. ●

### Bibliographie


- Bélisle Claire (sous la direction de), *Lire dans un monde numérique*. - Lyon-Villeurbanne : Presses de l'Ensisib, 2011
- Berry Gérard, « Une révolution permanente », *TDC (Textes et Documents pour la Classe)*, n° 997, 1<sup>er</sup> juin 2010. En ligne : <http://www.epi.asso.fr/revue/articles/a1009h.htm>
- Chauveau Gérard, *Comment l'enfant devient lecteur. Pour une psychologie cognitive et culturelle de la lecture*. - Paris : éditions Retz, 1997.
- Citton Yves, *L'avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*. - Paris : éditions La Découverte, 2010.
- Dehaene Stanislas, *Les neurones de la lecture*. - Paris : éditions Odile Jacob, 2007.
- Dehaene Stanislas, *Apprendre à lire. Des sciences cognitives à la salle de classe*. - Paris : éditions Odile Jacob, 2011.
- Geertz Clifford, *The Interpretation of Cultures*. - New York : Basic Books, 1973.
- Gervais Bertrand, *À l'écoute de la lecture*. - Québec : Nota bene, 2006.
- Guillaud Hubert, « Comment l'Internet transforme-t-il la façon dont on pense ? », 2010. <http://www.internetactu.net/2010/02/12/commentlinternet-transforme-t-il-la-facon-dont-on-pense-55-etvous/>
- Goulet Marcel, « Lecture littéraire et construction de l'imaginaire », paru dans *Formation des lecteurs. Formation de l'imaginaire*, collection Figura, n° 20, UQAM (Université du Québec à Montréal), 2008 ; p. 81-91.
- Lemieux Cyril, *Le devoir et la grâce*. - Paris : Economica, collection « Études sociologiques », 2009.
- Serres Michel, *Petite poucette. Le monde a tellement changé que les jeunes doivent tout réinventer : une manière de vivre ensemble, des institutions, une manière d'être et de connaître*. - Paris : éditions Le Pommier, 2012.
- Tuomi Ilkka, *Le futur de l'apprentissage dans la société de la connaissance : des changements perturbateurs pour l'Europe d'ici à 2020. The Future of Learning in the Knowledge Society: Disruptive Changes for Europe by 2020*. Document préalable préparé pour la DG JCR/IPTS and DG EAC, Commission européenne, Bruxelles, 2005.
- Wolf Maryanne, *Proust and the Squid. The story and science of the reading brain*. - Cambridge, U.K. : Icon Books, 2008.

# ●● Accélération du livre

(article extrait du dossier « Métamorphoses de la lecture », in *BBF* n°5, 2011)

« Dans ce monde nouveau, matériel mais dépourvu de réalité, les pauvres fantômes qui se nourrissent de rêves étaient condamnés à dériver sans but... »

(Francis Scott Fitzgerald, *Gatsby*, traduction de Julie Wolkenstein, POL, 2011).

par Yves DESRICHARD   
ancien rédacteur en chef du Bulletin  
des Bibliothèques de France (BBF)

## Introduction

Avec le sexe, la lecture de livres reste, au XXI<sup>e</sup> siècle, l'une des dernières activités humaines à ne pas être outrageusement technicisée, l'une des dernières que l'on puisse exercer sans substrat technologique imposé. Il importe donc que cela change. Dans un livre absolument décisif, *Accélération*, l'un des piliers sociologiques de ce début de siècle et de millénaire, Harmut Rosa, sociologue et philosophe, professeur à l'Université Friedrich-Schiller de Jéna en Allemagne (et qui, accessoirement, n'a que 46 ans), offre une réflexion « sur l'expérience majeure de la modernité, ... celle de l'accélération ». Il propose dans cet ouvrage une « théorie de l'accélération sociale » (1), dont l'interrogation ontologique peut être rapidement travestie : comment se fait-il que nous avons de moins en moins de temps disponible, alors que nous ne cessons d'inventer des appareils et des procédures destinés à nous en faire gagner ?

À notre sens, nombre des observations rapportées, parfois sur des domaines tout à fait différents, dans *Accélération*, peuvent s'appliquer à la lecture technicisée, qu'on résumera un peu abruptement, mais pour la commodité de la réflexion, aux « li-seuses », qu'elles soient dédiées ou non,

et sans entrer dans des arguties d'appareillage qui, on s'efforcera de le montrer, sont en fait une partie du discours et de l'accélération.

Pour Harmut Rosa, l'accélération est un « principe fondamental autonome de la modernité », et non une conséquence anecdotique de cette modernité. Les changements temporels sont, aussi, des ruptures de contenus et de sphères d'influence : « L'économie, la science et la technique d'une part, le droit et la politique de l'autre, auraient cessé de « marcher du même pas » et se seraient désynchronisés ».

Fort de ce constat, il importe que le livre, s'il veut perdurer, rejoigne les premières sphères, considérées, et abandonne les secondes, délégitimées – aussi, il est vrai, par bien d'autres considérations que celles liées uniquement à des vitesses augmentées. Le passage à la lecture numérique serait dès lors plus une fuite qu'une envie, un besoin de survie qu'une appétence – par conséquent plus une obligation qu'un progrès.

Moderniser le principe de lecture, c'est aussi l'accélérer, et sur tous les plans : sélection, acquisition, consommation, élimination. Mais c'est ainsi l'insérer dans ce « processus de modernisation » dont l'accélération n'est qu'une composante, certes

(1) Toutes les citations non justifiées sont extraites d'*Accélération* et d'Harmut Rosa. Pour alléger la présentation, elles n'ont pas été sourcées plus avant, avec nos excuses à l'auteur.

majeure, mais non la seule : à la structure temporelle individuelle, donc maîtrisable, du livre papier, les liseuses vont substituer des « structures temporelles [d'une] nature collective et [d'un] caractère social ».

### L'objet magique

La liseuse conjugue, mieux que bien d'autres objets, les deux grands mythes contradictoires, hostiles l'un à l'autre et pourtant indispensables, de l'ère capitaliste : celui de la propriété individuelle des biens, garante de la surconsommation, du gaspillage et de la captivité du consommateur, et celui de l'accès, garant du flux, de son renouvellement imposé et de la dépendance du consommateur. Certes, le livre papier est aussi un objet de propriété. Mais c'est un objet de circulation, de prêt, de revente éventuellement, que sa complétude et son autonomie rendent aisément recyclable (au sens économique du terme) dans d'autres circuits, publics ou privés, de distribution : d'une certaine manière, les bibliothèques n'existeraient pas sans cela. De plus, est-il besoin de le souligner, sa logique d'accès est, dès son acquisition, inaliénable et non contrôlable. À rebours, la liseuse permet difficilement de mettre en œuvre une redistribution, tout en se situant, bien sûr, dans une logique absolue, presque caricaturale (monopole, piratage,

hétérogénéités,...) d'accès. Les clients du Kindle d'Amazon, soudain privés de leur exemplaire numérique de 1984, pourtant légalement acheté, pour des problèmes de droits, en savent quelque chose (2).

La liseuse, de par les mutations accélérées qu'elle doit subir, est typique de cette « époque bourgeoise », caractérisée par « le bouleversement incessant de la production, l'ébranlement continu de toutes les institutions sociales, bref la permanence de l'instabilité et du mouvement. » (3) Cet « objet magique » (4) est indispensable « parce qu'il » évolue en permanence. La liseuse induit que la lecture s'implante dans l'ère du jetable, « la modernité se [caractérisant] par le fait que l'usure physique est continuellement supplantée par l'usure morale... comme raison de remplacement matériel des objets et des agencements : on [les objets et les agencements] les remplace parce qu'ils sont techniquement « dépassés » ou « démodés ».

On comprend, dans ce contexte économique, politique, technologique, que le livre papier soit intolérable, de ne pouvoir s'user dans l'absolu, et de rester utilisable tant qu'il n'est pas usé, là où, « nécessité vitale pour l'entreprise dans le système économique capitaliste », les machines doivent perdre « toute valeur économique avant même que l'usure ne les rende inutilisables ».

(2) En 2009, la société Amazon a supprimé de sa liseuse Kindle les exemplaires de 1984 achetés par ses consommateurs, pour des questions de droits, sans les en avertir.

(3) MARX, Karl, *Le capital*, Livre 1, in *Œuvres*, volume 1, Gallimard, 1965.

(4) On sait bien sûr que, chez Marx, c'est l'argent qui est « l'objet magique ».

(5) La querelle du codex et de ses avatars n'est pas notre propos.



### Crise du temps

On l'a assez écrit, exagéré, caricaturé, les formes du livre fixées disons au début du XV<sup>e</sup> siècle (5) n'ont été, depuis, que très marginalement modifiées, ce dont ne saurait s'accommoder un processus productif qui « exclut une position de repos à partir de laquelle on pourrait examiner sereinement les options et les connexions possibles ». Les possesseurs de micro-ordinateurs le savent aussi bien que les propriétaires de téléphones portables, les responsables de systèmes intégrés de gestion de bibliothèque le savent aussi bien que les administrateurs de sites web, et

les responsables de fonds numérisés « pérennes » l'ont déjà intégré sous la forme oxymoresque de la « préservation dynamique », la machinerie numérique ne saurait s'arranger de temps morts et, dès lors qu'il sera engagé dans ce processus, le livre numérique subira le même sort - à vrai dire il le subit déjà, les générations de liseuses se succédant à un rythme qui ne parvient même plus à rester, au moins, annuel (6). La « crise du temps » évoquée par Harmut Rosa épargnait la lecture silencieuse d'ouvrages papier, soumise çà et là à des contraintes physiques (7) que la lecture immatérielle va soulager pour y introduire, justement, cette crise. L'offre déjà pléthorique, mais différée en tant que telle par les nécessités pratiques de l'acquisition (repérage, sélection, commande, livraison), de livres papier, qui constitue le quotidien des bibliothèques comme des librairies, va devenir « instantanément » pléthorique et « continûment » pléthorique. Au léger différé de l'acquisition et de la lecture de livres papier va se substituer cet « immobilisme structurel et culturel profond », dans lequel « plus rien d'essentiel ne changerait, quelle que soit la rapidité des changements en surface ». Plus exactement, en viendront à changer les éléments qui devraient n'avoir qu'une importance anecdotique (8) : taille de l'écran, définition, système d'exploitation, interface, boutons ou curseurs, mode d'éclairage, mode d'alimentation, etc., qui justifieront l'achat d'appareils toujours plus sophistiqués, simplement pour conserver la possibilité de lecture du *même* texte, en conformité à l'injonction assumée explicitée plus haut. En ce souci, les liseuses sont une forme comme une autre de cet « anéantissement de l'espace par le temps » évoqué par David Harvey (9) et cité par H. Rosa dans son livre. Aux lourdeurs de la chaîne du livre succède un accès instantané, à tout moment, en tout lieu, à tout texte, en théorie tout au moins. Les besoins de parcourir l'espace sont abolis et le temps nécessaire est réduit à sa plus simple expression. Mais, comme le note H. Rosa, rien ne dit (et, plutôt, tout dit le contraire) que ce temps gagné à l'obtention va être utilisé

pour l'extension du domaine de la lecture. Lors, on pourrait considérer que « le bilan temporel [de la lecture numérique] pourrait, contrairement aux promesses de la technique, s'avérer nul, voire négatif » : le temps investi dans le choix et l'acquisition des outils, les contraintes d'usage (formats, formes d'abonnements, plateformes propriétaires, présence éventuelle de DRM, etc.) compenseraient le temps *a priori* gagné sur l'achat d'un livre sous forme papier, pour lequel toutes ces contraintes n'ont même pas d'équivalence, sans même parler des nécessités d'identification et de leur portée attentatoire aux libertés individuelles et à l'anonymat du lecteur (10). L'avènement des liseuses n'est pas seulement une invite commerciale de plus en plus pressante à rejoindre le tout-venant jetable de l'époque (11), mais aussi le déterminant de la technostruture et de son ordre, celui de l'accélération, puisque « les qualités de « notre » temps, ses horizons et ses structures, ses rythmes, ne sont pas sous notre contrôle, ou seulement dans une faible mesure ». Rejoindre ou non le flux, les flux, est une tension dont on a de plus en plus de mal à s'abstraire, coïncés que nous sommes entre le souci du libre choix de l'individu - vertu « libérale » née d'un pervertissement de l'idéal d'épanouissement des Lumières - et la tentation du conformisme ou de son envers, le non-conformisme (12).

(6) Sorti au début de 2011, l'I-Pad 2 de la société Apple devait être suivi au tout début de 2012 de l'I-Pad 3.

(7) Par exemple, pour les handicapés visuels pour lesquels, il faut le reconnaître, les liseuses constituent une avancée importante en termes de confort de lecture.

(8) Ou alors spécifiques à des populations dont on ne saurait, cela dit, nier l'importance, handicapés visuels de tous ordres par exemple.

(9) HARVEY, David, *The condition of Postmodernity. An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Blackwell, 1990.

(10) Voir par exemple la position de Richard Stallman : [www.actualite.com/imprimer/actualite/26551-stallman-dangers-ebook-liberter-respecter.htm](http://www.actualite.com/imprimer/actualite/26551-stallman-dangers-ebook-liberter-respecter.htm)

(11) Renouvellement de plus en plus rapide des matériels et des formats, simple logique d'accès, impossibilité de conservation, de prêt, d'échange...

(12) Ainsi, il nous semble que Naomi Klein, dans son ouvrage *No logo* (Actes Sud, 2001), stigmatisant la tyrannie des marques, en prouve par l'absurde, sinon consciemment, l'efficacité.



Et pourtant, qu'on y prenne garde, la maîtrise du temps n'est pas une valeur circonstancielle : « La question de savoir comment nous voulons passer notre temps ne se pose donc pas uniquement à propos de la vie quotidienne, mais aussi à propos de notre existence toute entière ». Certes, faire de l'*ethos* de lecture un choix de vie pourra paraître excessif. Il en est, tout de même, une synecdoque, au même titre que d'autres addictions.

Au fond, la lecture de livres papier peut être considérée comme « hostile au temps », là où H. Rosa suggère que « quiconque souhaite établir un diagnostic de déclin culturel serait à mon avis bien inspiré de placer au centre de son analyse la dimension du temps », puisqu'on consacre moins de ressources temporelles aux activités considérées comme plus valables et plus satisfaisantes en principe, mais qui exigent un plus grand investissement temporel ».

Or, « les transformations du « régime spatio-temporel » d'une société partent... toujours d'une transformation des structures temporelles et non d'une transformation de l'espace ». « L'émancipation du temps vis-à-vis de l'espace, qui est à l'origine du processus d'accélération », vient d'atteindre le livre, et la lecture. Il n'est pas sûr que le premier s'en remette, en tout cas sous la forme (sans doute déjà nostalgique) que nous connaissons.

Mais « cela fait-[il] encore sens de conce-

voir des projets de vie à long terme ? ». Autrement dit, la liseuse, avec l'obsolescence avérée, accélérée, revendiquée comme argument marketing, de ses supports, de ses standards, de ses modèles économiques, n'est-elle pas le médium et le moyen idéaux d'une société condamnée si précipitamment à son propre renouvellement qu'elle ne saurait plus faire sens qu'à très court terme, là où le livre papier, correctement conservé et utilisé, peut obéir presque indéfiniment à cette stratégie du « j'archive et j'oublie » impossible à mettre en œuvre avec l'information numérique ? Sans doute l'enthousiasme immédiat, constamment renouvelé, de la liseuse s'inscrit-il parfaitement dans cette abdication du projet de vie(s) qui, selon H. Rosa, est la nécessité contingente du progrès technologique.

### **Indifférence des contenus**

La liseuse, son confort de lecture, sa rapidité de rafraîchissement, sa contenance, sa maniabilité, sa taille, ses performances, supplantent l'acte de lecture, son ambition, ses voies, ses détours, pour s'imposer « en soi » comme un objet de discussion, comme une fin et comme les moyens de cette fin.

« C'est là précisément l'exigence fonctionnelle d'une « société de l'accélération » poussée à sa limite, où les groupes de référence, les partenaires de la communication, les objets, les idées, les emplois, etc. changent si vite que leurs contenus sont de plus en plus indifférents et interchangeables ; ce qui signifie, à l'inverse, que plus les sujets sont indifférents aux contenus, mieux ils peuvent s'adapter aux exigences d'accélération et de flexibilité ».

À cet égard, mieux que les liseuses dédiées comme le Kindle, les tablettes comme l'i-Pad correspondent à l'axiome accélérateur qui veut que, « plus on peut multiplier, dans un temps réduit, le nombre d'expériences vécues visant à enrichir notre vie intérieure, et mieux c'est » - tout dépendant évidemment de ce que l'on peut entendre par « vie intérieure » à une époque





où chacun se targue de se constituer un exosquelette (un ego-squelette ?) numérique de plus en plus développé, de plus en plus étendu, aux dépens de ce qu'on qualifiait, sans doute autrefois, de « vie intérieure. »

Et la possibilité, via les liseuses, d'obtenir instantanément ou presque des « expériences » (de lecture) plus variées, correspond bien à cette « promesse de l'accélération », « projet culturel qui consiste pour chacun à « profiter des possibilités du monde » à un rythme élevé, c'est-à-dire à multiplier les expériences en vue de mener une « vie bonne », plus épanouie et riche en expériences », amenant à ce « que les sujets *veulent* vivre plus vite ».

Et on peut très facilement appliquer aux liseuses les hypothèses avancées par H. Rosa pour expliquer le « paradoxe de la télévision », « où le temps de l'expérience vécue et le temps vécu coïncident » (ce qui est bref semble bref, ce qui est long semble long), là où, par exemple, d'un bref voyage on garde un « long » souvenir. Car « les traces mémorielles, dans le cas de la télévision et des jeux vidéo, disparaissent rapidement parce que ces derniers sont à la fois désensibilisés et décontextualisés. La désensibilisation signifie ici que seules la vue et l'ouïe sont sollicitées, tandis que les sensations tactiles, les odeurs... ou les perceptions gustatives sont absentes. En outre, tous les stimuli proviennent d'une « fenêtre » spatialement très restreinte. »

### **Accomplissement des fragmentations**

Peut-être assistera-t-on, avec les liseuses, aux mêmes paradoxes sociologiques que ceux cités par H. Rosa, qui constate que, interrogés, les gens qui passent le plus de temps devant leur téléviseur sont les mêmes qui se plaignent le plus du stress et du manque de temps. Le lecteur de livres numériques sur une liseuse pourra peut-être s'autoriser du même accablement là où, subjectivement il est vrai, cela paraît plus difficile à imaginer avec le lecteur de livres papier. De telles expériences seront parfaitement conformes aux « structures

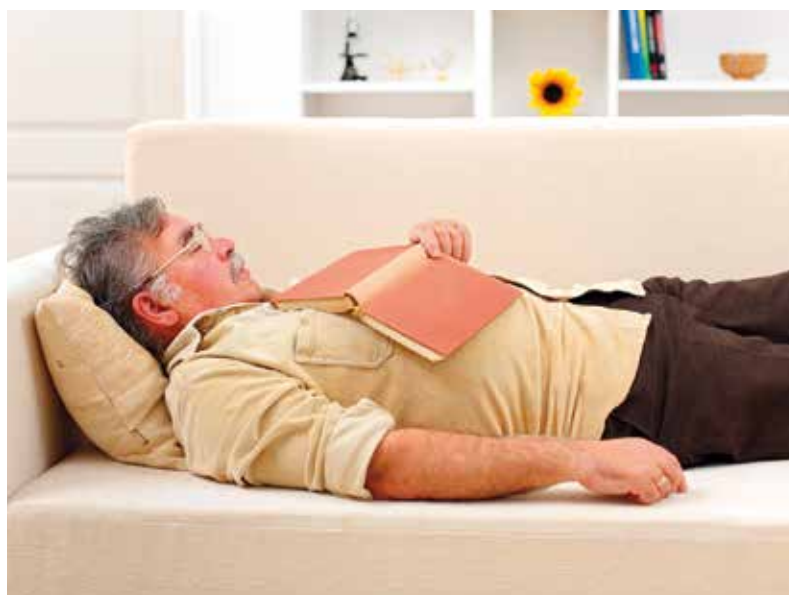
temporelles de la modernité tardive [qui] semblent se caractériser dans une large mesure par la fragmentation, c'est-à-dire par la décomposition des enchaînements d'actions et d'expériences en séquences de plus en plus brèves, avec des zones d'attention qui se réduisent constamment.»

Sommes-nous proches, en matière de lecture, de cette « immobilité fulgurante » donc parle Paul Virilio à propos des technologies politico-militaires (13) ? À l'heure de Twitter et de ces micro-messages et, donc, des micro-lectures, on peut le penser. Nombreux sont désormais les auteurs à relever que la lecture d'un nombre de pages trop important, que ce soit pour un article ou, *a fortiori*, pour un livre, leur devient de plus en plus pénible, exige des efforts qu'ils ne sont plus capables de fournir (14). Le temps de la lecture raccourcit, jusqu'à devenir presque indiscernable, et s'installe dans un présent perpétuellement renouvelé, dans une hébétude constamment mise à jour, qui semble bien la marque de cet accomplissement.

La liseuse n'autorise plus à disposer du temps de lecture comme d'une quantité de temps certes précieuse, mais sinon infinie, du moins négligeable dans son investissement en regard des bénéfices que l'on peut en tirer - en d'autres termes, on peut bien passer des heures à lire, si la lecture en vaut la peine. La lecture numérique oblige à contourner le temps d'une manière plus

(13) VIRILIO, Paul, *L'inertie polaire*, Christian Bourgois, 1990.

(14) C'est, appliquée au livre, toute la problématique impressionniste développée par Nicolas Carr dans son article désormais fameux, « Google nous rend-il idiot ? » : [www.internetactu.net/2009/01/23/nicolas-carr-est-ce-que-google-nous-rend-idiot/](http://www.internetactu.net/2009/01/23/nicolas-carr-est-ce-que-google-nous-rend-idiot/)



abrupte comme une série de fragments à l'intérieur d'autres occupations tout aussi « indispensables » comme consulter son courriel, vérifier (donc) l'heure, le temps qu'il fait ou qu'il fera, une référence sur Internet, etc. Dès lors, le temps redevient, comme l'indique H. Rosa, cette « denrée rare et extrêmement précieuse » caractéristique de l'éthique protestante, et propre aux fondamentaux du capitalisme (15). La liseuse permet à ceux qui n'ont pas les moyens d'en perdre de gagner du temps, et la lecture devient une activité de production (même paradoxale) au même titre que les autres. Elle est, en quelque sorte, « ramenée dans le rang », abaissée à l'égal de tâches qu'on pourra considérer plus triviales, que d'autres pourront considérer plus décisives, mais avec lesquelles, dès lors, elle ne fait plus rupture.

L'un des principaux arguments en faveur de l'expansion des liseuses, à savoir la possibilité « d'emporter avec soi toute une bibliothèque » (16) participe à sa manière de cette « accélération du rythme de vie » qu'H. Rosa définit comme « l'augmentation du nombre d'épisodes d'action ou d'expérience par unité de temps ». L'outil, qui permet la consultation séquentiellement rapide (voire simultanée) d'un grand nombre de textes dont il serait matériellement (i. e. sous forme papier) difficile de disposer et de manipuler en si peu de temps, permet de multiplier les

séquences de lecture dans un même intervalle de temps, sans qu'on sache s'il faut interpréter cette accélération comme un bénéfice, comme un recul - voire comme une action neutre. Comme le remarque H. Rosa, « l'augmentation de la vitesse des microprocesseurs des ordinateurs ne s'accompagne pas, en tant que telle, d'une transformation significative des orientations de l'action ni d'un changement des formes du lien social » ? Autrement dit, et pour faciliter la transposition, on ne voit pas en quoi l'accélération des séquences de lecture peut faciliter, amplifier, transformer les pratiques de lecture, et, dans cette perplexité, on peut s'interroger sur la pertinence d'une mutation dont le plus simple bénéfice résulte de la multiplication illusoire des choix - posture de l'économie libérale s'il en est.

« Nous n'avons pas le temps, alors que nous en gagnons toujours plus ». La lecture numérique participe dans toute sa chaîne et de ces gains et de leur illusion. Le gain de conception de livres sous forme numérique est évident pour tous ceux qui se sont essayé à la fabrication d'ouvrages (de textes), de même que les gains en terme d'édition et, pour ce qui concerne les livres numériques, en terme de distribution, voire de diffusion et, donc, de lecture. De plus, la liseuse offre la possibilité de stocker ou d'importer des milliers de livres « instantanément » et d'y accéder « instantanément ». Mais la capacité de lecture annuelle, même d'un gros lecteur, et l'obsolescence programmée des liseuses induisent à penser, soit que la masse critique « fait sens », et que la qualité et la pertinence du choix tiennent à la bascule entre le nombre de titres retenus et le nombre de titres proposés, soit que, en fait de lecture, il s'agit plutôt de privilégier le butinage, le survol, le picorage, et non la lecture continue, fastidieuse puisque pouvant amener à lire des passages ennuyeux, inutiles, superflus, dans une œuvre (17). La lecture numérique, avec ses possibilités (ses nécessités) d'intermissions, de ruptures, de digressions, de dilettantismes, d'interruptions, de sauts, de ruptures, etc. n'a d'autre ambition que de cacher « l'en-

(15) Même s'il s'agit là d'une présentation volontairement simplifiée de thèses bien connues sur l'origine du capitalisme.

(16) Utilisé, sous des formes variées, dans nombre de publicités pour ces outils.

(17) On aura reconnu là, mais dans une posture numériquement amplifiée, des travers pourtant dénoncés par Daniel Pennac dans *Comme un roman* (Gallimard, 1992).



nui de la vie moderne, vide d'évènements... [alors que] la vitesse augmente « dans tous les registres de l'activité humaine ». La liseuse substitue à la lecture papier ce que le temps de la « modernité avancée » substitue à la « société [traditionnelle] » : « L'évolution historique n'est plus conçue comme un cours se dirigeant vers un but déterminé, son issue demeure incertaine ».

### Pourquoi pas, le livre ?

Nous ne sommes ni le premier ni - il faut l'espérer - le dernier à l'écrire, mais la lecture sur papier est une entreprise de déréseautisation, en tant que telle absolument insupportable au besoin de connexion perpétuelle de l'ère Internet, à l'exigence des déversements permanents (18) de l'ère mobile. Celle-ci impose, au travailleur la dilution de la frontière entre activité professionnelle et personnelle, à l'État la dissolution de la frontière entre prérogatives régaliennes et contraintes économiques, au lecteur la disparition de l'espace-temps en indivis dont il bénéficie de par la concentration même minimale « exigée » par l'acte de lecture sur un support qui n'est pas dépendant, de par sa finitude, de l'espace et du temps dans lequel il s'inscrit, le « tout artistique » évoqué par Marx (19). Le livre papier ne « reconnaît » pas (comme le téléphone portable par exemple) les pays où on l'utilise, et ne donne pas l'heure, le temps, qui est celui de son usage. En fait, il ne permet rien d'autre que lui-même, son aberration première.

Pourtant, c'est un objet-nomade comme un autre, à l'aune d'une époque où « l'indépendance spatio-temporelle du nomadisme » est désormais valorisée, aux dépens de la « [fixation] à un lieu et l'absence de souveraineté sur le temps ». C'est, sans doute, sur le second volet de cette valorisation que le livre achoppe à réussir son examen de passage au temps de l'accélération.

Cette forme de lecture est, dans un monde de réseaux, dans un monde d'échanges de plus en plus fugaces, de moins en moins

approfondis, plus que jamais, ce « vice impuni » énoncé par Valéry-Larbaud (20). Insupportable au regard des sommations modernes, cet « hédonisme de la consommation » dont parlait Pasolini, égoïste, non partageable, ne pouvant être contingenté dans des flux temporels hachés. À la lecture, le livre papier et le texte qu'il porte opposent une résistance physique, qui ne permet pas son effacement là où les « processus de modernisation » [de la lecture] induisent tout au contraire des rapports « fluidifiés », c'est-à-dire transitoires, rapidement modifiables et contingents.

### Conclusion

On s'accordera, paradoxalement peut-être, sur le caractère inéluctable du passage aux liseuses. Comme l'écrit H. Rosa, « les tendances à l'inertie peuvent être interprétées soit comme des tendances résiduelles, soit comme des formes de réaction aux processus d'accélération (servant parfois de *fonctions* à ces derniers) et elles sont donc, dans tous les cas, secondaires par rapport aux forces de l'accélération ». En d'autres termes, non seulement « toute résistance est inutile », mais en plus toute résistance conforte *in fine* le phénomène contre lequel il s'agit de résister : « D'un point de vue culturel, ce n'est plus le mouvement qui doit se justifier, mais la permanence ».

(18) Ainsi, pour ce qui est de la production télévisuelle, les « programmes de flux » sont, avec le sport, ceux qui sont le plus regardés, sinon écoutés.

(19) Cette citation non sourcée, comme celle de Pasolini évoquée plus loin, est extraite de l'article de Bruno David, « Le manège enchanté des bibliothécaires », qu'il peut être instructif de relire pour l'occasion ; in *BBF*, 2004, n° 6, en ligne : <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2004-06-0087-001>

(20) Dans un ouvrage publié en 1925.



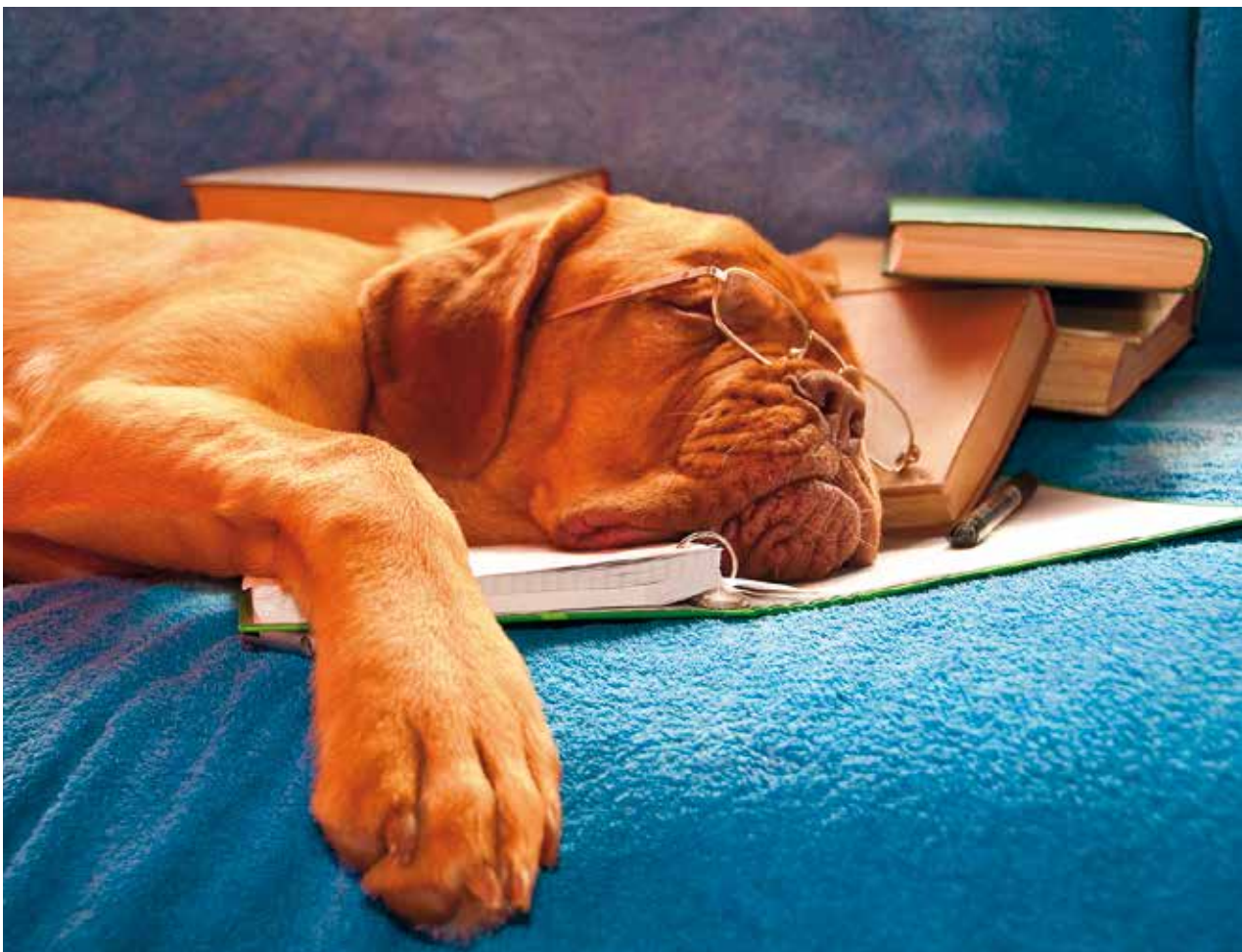
Le bénéfice va à l'accélération. La suspicion va à l'immanence. Dans la lecture aussi : renouveler la page écran est une condition *sine qua non* de la modernité, là où la fixité de la page papier est résolument passiste. « Tout est devenu mobile, ou est rendu mobile, et, dans l'intention ou sous le prétexte de tout perfectionner, tout est mis en question, tout est mis en doute... L'amour du mouvement pour lui-même, même sans but et sans objectif déterminé, provient et se développe des mouvements de notre époque. C'est en lui, et seulement en lui, que l'on cherche la vraie vie. » La citation de F. Ancillon date... de 1823.

Au terme bien rapide de ces inquiétudes, il faut (re)devenir nietzschéen : « L'accélération monstrueuse de la vie habitue l'esprit et le regard à une vision, à un jugement partiel et faux... L'une des corrections nécessaires qu'il faut entreprendre

d'apporter au caractère de l'humanité sera donc d'en fortifier dans une large mesure l'élément contemplatif » (21).

Écrite par un homme de 51 ans, cette chronique s'inscrit parfaitement dans les logiques à l'œuvre dans le processus d'accélération. Comme l'indique H. Rosa, « jeunes et vieux vivent de plus en plus dans des sous-mondes isolés ». Pour l'écrire plus simplement, je ne saurais m'attendre en aucune manière à ce qu'un jeune conservateur issu de l'Ensisb partage si peu que cela soit mes vues, ce serait contraire même à l'observation empirique du processus d'accélération. « C'est la fin de l'éducation de la jeune génération par la précédente ». Qu'à cela ne tienne, on s'en tiendra égoïstement à cet « espace protégé » évoqué par H. Rosa, à cet « « oasis de décélération » délibérément préservée - pour le « monde vécu » des plus vieux », le livre, le livre papier. ●

(21) NIETZSCHE Friedrich, *Œuvres Complètes*, I, *Humain trop humain*  
I. Caractères de haute et basse civilisation § 238, Paris, Robert Laffont, 1993.



## ●● Lire sur le web : une révolution cognitive ?

La lecture, comme toute activité humaine, est inscrite dans une époque, un lieu, une culture et une société. Aussi peut-on analyser cette lecture de plusieurs points de vue : sociologique (lire comme activité sociale), physique (ou psychophysique au sens où les lettres, les mots ont une réalité matérielle - des caractères sur du papier ou sur un écran), économique (la lecture et notamment le livre constituent un marché) ou bien évidemment psychologique lorsque cela concerne les capacités individuelles ou l'apprentissage.



Il existe multitudes d'ouvrages abordant toutes ces perspectives en soulignant les variations de l'acte de lire dans le temps et dans l'espace mais il faut reconnaître que le changement n'a jamais été aussi important qu'avec l'apparition récente des supports numériques. Ceux-ci modifient tous ces points de vue simultanément. Est-ce un bien ou un mal par rapport au papier ? La question bien sûr ne se pose pas en ces termes, il s'agit simplement d'une évolution de notre société de plus en plus technologique à laquelle il faut s'adapter. Mais là où les psychologues, sociologues et autres observateurs de la nature humaine peuvent s'interroger, il s'agit des changements induits non pas par le contenu, qui fondamentalement n'évolue pas, mais par le contenant qui devient dynamique et labile. Le web modifie non pas seulement la manière de percevoir, de comprendre ou de mémoriser, mais surtout participe à une accélération du temps. Tout doit être immédiat, rapide et surtout efficace. Le web illustre à merveille la pensée de Jack Goody (1979) ou de Mc Luhan (1964) montrant que les supports dépassent la pensée humaine, dans le sens où ceux-ci formatent les processus de pensée et font émerger de nouvelles connaissances ou de nouveaux comportements. Mais est-

ce toujours dans un sens positif, vers un accroissement des connaissances ou des processus d'acquisition plus performants ? Sans tomber dans un débat entre pros et antis qui est inutile, de nombreuses études en psychologie cognitive permettent d'en douter ou du moins d'observer les avantages/inconvénients en esquisant quelques pistes à suivre.

### **L'homme, cet animal qui a appris à externaliser ses connaissances**

Une des caractéristiques fondamentales de l'être vivant est de s'adapter à son environnement et notamment son propre organisme. Ainsi voit-on sur terre des animaux s'adaptant à des milieux très inhospitaliers en modifiant leur squelette (exosquelettes par exemple, des tortues ou des insectes), leur système respiratoire (branchies des poissons) ou même leur capacité à régénérer un membre coupé (salamandre). L'adaptation résulte principalement d'une modification des comportements ou du patrimoine génétique.

L'être humain a développé une autre propriété, sa capacité à adapter son cerveau à des situations variées et notamment, sa mémoire lui servant à se souvenir ou à communiquer à d'autres des informations

par **Thierry BACCINO** ●

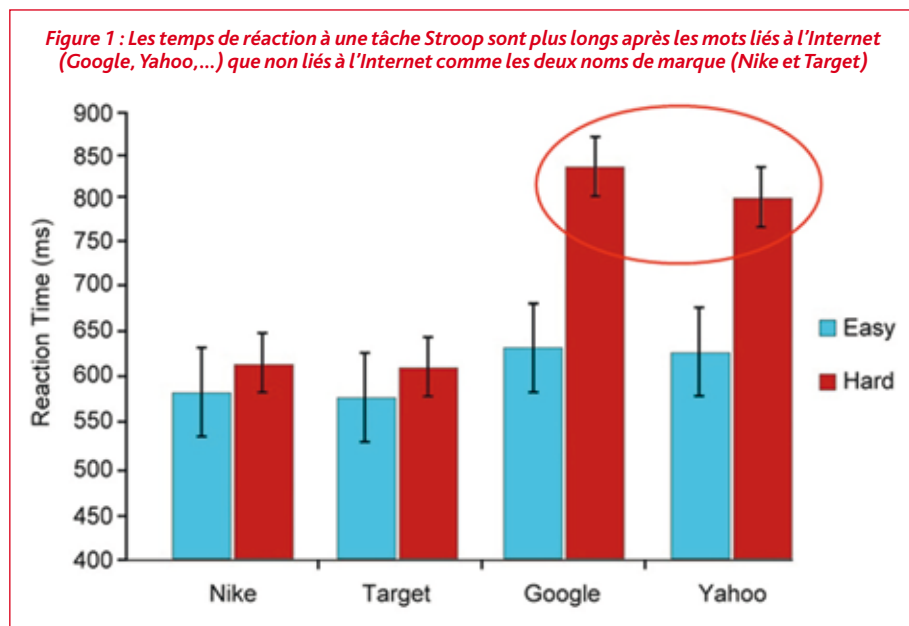
*professeur de psychologie cognitive  
des technologies numériques, Université Paris 8,  
directeur scientifique du LUTIN (Laboratoire des  
usages en technologies numériques)*

ou des sentiments. Il a ainsi externalisé une partie de sa mémoire par le biais de productions graphiques au départ (des peintures ou des gravures) qui se sont progressivement changées en signes et symboles pour devenir des écritures. Ne pouvant se fier à la seule mémoire orale faillible dans le temps, l'écrit s'est imposé comme une nécessité sur lequel se sont peu à peu organisées toutes nos sociétés modernes. Environ cinq millénaires après le début de cette aventure scripturale, l'écrit apparaît toujours et même de plus en plus indispensable à une bonne intégration sociale ou professionnelle et participe à la construction de la pensée individuelle. Cette « mémoire externe » représentée par le texte écrit a certes subi des transformations au cours du temps (de la *scriptio continua* à l'écriture segmentée au VIII<sup>e</sup> siècle) mais force est de constater qu'elle reposait avant tout sur un support stable dans le temps (tablettes, codex ou livre). Ce n'est plus le cas aujourd'hui avec les écrans numériques, les textes sont modifiables à l'envi, instables et rapidement accessibles. Notre mémoire externe se serait-elle perturbée par le support électronique et pourrait-elle s'adapter ?

Une étude intéressante sur la mémoire externe a été menée en 2010 par des chercheurs américains (Sparrow, Liu, & Wegner,

2011). Dans une première expérience, ils se sont demandés si Internet modifiait l'accès à l'information. En effet, que se passe-t-il actuellement lorsque l'on recherche un contenu ? On utilise le plus souvent un moteur de recherche (Google ou autres) en tapant l'information requise et on sélectionne dans les centaines ou milliers de propositions retournées l'information pertinente. Cette recherche automatique devient quasiment un réflexe puisque nous sommes connectés presque en permanence avec nos smartphones, tablettes ou ordinateurs portables. Afin d'inciter les étudiants à mobiliser cet automatisme, ils leur ont ainsi, dans un premier temps, posé deux types de questions : une série de questions faciles (auxquelles les étudiants pouvaient répondre sans difficulté), p.ex. : « est-ce que les dinosaures ont disparu ? » et une série de questions difficiles, ex : « est-ce que tous les pays ont au moins deux couleurs sur leurs drapeaux ? » dont l'objectif était d'activer cette pratique de recherche sur Internet. Après chaque série, ils leur ont proposé de nommer la couleur de mots écrits soit en rouge, soit en bleu (tâche de Stroop (1)). Ces mots étaient des mots liés à l'Internet et aux moteurs de recherche (ex : Google, Yahoo,...) ou non liés (ex : Nike, Target, table, marteau,...). L'idée est simple. Si les étudiants ont pensé utiliser Internet lorsqu'on leur demandait de répondre aux

Figure 1 : Les temps de réaction à une tâche Stroop sont plus longs après les mots liés à l'Internet (Google, Yahoo,...) que non liés à l'Internet comme les deux noms de marque (Nike et Target)



(1) L'effet Stroop (Stroop, 1935) consiste à identifier la couleur d'un mot sans lire le mot lui-même. Le test sert à observer les conflits entre la perception visuelle et le traitement sémantique d'un mot en mesurant un temps de réaction (TR). Lorsque le conflit est très fort comme dans l'exemple du mot « bleu » écrit en rouge, l'interférence sémantique est plus importante (et le TR augmente) que si le mot « bleu » est écrit dans sa couleur.

questions difficiles, l'interférence sémantique occasionnée par le test Stroop devrait être maximale (et le « Temps de réaction » plus long) car les mots liés à l'Internet sont encore actifs en mémoire. C'est précisément ce qu'ils observent (figure 1).

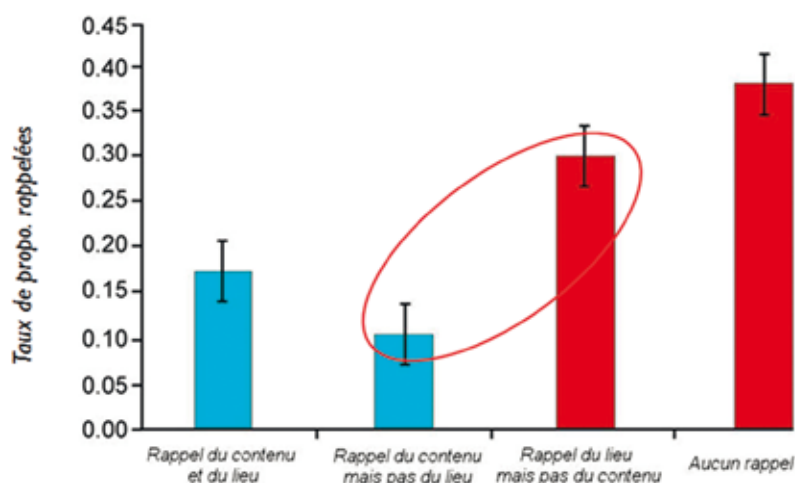
Les résultats de cette expérience montrent ainsi que le recours à l'Internet pour rechercher un contenu est une pratique largement partagée par les utilisateurs actuels et le web est l'outil qui permet cet accès rapide à la connaissance alors qu'autrefois cela passait davantage par le livre. Donc, l'Internet est bien une nouvelle mémoire externe.

Dans une seconde expérience, ils se sont interrogés sur la qualité de cette mémoire externe qu'est le web. Mémorise-t-on avec autant d'efficacité un contenu que sur un livre ou a-t-on développé de nouvelles stratégies ? Ils demandent cette fois à des étudiants de lire une trentaine de phrases et de les écrire sur l'ordinateur. Ex. : « l'océan Atlantique est plus salé que l'océan Pacifique ». « L'Europe est le seul continent sans désert... » Ces phrases sont automatiquement assignées à des répertoires spécifiques (appelés FAITS, DONNÉES, INFO,...) dont on donne le nom aux participants en leur disant qu'ils pourront y revenir. Une fois, la rédaction sur

ordinateur des phrases réalisée, ils doivent ensuite en rappeler le plus possible sur une période de 10 min. Enfin, on leur présente à nouveau les 30 phrases et ils doivent donner le nom du répertoire de stockage (ex. : « dans quel répertoire a été stockée la phrase sur l'océan »). Les auteurs mesurent le pourcentage de propositions rappelées (figure 2).

Tout d'abord, les répertoires (49%) sont rappelés plus précisément que les phrases elles-mêmes (23%). Le où est donc mieux rappelé que le quoi. Mais si l'on agrège les deux réponses (à la fois le rappel des phrases et des répertoires), les étudiants ne se rappellent pas du lieu de stockage lorsqu'ils se souviennent des phrases mais plus majoritairement se rappellent du lieu lorsqu'ils ne se souviennent pas du contenu. Ainsi, lorsqu'on sait où une information est rangée sur l'ordinateur cela ne semble pas nécessaire de la mémoriser parce que l'on sait que l'on peut y revenir à souhait. D'où l'importance et l'usage abondant des marques pages ou des favoris sur Internet qui nous permettent de retrouver facilement une information sans pour autant la mémoriser profondément et du coup nous laisse dans l'embarras lorsque l'accès au web n'est pas disponible. La mémoire humaine s'adapte donc à ce nouvel outil, le où remplace le quoi.

Figure 2 : Taux de propositions rappelées en fonction du lieu de stockage ou du contenu



**L'illusion de liberté**

Une autre notion revendiquée du web est celle de liberté. Liberté pour l'accès au contenu qui devient souvent gratuit (même si la fiabilité des informations n'est pas souvent assurée) mais aussi dans la manière d'y accéder. Un exemple typique est celui de l'hypertexte (2). L'idée, louable au départ, était de disposer d'un ensemble de documents liés entre eux sémantiquement afin que le lecteur puisse définir son « chemin de lecture ». Il est clair que sur un livre ce chemin de lecture est fourni par l'auteur dont la tâche, généralement, est de faciliter l'enchaînement des idées et par conséquent la compréhension. Dans un hypertexte, le chemin de lecture est d'autant plus difficile à choisir que le lecteur n'a aucune connaissance préalable du contenu. Ainsi, un hypertexte complexe comprenant plusieurs niveaux de profondeur risque d'entraîner le sentiment d'être perdu et de ne plus retrouver l'objectif initial de lecture. Les psychologues nomment cet état de désorientation cognitive

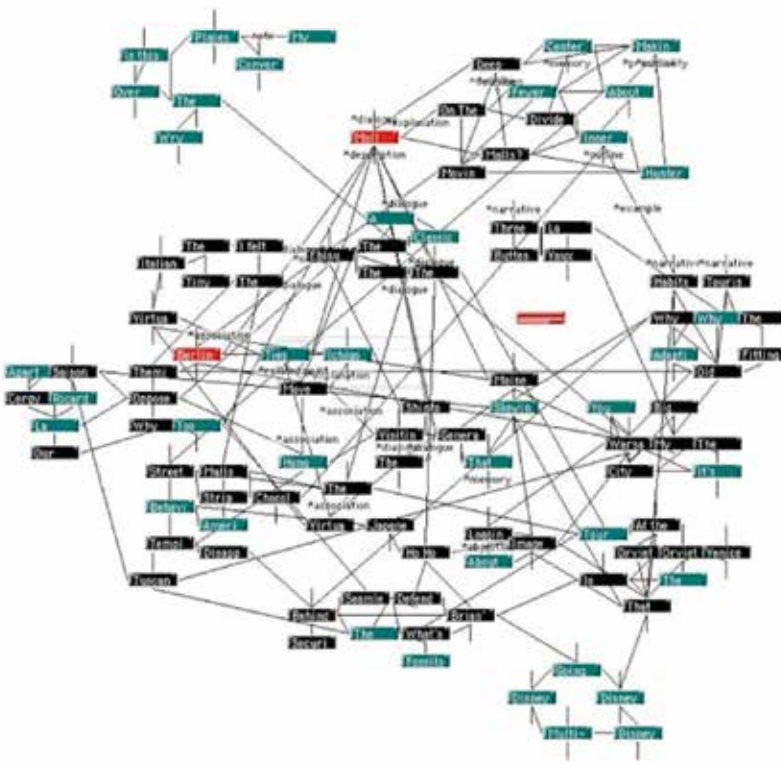
(2) Un hypertexte est un ensemble de documents liés entre eux par des liens informatiques.

qui est source de surcharge en mémoire, d'anxiété et est très préjudiciable en phase d'apprentissage. Quand cette surcharge survient-elle ? D'abord lorsque la profusion des liens est trop grande et entraîne plus de deux niveaux de profondeur comme dans l'exemple de la figure 3.

Dans cet exemple, le lecteur éprouve des difficultés pour choisir un chemin de lecture « cohérent » car il risque de digresser (i.e, aller à des niveaux de profondeur) et s'éloigner de plus en plus de l'objectif de lecture. Cette digression est d'autant plus facile si le but de la lecture est mal défini et flou. Un deuxième facteur qui vient renforcer cette digression est l'usage courant dans les hypertextes de sources d'informations variées (graphiques, images, vidéo, sons,...), c'est la question de la « multimodalité ». Bien que ces éléments multimodaux aient pour but de consolider le message en illustrant le contenu, il arrive parfois qu'ils le brisent. Notamment, lorsque ceux-ci sont redondants avec le texte ou assez loin du contenu initial. Ainsi, l'ajout d'informations superflues (image, musique...) à des documents multimédia entraîne une moins bonne mémorisation et compréhension du contenu (Moreno & Mayer, 2000). Tous ces effets cognitifs (désorientation, surcharge mnésique, redondance...) proviennent d'une propriété fondamentale de la compréhension humaine qui est la « cohérence ». Cohérence que le lecteur établit au fur et à mesure de sa progression dans le texte, à la fois au niveau local (cohérence du mot lu avec les mots de la phrase et du paragraphe courant) mais également globalement en faisant des liens avec ses connaissances individuelles stockées en mémoire.

Lorsque cette cohérence locale (lisibilité des caractères, syntaxe complexe,...) ou globale (informations superflues, schémas cognitifs perturbés) est difficile à obtenir, la lecture est plus complexe et la charge attentionnelle augmente. Ainsi, la lecture de documents sur le web peut être très perturbée si des publicités s'affichent simultanément.

Figure 3: Architecture hypertextuelle complexe montrant de nombreux nœuds (éléments d'information) fortement interconnectés





Une étude réalisée par des Finlandais (Simola, Kuisma, Öörni, Uusitalo, & Hyönä, 2011), montre que l’affichage d’une publicité clignotante située à droite d’un texte à lire affecte le regard (les yeux étaient attirés par celle-ci et produisent davantage de fixations) mais surtout la compréhension. L’effet est d’ailleurs plus fort lors d’une navigation sur le web qu’une lecture profonde. Un autre exemple est fourni par une expérience récente (Baccino & Draï-Zerbib, 2012). Nous avons montré que la lecture de textes accompagnée d’une musique soit chantée, soit instrumentale augmentait le nombre de fixations oculaires sur les lignes et également dilatait le diamètre pupillaire. Cette dilatation est un témoin de la charge cognitive associée, plus la dilatation est importante, plus la charge est forte (figure 4). L’effet est très important au début de la lecture (sur les deux premières phrases) car c’est à ce moment que se mettent en place les schémas cognitifs nécessaires à la cohérence globale.

### **Apprendre l’usage d’Internet et développer une ergonomie de la lecture**

Enfin, je souhaiterais terminer cette exposition de quelques effets du web sur notre système cognitif en mettant l’accent à la fois sur son apprentissage et sur la nécessi-

té d’établir des règles de composition dans le cadre d’une « ergonomie de la lecture numérique ».

Comme tout outil, le web nécessite un apprentissage, apprendre bien sûr à repérer rapidement des informations pertinentes (indépendamment des moteurs de recherche), développer des stratégies de lecture mais surtout apprendre à filtrer les informations et ne pas digresser dans une navigation (un surf !) pas toujours enrichissante. Cela a été le cas pour le livre, on a appris durant des générations et l’on apprend toujours dès le plus jeune âge à l’école et à la maison, à rechercher des informations, à utiliser un sommaire ou à identifier rapidement les informations importantes. Si c’est vrai pour le livre qui contient un ensemble fini d’informations, imaginez donc pour le web ! Pourtant certains prônent le principe de « sérendipité » quand il s’agit du web. L’idée que la navigation au hasard sur le web serait source de découverte et d’apprentissage. Par rapport au principe de cohérence évoqué plus haut et aux chemins de lecture, il est clair que cette sérendipité ne peut s’établir que si le lecteur a quelques connaissances préalables sur le domaine et peut facilement identifier l’objectif d’un contenu. Comprendre un contenu et encore plus l’apprendre nécessite une lecture profonde et non une simple recherche d’information

**Figure 4: Cartes de chaleur (nombre de fixations) et diamètres pupillaires moyens montrant l’importance de la charge cognitive induite par la musique chantée en début de texte**





ou un zapping sur le web (la sérendipité s'y apparente dans mon esprit).

C'est la raison pour laquelle l'apprentissage de l'usage du web est indispensable sous peine d'aboutir à une superficialité ou un appauvrissement des modes de connaissances. Si nous n'y prenons garde, il pourrait se développer un Internet des riches et un Internet des pauvres. Il ne s'agit pas de richesse financière mais de richesse intellectuelle. Je parle ici de personnes éduquées à l'Internet qui auraient appris son usage, la manière d'en extraire

des connaissances et de les filtrer. Les psychologues de la lecture le savent depuis longtemps, nous ne sommes pas « ce » que nous lisons mais « comment » nous lisons. Le mode de lecture induit par le web est plutôt superficiel, le but étant d'accéder à l'information rapidement et efficacement. Il convient d'en apprendre les règles, d'en filtrer les informations indésirables et d'améliorer les procédés et les modes de présentation. Parallèlement à cet apprentissage qu'il faudra développer dans les écoles, il faudra également appréhender les règles de bonne présentation des documents comme les Gestaltistes ont isolé les règles de « bonne forme » pour percevoir des figures. Une ergonomie de la lecture numérique doit se développer avec pour but d'établir les règles de mise en forme, de gestion du multimédia, de procédés d'évaluation qui tiennent compte des capacités cognitives du lecteur. Nous n'en sommes qu'au tout début, mais la lecture numérique est une aventure prodigieuse comme celle que Gutenberg a initiée six siècles plus tôt en développant son imprimerie. En espérant que cette aventure se développe avec autant de succès. ●

### Bibliographie

- Baccino, T. (2011). « Lire sur Internet, est-ce toujours lire ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, 56(5), 63-66.
- Baccino, T. (2004). *La lecture électronique*. Grenoble: PUG.
- Baccino, T., & Draï-Zerbib, V. (2012). *Musique et lecture de textes: est-ce compatible ou non ?* Paper presented at the Société Française de Psychologie, Montpellier.
- Mc Luhan, M. (1964). *Understanding media*. New York: Mc Graw-Hill.
- Moreno, R., & Mayer, R. E. (2000). « A coherence effect in multimedia learning: The case for minimizing irrelevant sounds in the design of multimedia instructional messages ». *Journal of Educational Psychology*, 92(1), 117-125. doi: 10.1037/0022-0663.92.1.117
- Simola, J., Kuisma, J., Öörni, A., Uusitalo, L., & Hyönä, J. (2011). « The impact of salient advertisements on reading and attention on web pages ». *Journal of Experimental Psychology: Applied*, 17(2), 174-190. doi: 10.1037/a0024042
- Sparrow, B., Liu, J., & Wegner, D. M. (2011). « Google Effects on Memory: Cognitive Consequences of Having Information at Our Fingertips ». *Science*, 1-4. doi: DOI: 10.1126/science.1207745
- Stroop, J. R. (1935). « Studies of interference in serial verbal reactions ». *Journal of Experimental Psychology*, 18(6), 643-662.

## ●● Lecture-plaisir *versus* lecture citoyenne :

un dialogue entre Michel Piriou et Jean-François Füeg

Michel Piriou est président de l'association française pour la lecture (AFL). Il a participé à l'expérience des Classes lecture organisée par le Centre de coopération éducative et soutenue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Jean-François Füeg est directeur du Service de la Lecture publique. Ils se sont rencontrés lors de la Foire du livre de Bruxelles, en mars dernier. Ils échangent ici leurs points de vue sur la notion de lecture-plaisir.



**Jean-François Füeg** : En Belgique francophone, les bibliothèques se sont développées en partie grâce aux réseaux d'enseignement. Les premières « Heures Joyeuses », pour ne prendre que cet exemple, étaient adossées à des établissements scolaires. Ceci a induit une représentation dans laquelle la bibliothèque était au service de l'école et des apprentissages, ce qui a souvent conduit à une instrumentalisation des bibliothécaires dont on attendait qu'ils prennent en charge l'une ou l'autre partie du programme. Depuis une dizaine d'années, le secteur de la lecture publique a essayé de contrer cette tendance, notamment en favorisant la signature de contrats lecture entre les différents partenaires où les rôles de l'un et l'autre sont clairement définis. Ceci a permis d'apprendre à se respecter mutuellement et à reconnaître à chaque partenaire sa propre excellence de

métier. C'est un peu dans cette dynamique qu'on s'est mis à parler de plus en plus de lecture-plaisir. Il semblait aussi important d'échapper à la malédiction du livre imposé ; combien d'élèves ont été dégoûtés à vie de toute littérature à coup d'*Âne Culotte*, de *Grand Meaulnes* et de *Regain*, lus par obligation pendant des après-midi ensoleillées ! Au fond, il s'agissait d'insister sur la spécificité des uns et des autres ; à l'école les apprentissages dans le cadre des programmes scolaires, à la bibliothèque la lecture pour soi.

**Michel Piriou** : Je réagis à l'idée que l'école, lieu des apprentissages, paraisse opposée à la bibliothèque, lieu de la lecture pour soi voire de l'individualité. À la bibliothèque le plaisir, à l'école le labeur ! C'est ainsi que la *doxa* véhicule et contribue à la perte d'aspiration au travail épanouissant. Ce cadre lié aux apprentissages, imposé par



Photos article : © Étienne Bernard

l'école, ne peut qu'entraîner une approche différente de celle envisageable dans les bibliothèques. Bien évidemment, les enseignants n'ont pas la même motivation que les bibliothécaires pour emmener les jeunes à la lecture, mais ils sont à coup sûr empreints d'autant de mobilisation. Tout apprentissage de la lecture ne peut être séparé des conditions dans lesquelles celle-ci s'exerce : l'individu doit avoir des raisons de lire... Ce sont les réponses à ces raisons qui peuvent être sources de plaisir, aussi bien à l'école qu'à la bibliothèque. Sans doute, 90% des élèves rencontrent le livre et le plaisir de lire à la bibliothèque, dans le cadre d'animations et, pour certains, pendant plusieurs années. Puis, la plupart décrochent à l'adolescence et le taux d'abonnés adultes reste le même. Le besoin d'aller à la bibliothèque n'a pas été enclenché, le statut de l'individu n'a pas changé. À quoi bon faire de la recherche sur « la lecture-plaisir » ? Penchons-nous sur les raisons de lire et l'enjeu social de l'appropriation de l'écrit. La lecture est liée au statut de la personne, à son degré d'implication dans le jeu social et, en conséquence, dans les réseaux de la communication écrite.

« L'écrit est un outil de pensée et de communication qui, de par sa nature, permet de construire, à partir du réel, un modèle théorique et d'en exprimer la cohérence en inventant les relations entre ses éléments.

C'est en cela que le recours à l'écrit, par l'écriture ou la lecture, est un moment

essentiel et spécifique de toute élaboration d'un point de vue sur le monde, un moyen de distanciation et de théorisation qui permet de passer du conjonctuel que gère l'oral au structurel dont le texte rend compte. Tout individu en situation de prendre du pouvoir sur le monde est sommé de mettre en œuvre cette forme de pensée et donc de rencontrer l'écrit (1). »

Marcel Deprez assurait que « La lecture n'est donc pas une fin en soi. Elle est un moyen de développement et de prise de conscience en vue d'une participation. Dans un cas contraire, elle serait bien inutile. » (2) Jean-Marc Nollet, ministre de l'enfance, chargé de l'enseignement fondamental, avançait conciliant dès les années 2000 dans une préface à l'introduction des contrats lecture : « Il était urgent donc de renforcer un partenariat entre les classes et les bibliothèques publiques, alliés incontournables d'une action en faveur de la lecture et du plaisir de lire ». L'école et la bibliothèque sont, en quelque sorte, complémentaires : la seconde ne propose-t-elle pas ce à quoi la première prépare ?

Aussi je soutiens que si le partenariat est nécessaire, il doit se faire dans une démarche de production citoyenne qui fait de l'école le lieu des apprentissages utiles dans l'immédiat et des bibliothèques l'outil indispensable au développement culturel et social d'un territoire. L'une et l'autre agissent alors pour contribuer à faire de l'écrit une nécessité de la vie citoyenne.

(1) Jean Foucambert, « Contre la pastorale qu'y a-t-il ? », revue *Les Actes de lecture*, n°22 juin 88

(2) M. Deprez, « Bibliothèque et éducation permanente », p. 30.



JFF : J'ai relu le compte rendu de la journée d'étude de 2003 (3) sur les relations entre écoles et bibliothèques en préparant notre entretien. À l'époque nous étions sous le choc suite aux résultats catastrophiques obtenus par les élèves belges francophone dans le cadre de l'enquête PISA. Dominique Lafontaine avait présenté les résultats d'une étude scientifique sur les collaborations entre les classes de l'enseignement fondamental et les bibliothèques publiques. Il apparaissait qu'à une écrasante majorité les directeurs d'écoles indiquaient que l'avantage principal des partenariats qu'ils menaient avec les bibliothèques tenait à ce que ces dernières familiarisent avec la lecture-plaisir. L'idée n'était évidemment pas d'opposer école et bibliothèque mais plutôt de trouver des complémentarités, de parvenir à un résultat qui aurait été inaccessible à l'un et l'autre séparément.

Dans un article récent, Gérard de Selys cite une étude britannique de la même époque qui concluait que « Lire pour le plaisir s'est révélé être le moteur le plus important des futures chances d'un enfant » (4). C'est un des ressorts de la pédagogie moderne, de Ferrer à Decroly de privilégier le plaisir dans les apprentissages.

On a beaucoup reproché à Decroly d'avoir conçu son enseignement en dehors de toute réflexion sociale et partant, d'avoir minimisé les déterminismes à l'œuvre dans l'éducation. Le procès est largement

injuste, c'est l'État qui, à de rares exceptions près, ne s'est pas emparé de la pédagogie moderne et a contribué à la confiner dans un ghetto socialement marqué (5). Le projet decrolyen place l'intérêt marqué par l'enfant, sa capacité à construire lui-même les savoirs ou encore le désir d'expérimenter au centre des apprentissages. On est résolument du côté du plaisir.

C'est bien sur la notion de plaisir que nous divergeons. Lors d'une des premières expériences de classes lecture en Belgique, un élève t'a confisqué le pouvoir. C'était un moment important, je n'y étais pas mais il a miraculeusement été filmé (6). Tu animais un groupe d'enfants de 10 ou 12 ans autour d'un travail de production collective d'écrit et ce garçon, dont on nous dirait plus tard qu'il n'était pas le meilleur de la classe, t'a demandé s'il pouvait le faire. Il a été magistral. L'expérience lui a donné un statut dans le groupe, il a pris conscience de la puissance que lui confèrerait la maîtrise de la langue. Qui oserait prétendre que cela s'est fait sans plaisir ? Nous sommes bien ici dans le non imposé, c'est sans contrainte que ce jeune président de séance s'est proposé, c'est librement qu'il a affronté les difficultés de la charge. C'est bien de cela que je parle, d'un processus d'appropriation des savoirs par qui ne passe pas par la prescription autoritaire. Or l'école n'est pas toujours un lieu propice à ce genre d'expérience. J'en ai vu des gamins disqualifiés par l'institution dès la cinquième primaire, persuadés que

(3) Lire ensemble, Ecoles et Bibliothèques, vers des synergies nouvelles, Bruxelles, avril 2003

(4) De SELYS, G., « Lire pour le plaisir, pourquoi ? », dans : *Politique de Lecture publique, nouveau décret, nouvelles pratiques de lecture en Fédération Wallonie-Bruxelles*, Les Cahiers de l'éducation permanente, 2011

(5) Cf DUBREUCQ, Francine, Jean-Ovide Decroly, dans : *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIII, n° 1-2, 1993, p. 251-276. *Par un triste paradoxe, l'échec de son œuvre, si hardie et si simple à la fois, c'est qu'elle paraisse encore d'avant-garde !*

(6) [www.cempa.be/WebTV](http://www.cempa.be/WebTV)



les matières enseignées leur étaient définitivement inaccessibles.

**M.P :** Je confirme que ce jeune garçon a osé prendre ce « pouvoir » parce qu'il se sentait en confiance dans le groupe et qu'il pressentait qu'il y a de l'intérêt, donc du plaisir, à accéder à la responsabilité de conduire, un moment, un intellectuel collectif. Cet enfant a bien compris que nous étions au travail et pas dans le faire-semblant. Il a quitté son comportement d'élève pour prendre le statut d'apprenti (7). Nous n'avons pas de réelle divergence sur la notion de plaisir dès lors qu'elle n'est plus liée seulement à l'idée de loisir.

Pour aller dans notre sens, on notera que les élèves des filières techniques sont, d'après certaines statistiques, issus de familles pauvres, et peu performants en compréhension de lecture. Comment ? Ceux-là ne s'autorisent pas au plaisir de lire ? En réalité, l'individu n'a pas l'accès à la lecture sans une place utile et reconnue dans la communauté, sans statut qui l'amène à l'usage de la lecture et de l'écriture. Ainsi, je suis persuadé qu'on n'abolira pas les obstacles à la lecture chez certains en les convainquant du plaisir qu'elle procure à ceux qui lisent. La démarche, même portée de manière militante, reste de l'ordre de la pastorale (8) ! Le désir ne vient pas toujours à l'annonce du plaisir !

L'école a tendance à envisager l'enseignement de manière très disciplinaire et, de ce fait, à découper tout en éléments simples

en espérant que ce morcellement permettra à l'élève plus tard de reconstituer une complexité. Il s'agit d'envisager un groupe qui s'instaure intellectuel collectif à l'œuvre, sans division du travail, sans spécialisation des tâches, sur un principe de mutualisation des savoirs. Est-il possible de faire l'apprentissage d'un comportement complexe sans l'exercer dès le début dans sa complexité ? L'AFL a fait sien la phrase de Brecht « On ne comprend bien que ce que l'on transforme » et soutient fortement l'idée que pour transformer le réel on a besoin de le comprendre et de lui trouver des cohérences. Il n'est pas possible de se confronter au réel dans des situations simplifiées et artificielles. Au travers des projets vécus dans leur complexité il va s'agir de construire du sens, d'établir un lien intelligent entre la société et ses pratiques sociales, et de se mettre à les conceptualiser. Ainsi chacun pourra construire son rapport à lui-même et au monde : rapport à soi, à son intimité, à l'universalité des cultures, par le champ constitué autour de la littérature, des arts... Cette démarche rend possible la construction d'apprentissages partagés en demandant une égale contribution de tous, enfants, enseignants, parents et intervenants extérieurs. Le travail développé alors, en phase avec l'environnement, ne répond plus seulement aux exigences d'une institution coupée du monde.

C'est dans cette dynamique, au sein de ce collectif, que bibliothécaires et enseignants

(7) Apprenti au sens noble du terme. L'apprenti fait parti (à part entière) de l'équipe qui produit.

(8) Selon J. Claude Passeron dans *Consommation et réception de la culture : la démocratisation des publics.*



trouveront leur place en complémentarité avec les autres participants pour concourir à la réussite d'un projet commun. Le plaisir de la lecture découlera progressivement, pour chacun, de la pertinence du projet, du constat régulier de sa progression mais également de la prise de conscience des savoirs nouveaux acquis grâce à lui, de l'enrichissement de chacun et de la satisfaction de comprendre des choses. De lire.

**JFF** : Je ne peux que te suivre dans cette analyse, j'insiste cependant sur une mise au point importante. Tu réfutes l'utilisation de la notion de « lecture-plaisir » mais sans doute devons-nous la définir avant tout. Tout ce que tu décris, le fait de s'approprier son propre destin, de prendre les rênes de sa vie, ça renvoie plutôt au plaisir, à la liberté. Quand je parle de lecture contrainte, je fais référence à la malédiction de l'exercice imposé. Nous parlons bien de lecture gratuite, non prescrite par opposition à toutes les lectures obligatoires et utilitaires. L'exemple qui me vient en tête concerne les politiques d'alphabétisation. En 2008, nous avons commandé une étude sur l'implication des bibliothèques dans les politiques d'alphabétisation et d'apprentissage du français langue étrangère et nous nous sommes rendu compte que 30% d'entre elles étaient actives dans ce domaine. Après de nombreux tâtonnements, pendant lesquels les bibliothécaires cherchaient un peu leur voie, il est apparu de manière évidente, qu'ils ne devaient pas se substituer aux formateurs.

#### Extrait du texte *Contre la pastorale...*

« Être lecteur, c'est, à un moment donné, être intégré dans des réseaux de communication, se sentir interlocuteur de la construction et de l'échange des points de vue sur le monde, exercer un comportement social et des pratiques qui correspondent à un statut et à des conditions spécifiques en relation, sinon totalement en accord, avec la production écrite telle qu'elle est. Être lecteur, c'est participer à une problématique inséparable d'une position dans et sur le monde tel que l'écrit, sous toutes ses formes, le théorise. Et c'est bien là que se joue le principe de l'exclusion du non-lecteur, non dans une impossibilité technique, un manque d'intérêt ou de désir de lire mais dans une non-implication dans l'expérience sociale, les préoccupations et les modes d'analyse qui génèrent la production d'écrit. Il n'y a aucune universalité dans cette production mais, au contraire, l'expression précise d'un point de vue qui ne semble universel, que parce qu'il ne nous demande, étant le nôtre, aucun effort pour être adopté.

Il y a donc, à tout moment, recouvrement du nombre de lecteurs et du nombre d'acteurs sociaux. Aussi la démocratisation de la lecture ou, si l'on veut, l'augmentation massive du nombre des individus impliqués dans des réseaux de communication par l'écrit, s'inscrit-elle précisément dans cette alternative : ou les actuels exclus entrent dans la manière de voir, de sentir, de penser de la minorité qui produit et consomme l'écrit; ou ils créent les nouveaux écrits qui correspondent à leur approche du monde, à leur expérience et au pouvoir qu'ils y prennent. Répétons-le : la bourgeoisie n'est pas, elle non plus, devenue lectrice en adoptant les goûts de la classe dominante dont les pratiques l'excluaient. »

En revanche, ils avaient une réelle valeur ajoutée du côté de l'accès au plaisir de lire. Là où les associations d'alpha insistaient sur la dimension utilitaire de l'écriture, ils ouvraient à des perspectives nouvelles. À Liège, les apprenants ont travaillé sur des



récits de vie qui ont finalement débouché sur l'édition d'un livre. Ce qui était formidable, c'est que ces gens accédaient à la citoyenneté à travers un travail créatif collectif qui est à mille lieues de ce qu'ils étaient venus chercher au départ. Certes, on les avait armés pour remplir une déclaration d'impôt, lire une lettre de l'instituteur du gamin ou comprendre un arrêté du bourgmestre, mais c'est finalement dans une démarche non contrainte qu'ils avaient le plus progressé. Donc je parle de plaisir lorsqu'il y a choix, lorsqu'on n'est pas sous le coup d'une nécessité impérieuse, lorsqu'on accède à l'imaginaire.

En ce qui concerne ce que vous appelez « La pastorale de la lecture », je suis assez partagé. André Virengue de l'AFL, déclarait lors de la journée d'étude de 2003 que « notre littérature s'adresse à une classe et pas à l'ensemble de la population. Alors il va falloir créer de nouveaux écrits. C'est là que l'école doit participer, c'est là que les milieux culturels et sociaux doivent se mettre en branle pour amener à la lecture de nouvelles couches de population. » (9) C'est certainement très juste et on peut tous ressentir l'agressivité de sociétés qui cherchent à imposer leurs modèles et leurs références. En même temps, je me méfie terriblement d'un système éducatif qui proposerait des ateliers slam aux enfants de Molenbeek et l'accès à la culture instituée aux élèves de Saint-Michel et du lycée Émile Jacqmain. Ce n'est évidemment pas ce que vous dites mais la dérive existe

et elle conduit à renforcer la reproduction sociale.

Tu évoques les élèves qui suivent les filières techniques et professionnelles et une anecdote significative me revient. C'est grâce à *Cyrano* de Rostand que j'ai pu faire l'expérience de l'universalité de certaines œuvres pour la première fois. J'avais perdu mon travail et avais répondu à une petite annonce ; une école professionnelle de Bruxelles cherchait d'urgence un professeur de français intérimaire. Bien qu'historien et absolument sans expérience en matière d'enseignement, on m'avait accueilli à bras ouverts et le lendemain je commençais à enseigner la langue de Voltaire à des élèves de professionnelle qui avaient échoué au CEB, notre certificat d'étude. Les enfants étaient tous issus de l'immigration ; Marocains et Turcs pour la plupart, et avaient un niveau de français très bas. C'était l'enfer. Aucun n'avait de cahier, ils saccageaient tout et avaient même fini par forcer la porte d'une armoire remplie de fournitures et à en jeter le contenu par la fenêtre du troisième. Je n'étais pas formé pour cela, j'ai craqué. Le lendemain, je devais passer trois heures de suite avec eux. J'ai attrapé la première cassette vidéo que j'ai trouvée dans mon salon et leur ai passé *Cyrano*. Je n'y croyais pas trop, mais peut-être qu'ils préféreraient regarder un film plutôt que de chahuter. Au bout de trois minutes de projection, j'ai compris qu'il se passait quelque chose. Non seulement, on n'entendait pas une

(9) Lire ensemble, op. cit., pp 48 - 49





mouche voler mais en plus, mes élèves semblaient passionnés par le film. Là où j'ai vraiment été déconcerté, c'est lorsque la cloche a sonné pour indiquer la récréation et qu'ils m'ont dit préférer voir la suite. À la séance suivante, j'ai demandé s'ils avaient aimé le film et l'un d'entre eux a pris la parole : « C'est super parce que c'est un Gascon dont on se moque parce qu'il n'est pas d'ici. Mais il est fort et il met une sacrée raclée à ceux qui se fichent de lui » et une fille a ajouté : « Il croit qu'il n'est pas beau et qu'aucune fille ne l'aimera et il ne voit pas que Roxane aurait pu se marier avec lui ». Cyrano parlait vraiment à ces jeunes qui y avaient lu l'histoire d'un immigré qui peine à se faire respecter et une histoire d'amour universelle.

**MP :** Il ne s'agit pas de nier le plaisir et dans la lecture. Je l'appelle de tous mes vœux mais je mets en garde contre une notion qui pourrait apparaître comme exclusive. Lire un texte de sociologie n'est pas toujours un ravissement, la satisfaction vient que cette lecture a répondu à une quête de connaissance et a permis d'avancer dans un questionnement. Si la lecture peut apparaître comme un moyen d'évasion, une distraction, c'est cependant l'outil qui permet de dépasser les apparences, de se faire un point de vue sur le monde, de s'appropriier la possibilité de contribuer à peser sur son évolution. Chaque lecture apporte une capacité plus grande de réagir à la prochaine. La mission culturelle de la bibliothèque ne se cantonne pas au ser-

vice du loisir, c'est aussi un lieu d'apprentissage et d'émancipation. De même, il ne suffit pas d'aller vers les gens, il faut partir d'eux. Et c'est vrai que bon nombre d'expériences se déroulent en Fédération Wallonie-Bruxelles avec des associations d'alphabétisation. Certaines de ces démarches amènent un groupe à produire et créer de quoi interpeller l'environnement social. On peut se référer aujourd'hui à la dynamique des classes lecture lancée par Jean Zuède (10).

**JFF :** Mais encore, la notion d'imaginaire me semble primordiale. C'est là qu'on accède à l'esprit critique, au relativisme, à la distanciation. De ce point de vue, le roman est sans doute la forme la plus aboutie des genres littéraires. On peut difficilement comprendre le XIX<sup>e</sup> siècle français sans lire Balzac, ou Zola, l'Italie du XX<sup>e</sup> sans Elsa Morante et Jonathan Coe qui propose une description saisissante des années Thatcher et Blair. Les œuvres de fiction permettent d'accéder à une compréhension fine du monde dans lequel nous vivons parce qu'elles assument la subjectivité du point de vue et donnent à voir la vie dans toutes ses dimensions. Je ne veux évidemment pas dire que le roman traduise fidèlement la réalité, je veux dire qu'il permet de comprendre la réalité et son épaisseur historique et psychologique. Et le roman c'est le plaisir, ce ne peut être que le plaisir.

La fiction introduit aussi la dimension de l'émotion, de l'empathie, de l'affectif qui

(10) Voir le Centre de Coopération Éducative asbl, [www.cce-crh.be](http://www.cce-crh.be)



sont aussi des voies qui mènent à la réflexion comme cela a été le cas pour mes élèves découvrant *Cyrano*.

**MP** : Le roman est une forme nouvelle dans l'Histoire qui apparaît progressivement dès le XVIII<sup>e</sup> siècle avec la prise du pouvoir de la bourgeoisie remplaçant peu à peu l'aristocratie. Les péripéties de Madame Bovary n'ont pas grand-chose d'excitant mais l'écrivain fait un magistral travail d'écriture pour représenter ce monde en devenir. Flaubert ajoute « le style est une manière de voir les choses ». Le plaisir vient du fait que cette lecture correspond sur le fond à des attentes et sur la forme à une prouesse. On prend au moins autant de plaisir à vivre l'aventure de l'héroïne qu'à découvrir l'aventure de l'écriture du texte (11).

C'est vrai que le roman est une écriture aboutie. « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclairée, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature » (12). Cependant, on trouve aussi des textes qui ont mobilisé un travail expert (l'article de presse, le documentaire, la littérature de jeunesse...). Il faut, à un écrivain 40 heures de travail pour une heure que fera son lecteur. Je pense qu'il n'y a pas de mauvais textes, il y a des actes de lecture plus ou moins évolués.

**JFF** : Je ne dis pas autre chose ! Ce que je veux dire c'est que l'imaginaire et la créativité sont au cœur de toutes les formes d'intelligence. J'ai été très frappé par cette

réponse d'Englert à qui on demandait comment Brout et lui avaient eu l'intuition du fameux bozon : « c'était nécessaire à la poésie de l'univers ». Et cette préoccupation esthétique lui vaudra sans doute un Nobel un jour ou l'autre. À l'université, nous étions en admiration devant l'inta-rissable culture de notre bon maître Jean Stengers. Il avait une connaissance absolue du XIX<sup>e</sup> siècle qui lui donnait souvent une longueur d'avance sur tous ses collègues. Cette intimité avec les hommes d'un autre temps, qu'il puisait dans la littérature, a nourri son travail scientifique.

**MP** : La notion d'imaginaire est certes primordiale et les œuvres de fiction sont certainement indispensables pour accéder à une compréhension fine du monde dans lequel nous vivons. Une production récente, *Contes de la Lune* de Frédérique Aït-Touati, peut encore une fois témoigner de l'intérêt de telles œuvres.

« En 1610, en guise d'étréne, l'astronome Kepler offre à son protecteur Wackenfels la description poétique d'un flocon de neige : parce que sa structure hexagonale est l'une des figures élémentaires de la matière, le flocon révèle celle de l'univers. Du microcosme au macrocosme, cet *éloge paradoxal* de Kepler est à la fois un genre littéraire à la mode maniériste du temps, et l'un des accès à la compréhension du monde. Entre le tournant copernicien négocié par Kepler et Galilée (la Terre tourne autour du Soleil) et la rupture opérée par Newton (le

(11) Selon Jean Ricardou

(12) Proust. *Le temps retrouvé*



monde est régi par des lois universelles), la vision directe et les premiers télescopes ne suffisent pas à l'exploration des lointains. L'inaccessibilité de ces nouveaux objets de la connaissance suppose des techniques d'écriture pour décrire l'invisible et dire l'inconnu des mondes cosmologiques. La fiction joue donc un rôle central : en dépassant les limitations du réel observable, elle permet de substituer une nouvelle image mentale du cosmos à l'ancienne, elle forge un point de vue inédit d'où décrire l'univers ; elle fournit à la science les textes les plus efficaces dans la transformation des représentations du cosmos. »

Cette part oubliée ou méconnue, Frédérique Aït-Touati la retrouve, en s'intéressant justement au XVII<sup>e</sup> siècle, siècle du commencement moderne, de la mathématisation du monde, de la magie géométrique, des arts de voler, des voyages lunaires et de l'exploration des merveilles de la nature. Par là, elle donne matière à penser et à rêver sur une autre façon de concevoir la science.

Mais pour accéder à ce pouvoir de la fiction il faut avoir appris qu'un écrit n'est pas qu'une histoire, qu'explicite et implicite se côtoient dans une écriture complexe au service d'un projet, d'une vision du monde, d'intérêts précis qu'il va falloir que le lecteur décrypte, fasse sien en convoquant sa bibliothèque personnelle, son expérience et en s'autorisant à confronter son point de vue. Il faut avant tout avoir eu la possibilité d'apprendre, plongé dans une situa-

### Le Cahier "Contrats-Lecture"

On rappelle aussi la publication du *Cahier n°15 Contrats-Lecture*, dans la collection « Cahiers du CLPCF » (Communauté française, 2007).

En 2003, dans la lignée du colloque « Lire ensemble », une opération visant à développer des synergies entre le monde des bibliothécaires et des enseignants a vu le jour. Il s'agit de l'opération « Ma classe, la bibliothèque, notre contrat-lecture ». Ce projet a fait l'objet d'une enquête d'évaluation menée conjointement par les deux associations professionnelles de bibliothécaires reconnues en Communauté française, l'APBD et la FIBBC, et publiée dans le Cahier n°23.



tion où l'apprenant possède un réel statut de lecteur.

Contrairement à l'idée véhiculée à tous les niveaux de la société, l'école ne peut se suffire à transmettre (coûte que coûte jusqu'à user d'autoritarisme), elle doit créer les conditions d'un apprentissage confronté à la réalité sociétale qui fait de l'élève un apprenti (13). Comme pour la bibliothèque, il s'agit de rejoindre et étendre le métier à la vie du quartier (14).

**JFF :** Les routes de la connaissance sont d'autant plus faciles à arpenter qu'on s'y engouffre avec le plaisir comme guide. Je ne crois ni aux vertus de l'eau froide ni à la force émancipatrice de l'autorité. ●

(13) Voir le chapitre consacré à l'école dans *La troisième révolution industrielle* de Jérémy Rifkin, où on lira qu'il n'est pas seulement possible mais impératif de changer de paradigme pour évoluer...

(14) « ...les bibliothèques construisent leur action avec la population pour qu'ensemble elles puissent créer et organiser des moyens d'émancipation culturelle et sociale adaptés. » Fadila Laanan



## ●● Le Projet « Classe lecture » :

mettre en œuvre une politique globale de la lecture sur un territoire

Le projet « Classe lecture » vise, à moyen terme, à faire évoluer les conditions globales d'accès à l'écrit dans l'environnement social.

par Michel PIRIOU   
président de l'AFL

**L**e dispositif « Classe lecture » au-delà d'un stage intensif de lecture de une à trois semaines pour les enfants, est aussi un lieu de formation pour les enseignants et les adultes accompagnateurs. Il doit permettre d'engager, au retour dans l'environnement habituel, l'ensemble des participants autour d'une politique sociale de lecture.

La Classe lecture est un moyen de former les acteurs (adultes et élèves) qui coopéreront à des actions convergentes de longue haleine pour modifier les pratiques de lecture des familles dans leur milieu de vie. C'est donc une formation des adultes intervenant dans les divers aspects d'une politique de lecture au niveau d'un quartier : enseignants, bibliothécaires, formateurs d'adultes, animateurs d'associations à caractère socioéducatif, parents bénévoles chargés du soutien, etc. Les personnels municipaux, parents, associations de quartier s'approprient les techniques et la réflexion qui leur permettront de créer les réseaux nécessaires dans un quartier et ainsi de mieux contribuer à la mise en œuvre de la politique de lecture.

Pour les élèves du primaire, un stage intensif portant sur un perfectionnement des techniques de lecture, sur la connaissance de la littérature de jeunesse et la pratique

des bibliothèques, et sur l'intégration de la lecture dans les activités de la vie quotidienne grâce à des projets de production sur le milieu. Les élèves s'approprient les outils que sont la lecture et l'écriture. La classe lecture est utilisatrice de langages : production d'un journal quotidien (circuit-court), de photos...

Le matin, tous les adultes accompagnent les élèves.

L'après-midi, seuls deux ou trois personnes encadrent les activités de découvertes pendant que les adultes sont en formation. En fin de journée, on prépare le Circuit-court pour le lendemain.

### Les quatre piliers de la classe lecture

- Un projet de production :

Il n'y a pas d'apprentissage intellectuel sans activité de production.

« Les enfants devraient être invités à s'adresser dans les cités urbaines à des responsables capables dans chaque secteur de leur distribuer de nombreuses tâches utiles à tous où ils auraient à temps contractuel librement choisi des responsabilités et où toutes leurs suggestions seraient accueillies, discutées et où leurs initiatives seraient soutenues quand le bien-fondé en serait reconnu... On se met

(1) DOLTO F., *Solitude*, Le livre de poche, 1989.

à faire soi-même quelque chose, à comprendre le sens de la vie civique... » (1)

- Des présentations de livres :

Lire, c'est toujours une activité qui trouve sa signification parce qu'elle est inscrite à l'intérieur d'un projet.

- Comment le thème est-il abordé ?

- Quel point de vue l'auteur ou les auteurs tentent-ils de développer ?

- Que peut-on dire de l'écriture de chacun de ces livres ?

- Quel statut confèrent-ils au lecteur ?

- Dans quel réseau ces écrits entrent-ils ?  
À la fin du séjour les enfants auront rencontré quelques ouvrages qui créent les premiers éléments d'un réseau d'écrits.

- Le Circuit-court :

Il s'agit d'une production quotidienne d'écrits qu'un groupe de vie élabore pour lui-même comme instrument de compréhension et d'analyse de ce qu'il vit. Sa diffusion strictement limitée au groupe est systématiquement accompagnée d'un temps de réflexion commune. Il se com-

pose lui-même de 4 rubriques : Vie de groupe, apprentissage, acculturation et presse.

- L'entraînement assisté par ordinateur (2) :

ELSA : Entraînement à la Lecture savante  
Ces trois mots signifient d'une part qu'il ne s'agit pas d'un logiciel d'appoint, qu'on utilise une fois de temps en temps, mais d'un logiciel à utilisation fréquente. Elsa vise à améliorer les compétences de lecture des élèves. Il s'agit de lecture qui inclut la compréhension du texte, y compris dans ses implicites.

Un travail autour d'ELSA comprend trois temps, chacun indispensable.

L'entraînement : usage personnalisé et autonome de l'outil informatique (deux demi-heures semaine) ;

La théorisation : retour réflexif individuel ou en petit groupe à partir des comportements de lecteur et des stratégies d'apprentissage que le logiciel permet d'observer (une heure semaine) ;

Le réinvestissement des acquis techniques par la rencontre de textes diversifiés selon leur nature, leur destination et leur sujet, réinvestissement conduit en groupes, de préférence au CDI.



(2) En Fédération Wallonie-Bruxelles, la classe lecture dure une seule semaine ; en conséquence, ce quatrième pilier n'est pas exploité durant le séjour.

### **De la Classe lecture au Quartier lecture**

Parallèlement à la poursuite et au développement du projet Classe lecture, l'AFL développe le projet Quartier lecture. L'objectif final est d'engager l'ensemble des partenaires autour d'une politique globale de la lecture sur un territoire.

Cette démarche se construit autour de sept points :

1. Se construire un statut, une place dans la vie citoyenne ;
2. Développer des modes nouveaux de lecture par des processus d'observation, d'analyse et de distanciation vis-à-vis des écrits ;
3. S'informer de manière permanente sur la nature et les enjeux de la lecture ;
4. Produire des écrits pour penser ;
5. Se former avec les acteurs susceptibles d'apporter leur concours ;
6. Travailler à la complémentarité des institutions et des équipements mis en réseau ;
7. Avoir recours aux technologies de l'information et de la communication pour le perfectionnement des techniques de lecture.

L'équipe du projet s'est constituée en amont autour de l'école ou de la biblio-



thèque. Elle devra rapidement engager la communauté autour d'un comité de pilotage : des enseignants de l'école, des parents d'élèves, un responsable du centre social, des responsables des associations du quartier, un élu autre que des affaires culturelles ou de l'enseignement, un(e) bibliothécaire du quartier, le libraire, l'artiste... Ce sera :

- Un organe de réflexion :  
Comment est prise en compte la question de la lecture dans le développement culturel de la commune ?

Quelle part de la population touche une politique culturelle communale ?

Comment est prise en compte la question de l'écrit dans le développement économique de la commune ?

Comment est prise en compte la question de l'écrit dans l'exercice de la citoyenneté ?

Quelle part de la population participe à la chose publique ?

Et dans cette part, quelle place prend la jeunesse ?

- Un outil de développement et de pérennisation :

Faire le point sur le partenariat ;

Faire le point sur les populations touchées ou non ;

Structurer et organiser les actions dans le temps et dans l'espace ;

Favoriser le travail en réseau.

- Un outil d'information, de formation et de mobilisation de la population :

Outil d'évaluation pour le public autour et auprès des pouvoirs organisateurs ou financeurs, des partenaires, de la population  
Les résultats visent tant la population que les acteurs associatifs et institutionnels.

Qu'est-ce qu'on observe ?


Le produit final

Le rôle de promotion de la réussite collective

Le rôle des élus : le soutien financier, leur implication, la validation officielle

L'implication des associations, des services,... et leur capacité à accompagner sans faire à la place de... ●

## ●● Peut-on survivre sans la lecture ? (ou le livre ?)

par Dominique LAHARY   
 directeur de la Bibliothèque  
 départementale du Val d'Oise,  
 vice-président de l'Association des  
 Bibliothécaires français (ABF)

La revue *Lectures* m'a commandé par courriel un article intitulé « Peut-on survivre sans la lecture ? » Un peu comme si la revue *Yachting* proposait de plancher sur le thème « Peut-on vivre sans un yacht ? » Ça, personnellement, j'y parviens sans difficulté.



Mais dans le courriel suivant, la question était devenue « Peut-on survivre sans la lecture ET le livre ? »

Je reformule : le Service des Lettres et du Livre de la Fédération Wallonie-Bruxelles, éditeur de la revue *Lectures*, laquelle s'adresse aux bibliothécaires, veut savoir si on peut survivre sans la lecture, ou sans le livre, et peut-être s'agit-il finalement des lettres, voire des bibliothèques ?

Prenons alors l'air intelligent de l'enquêteur, journaliste ou policier, comme on voudra, qui flaire là comme une embrouille : n'est-on pas en présence d'une magnifique affaire d'emboîtement ? Autrement dit, pour employer un terme savant du monde des Lettres, ne nageons-nous pas en pleine métonymie ?

Facteur aggravant, la commande est faite à un bibliothécaire, votre serviteur. Qui n'a d'autre solution, pour débrouiller l'affaire, que de se saisir de cette hésitation conceptuelle, de ce va-et-vient terminologique, pour en faire un sort. Cela tombe bien car cela me donne l'occasion de coucher par écrit un raisonnement que j'ai souvent tenu à l'oral, et dont on trouve trace sur un bref billet de mon blog en date du 7 mars 2008, intitulé *Lire, est-ce comme respirer ?* (1) Je me permettais d'y contredire une expression du très considérable et très admirable Alberto Manguel, historien de

la lecture (2). Si lire c'est comme respirer, on ne peut certes vivre sans. La chose est entendue.

### L'emboîtement des lectures

« Aimez-vous lire ? » « Lisez-vous ? » « Que lisez-vous en ce moment ? » « Les jeunes ne lisent plus ! » Qui ne voit que ces expressions font référence à des lectures, à une lecture parmi d'autres, non à la lecture. Car dans nos sociétés contemporaines industrielles et postindustrielles, si l'on excepte une marge d'illettrés dont on se désolé à juste titre qu'elle demeure si importante, tout un chacun lit. Alors ?

Alors, force est de constater que les débats, discours, traités sur la lecture reposent sur un emboîtement de réductions implicites. On confond la partie et le tout, on oublie le tout pour la partie, on réduit le tout à la partie. Pour comprendre, il faut d'abord séparer. Allons-y.

La lecture, c'est celle du texte. Pourtant on parle à juste titre de lecture de l'image ou même de lecture du son. Lire c'est percevoir des signes intelligibles.

La lecture, c'est celle d'un support physique. Combien de fois n'ai-je pas dû rappler à un interlocuteur qu'on lit aussi sur un écran, y compris et d'abord du texte ?

La lecture, c'est celle du papier. Au diable

(1) <http://lahary.wordpress.com/2008/03/07/lire-est-ce-comme-respirer/>.

(2) Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, Actes Sud, 1998.

l'argile mésopotamienne, la stèle chinoise, le papyrus, le parchemin, mais aussi le carton, le plastique, les enseignes lumineuses, les interminables panneaux explicatifs des expositions verbeuses ou la signalisation routière.

La lecture, c'est celle du livre (de papier, bien sûr). Foin des journaux, revues, prospectus, tracts, *flyers* et sacs d'emballage.

La lecture, c'est celle du roman, du théâtre, de la poésie. Ignorons donc tout ce que les bibliothécaires nomment documentaires, de l'encyclopédie au guide pratique, à l'exception peut-être de la catégorie « Essai » pour peu qu'elle participe de la littérature. La lecture, c'est celle de la littérature légitime, celle qui est reconnue comme telle par ceux qui la font ou en goûtent. « Harlequin » ? Vous n'y pensez pas ! Oublions donc Pierre Bourdieu (3) et Bernard Lahire (4).

Quand elle est passée par tous les étages de cet alambic conceptuel, il ne reste plus de la lecture que celle de la littérature légitime. Me lancer dans une étude statistique dépassait le cadre de la commande de cet article, mais je suis prêt à parier que la grande majorité des acceptions du mot « lecture » employées dans les débats, interrogations, admonestations, prophéties catastrophistes et appels au secours

renvoient au flacon supérieur de notre alambic : on ne parle que de la littérature légitime publiée sur papier sous forme de codex.

### **Consolation et divertissement**

*Pourquoi lire ?* demande l'excellent romancier, poète et essayiste, Charles Dantzig (5). Il égrène avec brio ses réponses aux raisons qu'il a lui-même énoncées (pour se masturber, pour se contredire, pour la forme, pour apprendre, pour se consoler, pour la santé, pour la vertu, pour la jouissance, pour s'isoler, pour avoir lu...).

Arrêtons-nous sur le chapitre intitulé « Lire pour se consoler ». Il commence ainsi : « On peut lire pour se consoler. Cela me paraît une raison encore plus mauvaise [que lire pour apprendre]. On n'y parvient d'ailleurs pas. Et si l'on n'y parvient pas, c'est que la littérature n'est pas faite pour ça. La littérature n'est pas consolante. Cela reviendrait à dire qu'elle est distrayante. »

Ouvrons maintenant un ouvrage de sociologues : *Histoire de lecteurs* (6), au chapitre « Les usages sociaux de la lecture » écrit par Gérard Mauger et Claude F. Poliak. On y trouve une typologie des types de lec-

(3) Pierre Bourdieu, *La distinction : Critique sociale du jugement*, Éd. de Minuit, 1979.

(4) Bernard Lahire, *La Culture des individus : Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris, La Découverte, 2004 (« Textes à l'appui »).

(5) Charles Dantzig, *Pourquoi lire ?* Paris, Grasset, 2010, et le Livre de poche, 2011.

(6) Gérard Mauger, Claude F. Poliak, Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*. Paris, F. Nathan, 1999 et Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2010.





ture. Les auteurs, à partir d'une série d'entretiens individuels approfondis menés avec des lecteurs aux pratiques et origines diverses, distinguent la lecture de divertissement, la lecture didactique, la lecture de salut et la lecture esthète, cette dernière étant rattachée à ce qu'ils nomment un « ethnocentrisme lettré ».

Parmi les dispositions à l'évasion des lecteurs de divertissement, les auteurs citent le besoin d'échappement à une vie décevante : et voilà notre consolation que dédaigne par Charles Dantzig mais que constatent deux sociologues.

Or ceux-ci nous ont fourni plus de dix ans à l'avance les clés de compréhension de la démarche de Charles Dantzig : ce dernier pratique et défend, ce qui est son droit, la lecture esthète ainsi décrite par Gérard Mauger et Claude F. Poliak : « À la participation captivée par le trompe-l'œil de l'intrigue, le suspens, les rebondissements, les surprises des lectures ordinaires, s'opposent la distanciation, le désintéressement des lectures lettrées ». Et plus loin : « La découverte des références croisées tissées autour de l'œuvre - plaisir d'érudition -, la compréhension des allusions, des références, des signes discrets d'appartenance à l'élite - plaisir d'en être - sont au principe des profits intimes de la délectation lettrée. »

Ainsi le point de vue lettré exclut-il de son champ de vision des lectures illégitimes en fonction d'un postulat sur ce que doit être la lecture. Ce postulat n'est rien d'autre que l'expression des raisons pour lesquelles le lettré lit. D'autres lisent pour d'autres raisons, bien souvent autre chose.

« Lire ne sert à rien. C'est bien pour cela que c'est une grande chose. [...] Mais si, lire est indispensable, ce que beaucoup ne savent pas. Et ils vont dans la vie, respirant des poumons et suffoquant du cerveau », écrit Charles Dantzig. Nos sociologues, eux, n'ont pas à prescrire ; ils se contentent d'analyser les fonctions de la lecture. Celles-ci ne sont pas les mêmes pour chacun, même si chacun voit midi à sa porte.

### Zapping et profondeur

Il est de bon ton de qualifier la lecture sur écran de zapping. Certains en font des gorges chaudes, brossant un tableau décliniste. Il est vrai que le sentiment de déclin se répand ces temps-ci en Europe occidentale, même s'il est trop tôt pour déceler s'il s'agit d'un phénomène passager ou durable. En ce dernier cas, il mettrait fin à l'appariement de l'avenir et du progrès qu'on fait remonter au plus loin à la révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle et au plus près aux Trente Glorieuses qui ont suivi la seconde Guerre Mondiale. J'ai été frappé de lire sous la plume de l'historien Paul Veyne (7) que dans la plupart des civilisations, la pensée de l'avenir est une pensée de la décadence.

Voici donc notre œil, poste avancé de la décadence qui vient, baguenaudant d'un point à l'autre de l'écran sans se fixer jamais. Il y a même des caméras qui ont mesuré cela. On oppose à ce parcours erratique et saccadé la lecture profonde dans laquelle on plonge dans l'intimité de la délectation, de la méditation ou de la spéculation intellectuelle, et qu'on fait remonter mécaniquement au codex, dont l'invention dans les premiers siècles de notre ère aurait à la fois libéré la main et l'esprit, puis intellectuellement à saint Augustin, considéré comme ayant le premier décrit la pratique de la lecture silencieuse (8).

Il n'est pas ici question de contester l'apport du célèbre Berbère mais de comparer ce qui est comparable. Reportons-nous pour simplifier à une époque où le web n'avait pas encore été inventé par l'injustement méconnu Tim Berners Lee – disons en 1990.

Vous vous levez au son strident du réveil. Vous lisez l'heure sur son cadran. En déjeunant vous lisez les inscriptions figurant sur un paquet de céréales puis un journal. Vous prenez votre voiture ou bien empruntez les transports en commun. Vous lisez des panneaux de signalisation routière ou des noms de stations mais aussi des affiches publicitaires. Vous lisez même les inscrip-

(7) Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? : Essai sur l'imagination constituante*. Le Seuil, 1983.

(8) Saint Augustin, *Confessions*, VI, 3. Cité par Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*.

tions figurant sur tel vêtement ou tel sac porté par un voyageur ou un passant. Au bureau vous lisez des courriers, des notes, des instructions. Etc.

Mais arrêtons-nous un instant sur ce journal de papier que vous avez lu au petit déjeuner ou dans les transports en commun. Comme tout le monde, vous n'en avez pas parcouru les caractères du début jusqu'à la fin : vous avez regardé les titres de la une, puis avez feuilleté, dans l'ordre ou non, tout ou partie du numéro avant de lire dans le désordre les intertitres ici, un article intégral là. Vos yeux, aidés de vos mains, n'ont cessé de zapper.

L'écran est devenu, par la grâce du web, l'interface de multiples services. Il n'est pas étonnant que l'œil baguenaude autant qu'il le faisait avant son invention, pour de très courtes sessions de lectures utilitaires ou récréatives, recherchées ou imposées par la présence publicitaire. Pas encore de quoi craindre, avec Alain Giffart, une « catastrophe cognitive et culturelle » (9). Tout juste de quoi constater avec Julia Bonnacorsi la « diversité des lectures numériques » (10).

Alors quoi ? Les interrogations sur l'avenir de la lecture dans l'environnement numérique ne concernent évidemment pas cette lecture éparpillée qui était déjà, avant l'irruption du web, la plus fréquente, la plus quotidienne. Elles portent sur la lecture longue de livres, dans l'ordre, du début jusqu'à la fin, en une ou plusieurs fois. C'est ce que j'appelle séquence narrative – que cette narration relève d'une fiction assumée, d'un récit se présentant à tort ou non comme reflet de la réalité, ou encore d'un raisonnement, d'une démonstration qui se déroule du début jusqu'à la fin.

Dans un texte de 1994, où j'avais osé une vue prospective dont je ne rougis toujours pas aujourd'hui (11), j'imaginai que « si les séquences audiovisuelles se prêtent à terme à un accès à distance, le support convenable aux séquences textuelles restera probablement le papier ».

Six ans plus tard (12), j'introduisais l'interrogation que je sens aujourd'hui conte-

nue dans la double question qui m'a été posée par la rédaction de *Lectures* : « Si ce mode de lecture (ponctuelle) devait se généraliser, les dégâts intellectuels et culturels seraient évidemment considérables. La séquence narrative est en effet irremplaçable dans le domaine de l'art (un conte, une pièce de théâtre, une symphonie, un film de fiction, un poème épique, un roman) comme dans celui de la pensée. L'exposé scientifique ou le raisonnement philosophique commandent eux aussi que l'auditeur ou le lecteur suivent un fil qui leur est imposé. S'il n'y avait d'informations qu'en bloc et de parcours que libre, alors ce serait, oui, une défaite de la pensée, de la civilisation. Nous n'en sommes pas là, et Internet permet même de copier et d'imprimer des séquences longues, notamment des textes. » Je ne jurais encore décidément que par le papier.

Six ans passent encore, et dans un « Adieu au papier » donné en 2006, à l'occasion de la parution du dernier numéro de la revue de l'Association des directeurs de bibliothèques départementales de prêt (13), j'en étais encore à constater les balbutiements des liseuses : « On a essayé au début du XXI<sup>e</sup> siècle de remplacer l'inusable codex inventé dans le bassin méditerranéen aux premiers siècles de notre ère par une tablette électronique appelée e-book. Cela n'a pas marché. Le livre électronique existe, à condition d'être indifférent aux supports : ordinateurs, organisateurs de poche, téléphones portables. On parle de papier électronique et d'encre électronique. Ils adviendront peut-être, sans qu'on puisse prédire s'ils remplaceront le vrai papier, qu'on affublera alors sans doute d'un adjectif (papier végétal ?), ou s'ils ne conquerront qu'une niche, ce qui est plus probable. »

Mais sous la formule « Pour lire heureux lisons couché » je risquais ceci : « Osons une théorie matérielle : avez-vous remarqué comme il est inconfortable, désagréable même de lire un long texte vertical ? Les expositions farcies de longs propos nous assomment, pas seulement à cause de leur fréquence cuistrerie. Les affiches bavardes nous font fuir. Il n'est de bonnes pan-

(9) Alain Giffart, « Lecture numérique et culture écrite », *Skole.fr* n°VII, janvier 2010, <http://skhole.fr/lecture-num%C3%A9rique-et-culture-%C3%A9crite-par-alain-giffard>

(10) Julia Bonnacorsi, « Les figures de la lecture numérique », journée d'étude *La médiathèque dématérialisée, 4 : le texte*, Conseil général du Val d'Oise et association Cible 95, 18 novembre 2010, [www.valdoise.fr/8536-la-mediathèque-dematerialisée-les-actes.htm](http://www.valdoise.fr/8536-la-mediathèque-dematerialisée-les-actes.htm)

(11) Dominique Lahary, « Du profil de poste au métier, 3, Le métier de bibliothécaire : mort et transfiguration », *Bulletin d'informations de l'Association des bibliothécaires de France* n°164, 1994, [www.lahary.fr/pro/1994/ABF164-metier3.htm](http://www.lahary.fr/pro/1994/ABF164-metier3.htm)

(12) Dominique Lahary, « Le multimédia et les bibliothécaires : une histoire de mots », *Bulletin d'informations de l'Association des bibliothécaires de France* n°186, 2000, [www.lahary.fr/pro/2000/ABF186-multimedia.htm](http://www.lahary.fr/pro/2000/ABF186-multimedia.htm)

(13) Dominique Lahary, « L'Adieu au papier ? », *Transversales* n°91, janvier 2006, [www.lahary.fr/pro/2006/papier.htm](http://www.lahary.fr/pro/2006/papier.htm)

cartes que lapidaires. Debout, le texte a le souffle court. On ne lit dans la durée que des textes couchés, vautés sur des pages empilées. [...] Voilà pourquoi le livre ne va pas mourir, mais seulement refluer sur ses terres d'excellence : la séquence longue, la portabilité rustique. »

Encore six années ont passé et nous voici en 2012. Les liseuses dédiées, qui se sont améliorées, et les tablettes polyvalentes taillent des croupières aux livres imprimés, quoique plus lentement en Europe, et singulièrement en France, qu'aux États-Unis (14). Cela valide ma formule « On ne lit dans la durée que des textes couchés, vautés sur des pages empilées » à condition d'ajouter : « ou nichés dans des objets nomades ».

Il n'y a pas de match entre l'écrit et l'écran, comme on le dit trop souvent, puisque l'écran est rempli d'écrits. Les choses se sont simplement déroulées en deux temps. Après l'irruption du web, l'écran vertical a d'abord accueilli des lectures morcelées qui (lui) préexistaient. Une partie de ces textes étaient invisibles, éparpillés qu'ils étaient dans la quotidienneté la plus banale. Une autre, sacralisée par son impression sur papier, a déjà en grande partie muté : c'est la presse, de la plus généraliste à la plus

spécialisée, et ce sont les encyclopédies. Le *Quid ?* a cessé d'être imprimé en 2007 et l'*Encyclopaedia britannica*, en 2012.

C'est quand le texte couché a trouvé des écrans numériques jugés enfin commodes par une partie des lecteurs que la lecture séquentielle longue a en partie migré vers le numérique. Nous sommes dans ce moment, nous ne connaissons ni le rythme ni le terme de cette progression, malgré les prophéties successives, à commencer par celle de Gérard Théry, directeur général des télécommunications françaises et promoteur du Minitel, qui déclarait déjà en 1979 : « Je pense que la civilisation du papier a maintenant une durée de vie limitée (15). »

Le numérique travaille ainsi ; il conquiert ses territoires un par un, par *blitzkrieg* ou guerres d'usure, et les usages se recomposent les uns après les autres : musique, vidéo, presse, commerce, recherche d'informations ou de partenaires, conversations et journaux intimes... lecture longue !

### Ce qu'il en coûte de ne pas lire

L'interrogation (l'angoisse ?) est bien là qui s'exprime partout et qu'à tort ou à raison



(14) Selon une étude publiée par le cabinet Kearney, les ventes d'ebooks ne représenteraient que 0,5% des ventes totales de livres dans l'Hexagone, contre 7% au Royaume-Uni et 20% aux États-Unis. Giovanni Bonfanti, Edoardo Bottai et Marco Ferrario, "Do readers dream of electronic books ?", IfBookThen, février 2012, <http://fr.slideshare.net/IfBookThen/do-readers-dream-of-electronic-books>

(15) Cité entre autres par *Libération*, « Et la presse se mit sur son 3615 », 10 juin 2012, [www.liberation.fr/medias/2012/06/10/et-la-presse-se-mit-sur-son-3615-825199](http://www.liberation.fr/medias/2012/06/10/et-la-presse-se-mit-sur-son-3615-825199).

j'ai deviné derrière la question qui m'a été posée : que la lecture longue disparaisse. On ne comprendrait pas autrement l'écho qu'a eu l'article publié... en ligne en 2008, par l'Américain Nicholas Carr : *Google nous rend-il stupide ?* (16) Où le célèbre moteur de recherche n'est ici que la désignation métonymique d'Internet.

Les dossiers se succèdent dans la presse (17).

L'hypothèse implicite est la suivante : qui a lu haché ne lira plus de longues séquences. Mais pourquoi donc la coexistence entre ces deux types de lecture, qui ne date pas du numérique, s'arrêterait-elle ?

C'est ici que nous allons enfin tenter d'apporter une première réponse à la question posée. Il s'agit tout simplement de l'avenir de la narration telle que je l'ai définie plus haut, et qui se divise en deux : raconter une histoire, développer un raisonnement.

L'humanité a toujours eu besoin de s'entendre raconter des histoires. Elles lui ont été le plus souvent administrées par voie orale. L'apparition du texte écrit, puis imprimé, n'apparaît que très tard dans l'aventure humaine. Et l'ontogénèse rejoint la philogénèse : l'enfant, même en pays de civilisation écrite, entend, doit entendre des histoires bien avant que de savoir lire,

et cet usage non directement utilitaire du langage articulé joue un rôle essentiel dans la construction de sa personnalité, en stimulant son imaginaire et en favorisant la constitution d'un théâtre intérieur.

L'association française ACCES (Actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations) proclame ainsi que « de nombreux travaux de recherche ont montré que l'accès à l'écrit et aux récits par l'écoute ludique d'histoires, de contes, de comptines, et par la manipulation de livres dès le moment où se constitue le langage oral, joue un rôle de prévention essentiel (18). »

On peut vivre sans histoires, mais mal, très mal. Et ces histoires empruntent des formes diverses. Celle canonique du roman ne s'est véritablement installée qu'au XIX<sup>e</sup> siècle dans le monde occidental. Elle jouit d'un capital symbolique prédominant et a éclipsé d'autres formes littéraires. On peut naturellement se demander si nous ne vivons pas la fin de la domination de cette forme artistique dans le monde de la narration, et si le film ne l'a pas remplacé pour une bonne partie de la population, aux côtés du théâtre qui constitue une pratique additionnelle pour une partie de la population.

(16) Nicholas Carr, « Is Google making us stupid ? What the Internet is doing to our brain », *Atlantic Magazine*, juillet-août 2008, [www.theatlantic.com/magazine/archive/2008/07/is-google-making-us-stupid/306868](http://www.theatlantic.com/magazine/archive/2008/07/is-google-making-us-stupid/306868).

Traduction française: *Est-ce que Google nous rend idiots ?*, Framablog, [www.framablog.org/index.php/post/2008/12/07/est-ce-que-google-nous-rend-idiot](http://www.framablog.org/index.php/post/2008/12/07/est-ce-que-google-nous-rend-idiot).

(17) « Internet modèle-t-il notre cerveau ? » : [dossier], *La Recherche* n°467, septembre 2012, [www.larecherche.fr/content/actualite-sapiens/article?id=32287](http://www.larecherche.fr/content/actualite-sapiens/article?id=32287).

« Comment Internet modifie notre cerveau ? », *Le Nouvel Observateur*, 20 octobre 2011, <http://tempsreel.nouvelobs.com/societe/20111018.OBS2756/comment-internet-modifie-notre-cerveau.html>. « Accros aux écrans: Nos enfants ces mut@nts », *Le Nouvel Observateur*, 25 octobre 2012, <http://tempsreel.nouvelobs.com/l-enquete-de-l-obs/20121025.OBS7097/nos-enfants-ces-mut-nts.html>.

(18) [www.acces-lirabebe.fr/objectifs.php](http://www.acces-lirabebe.fr/objectifs.php).



Rendons-nous à l'évidence : si les hommes ont toujours eu et auront toujours besoin qu'on leur raconte des histoires, le fait d'utiliser pour cela une forme écrite a toujours été minoritaire. On dit que la génération des *babyboomers*, la mienne, aura été dans l'histoire la plus « lectrice ». Prenons garde que ce ne soit cette génération-là qui pose la question de la mort de la lecture : elle montrerait alors qu'elle a érigé ses propres pratiques en absolu civilisationnel et qu'elle prend la fin d'un monde pour la fin du monde. On peut très bien jouir d'un riche répertoire d'histoires sans que cela passe par la lecture.

Je rêve que des enquêteurs ne demandent pas d'abord « Combien de livres avez-vous lu dans l'année ? » (19) mais « Combien d'histoires vous êtes-vous laissé raconter ? » Puis, seulement dans un second temps : « Parmi celles-ci, en lisant combien de livres ? En regardant combien de films ? De téléfilms ? De pièces de théâtre ? » et pourquoi pas « En écoutant combien d'histoires contées ? » Il n'est que trop patent que la série télévisée a, par exemple, pris la place du roman feuilleton du XIX<sup>e</sup> siècle. On vit mal sans histoires. Mais celles-ci peuvent prendre mille visages. Le livre n'en est qu'un des avatars. Et ce livre, c'est évidemment une œuvre immatérielle. Qui va s'incarner sur du papier ou un dispositif d'affichage de fichier numérique, peu importe. Si on peut vivre sans le livre, on peut aussi lire sans le papier.

Enfin, au-delà du livre numérique dit « homothétique » qui ne fait que reproduire la linéarité du texte sur papier, émerge sans doute un livre augmenté, exploitant les possibilités du numérique, s'insérant même dans un tissu relationnel faisant retrouver au récit le caractère collectif et partagé qu'il avait du temps de l'oralité exclusive. De même que l'invention du cinéma en 1895, par les frères Lumière a généré l'invention d'un nouvel art avec Gorges Meliès, de même le numérique est sans doute gros de formes artistiques et intellectuelles nouvelles. Mais on ne voit pas pourquoi le récit linéaire disparaîtrait comme genre, même à l'âge numérique, et

même s'il reflue sur tel ou tel champ de créativité ou de production.

Va donc pour les histoires. Mais qu'en est-il de la narration explicative, l'essai, le traité philosophique, la démonstration scientifique ? Un collègue fort estimé dans ces matières me confiait que l'enflure de nos livres en rabattrait peut-être, sans qu'il faille y voir un recul de la pensée. Écrire plus court ne veut pas dire plus bête. On sait que le véhicule privilégié de la littérature scientifique est l'article plutôt que le traité et que le cyberspace tend à devenir un *continuum* informationnel.

Il est donc possible que cette lecture-là soit engagée dans un processus de raccourcissement. Cela reste à vérifier. Et si cela devait l'être, reste à en évaluer précisément les conséquences. Nous n'en sommes pas là. Mais force est de reconnaître que si tout le monde a besoin d'histoires, seule une partie de la population, n'a jamais éprouvé le besoin de plonger dans la lecture, courte ou longue, relevant du raisonnement, de la démonstration. On peut le regretter mais c'est ainsi et ce n'est pas nouveau.

Tout autre est la question des autres actes de lecture, ceux de la vie quotidienne, qu'elle soit informative ou pratique. Deux formes de sociétés ont existé qui dispensaient les hommes de l'usage de l'écriture, l'une ne la pratiquant pas, l'autre étant organisée pour la réserver à quelques-uns. Des religions, des pouvoirs politiques, des penseurs et des conteurs d'histoires ont contribué à faire passer l'humanité dans un modèle dominant de civilisation écrite. Dès lors, qui ne lit pas est un handicapé social et la persistance de l'illettrisme, un fléau à combattre. Et qui n'est pas en situation de lire selon les procédures communes doit être défendu et protégé dans un accès alternatif au texte. C'est toute la problématique des handicaps divers dont les plus faciles à appréhender, en matière de texte, sont les déficiences visuelles. Lire ce n'est pas seulement comprendre un texte appréhendé par les yeux, c'est y avoir accès de façon linéaire ou non, pouvoir naviguer dedans, revenir en arrière, accéder

(19) Encore faut-il se méfier des réponses données à ce type de questions. Si le « bluff culturel » peut conduire à gonfler les chiffres, la honte sociale peut aboutir à l'inverse. J'ai entendu le sociologue Bruno Péquino, auteur de *La relation amoureuse : analyse sociologique du roman sentimental moderne* (L'Harmattan, 1991), évoquer cette lectrice forcenée de la collection « Harlequin » qui, interrogée sur le nombre des livres qu'elle possédait, en confessa un nombre ridicule car il ne lui venait pas à l'idée de déclarer ses romans sentimentaux.

par un index ou une table des matières, toutes choses permises par exemple avec une représentation sonore grâce au format Daisy.

On ne peut donc plus guère vivre sans lire sauf à être relégué aux marges de la société. Dans une civilisation orale, tout message est colporté et pour ainsi dire transmis d'homme à homme : rien n'est dit à tous, tous n'est dit qu'à quelqu'un. La communication n'existe que comme jeu au sein d'une structure relationnelle et sociale. Ainsi il n'est point besoin d'indiquer le nom des localités à leur entrée : ou bien on le connaît, ou bien l'on dépend de ceux qui voudront bien nous indiquer le chemin. En 1838, le rôtisseur parisien Alexandre Chauvelot, devenu promoteur immobilier et fondateur de nouveaux quartiers d'habitation et de loisirs aujourd'hui partagés entre le XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris et la Ville de Malakoff qu'il a créée, proposait aux parlementaires français « de mettre à l'entrée des villes, bourgs, villages ou hameaux le nom de l'endroit ». Cette proposition fit sourire et ne fut pas retenue. Aujourd'hui, malgré l'énorme développement des médias audiovisuels, nos sociétés grouillent de messages écrits de tous à chacun, sur toutes sortes de supports, y compris les écrans. Qui ne les déchiffre pas reste aux marges de la société, dépendant des passants ou de ses proches et condamné à être un citoyen de seconde zone.

### Livre et lectures

J'avais quasiment achevé l'écriture de cet article quand je suis tombé sur ces propos (20) d'Olivier Donnat, le grand ordonnateur, au ministère de la Culture français, des études sur les pratiques culturelles des Français : « Je pense qu'une grande partie de la confusion des débats autour de la crise de la lecture - bien que plusieurs problèmes soient mêlés, je crois - vient du fait qu'on parle de lecture mais souvent on parle de la lecture de livre. Or, entre la lecture en tant qu'activité qui peut se

faire sur différents types de supports et qui peut aller de la lecture la plus ordinaire, au supermarché, je lis le prix, c'est un acte de lecture, à la lecture de la littérature, je dirais qu'il y a tout un spectre d'actes qui n'ont pas grand-chose à voir et qu'on met sous l'appellation commune, au singulier, de lecture. Le sociologue, déjà au départ, est toujours un peu gêné face à ce singulier du mot lecture. Il a toujours envie d'y mettre un pluriel. »

Mais Olivier Donnat ajoute ceci : « Dans nos enquêtes [...] on ne parle que de la lecture dans le cadre du temps libre, en tant qu'activité librement choisie en dehors de toutes contraintes scolaires ou professionnelles. Ce qui veut dire, très clairement, que les chiffres qui sont couramment repris sur le nombre de livres lus concernent les livres lus pendant son temps de loisir. On exclut explicitement de la question tout ce qui est lecture ordinaire et tout ce qui est lecture professionnelle, scolaire, universitaire ou para universitaire. »

Et de conclure : « Le constat que je serais tenté de faire c'est que, je pense, les actes de lecture se multiplient, sont plutôt plus nombreux, probablement plus qu'ils n'étaient il y a 20 ou 30 ans mais qu'il y a effectivement un problème spécifique de la lecture en tant qu'activité dans le temps libre, compte tenu de la concurrence qu'elle subit par rapport à des tas d'autres activités (21). »

Nous voilà revenu à notre métonymie du début qui nous fait prendre la partie pour le tout et confondre le livre et la lecture, les livres et les lectures. Peut-être allons-nous vers davantage de lectures et moins de livres, même si pour l'instant le rythme des publications ne l'indique pas encore, et même s'il faut considérer que le livre, qui existait avant le papier et même le codex, prend aujourd'hui de nouvelles figures numériques.

La dernière livraison des *Pratiques culturelles des Français*, (22) présente un lumineux tableau des pratiques de lecture par génération, sexe et milieu socioculturel. Pour les générations nées avant-guerre, la

(20) « Les lecteurs sont-ils une espèce en voie de disparition ? » Transcription de l'émission de France Culture, « *Du grain à moudre* » du jeudi 22 février 2007 sur le thème « La lecture a-t-elle un avenir ? », [www.fabriquedesens.net/les-lecteurs-sont-ils-une-espece](http://www.fabriquedesens.net/les-lecteurs-sont-ils-une-espece).

(21) Ainsi votre serviteur, durant la majorité des semaines durant lesquelles il a tenté d'écrire le présent article, s'est-il laissé cantonner à des lectures hachées, notamment professionnelles, avant de se plonger avec délectation dans un bon gros roman.

(22) Olivier Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique : Enquête 2008*, Ministère de la culture et de la communication et La Découverte, 2009, [www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr/08ouvrage.php](http://www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr/08ouvrage.php).

« télévision média hégémonique » domine dans les milieux défavorisés et « l'imprimé média central » dans les milieux moyens et favorisés. On voit la « culture d'écran » (qui mêle télévision, ordinateur et objets mobiles) apparaître chez les hommes des générations de l'immédiat après-guerre de milieu moyen. Chez les moins de 30 ans, cette culture a conquis les milieux défavorisés et les hommes des milieux moyens quand les femmes de ces milieux et hommes et femmes des milieux favorisés pratiquent la voie royale : le cumul des modes d'accès.

À moi d'y aller de mon tableau pour résumer mes réponses à la double question qui m'a été posée :

Dans nos sociétés, peut-on vivre sans...				
	Lecture longue		Lecture courte	
	Narra-tion	Raison-nement	Infor-mation	Pra-tique
... la lecture ?	Oui	Oui	Non	Non
... le livre ?	Oui	Oui	Oui	Oui

Pour le dire plus brutalement : on ne peut vivre en société sans pratiquer la lecture parce que nos sociétés, plus que jamais,

elles font de l'écriture un des ciments du vivre ensemble. Mais on peut vivre sans le livre. Plus que jamais ? Nous le verrons bien. Il est cependant permis avec Patrick Bazin de suggérer que nous sommes déjà « après l'ordre du livre » (23) : « À la notion de savoir constitué, d'encyclopédie et de transmission par diffusion, propre à la culture du livre, les réseaux numériques substituent, presque subrepticement, l'expérience d'une connaissance foncièrement relative, pour ne pas dire relativiste, qui se transmet en se partageant et en se transformant. »

C'est l'éventuelle perte de cette place symbolique du livre qui sans doute inquiète. Contentons-nous de suggérer qu'il ne faut pas confondre la fin d'un monde avec la fin du monde. Et de conseiller aux bibliothécaires, aux enseignants, aux parents et à tous les médiateurs de continuer à favoriser les pratiques les plus diverses de lectures, y compris de livres, et de narrations, y compris textuelles. Ce serait dommage de s'en priver.

Longue vie donc à la revue *Lectures*, qui arbore un pluriel bienvenu, et merci pour sa (ou ses) question(s). ●



(23) Patrick Bazin, « Après l'ordre du livre », *Medium* n°4, juillet 2005, [www.mediologie.org/medium/medium04.html](http://www.mediologie.org/medium/medium04.html)

## ●● Lire pour vivre en des temps incertains

C'est la rentabilité scolaire qui, depuis des décennies, a été au cœur de la plupart des interrogations sur la lecture : on s'est demandé si le fait que les élèves de milieux aisés lisaient plus que les autres contribuait à leur meilleure réussite scolaire, si la lecture était propice à de meilleures performances dans l'acquisition de la langue, l'orthographe, la syntaxe, si elle introduisait à des compétences spécifiques. Précisons-le, cela semble avéré, même si certains sont bons élèves sans être lecteurs, ou l'inverse.

par Michèle PETIT

anthropologue,

ingénieure de recherches honoraire au CNRS pour le Laboratoire « Dynamiques sociales et recomposition des espaces » (LADYSS, Paris), auteur de *Éloge de la lecture* (Belin, 2002) et *L'art de lire ou comment résister à l'adversité* (Belin, 2008)



outefois, si l'on écoute des gens parler de leurs lectures, qu'ils lisent régulièrement ou de loin en loin, ou si l'on prend connaissance d'expériences culturelles mises en oeuvre dans des contextes marqués par la violence et la pauvreté, il apparaît que la lecture se fonde sur une nécessité existentielle, une exigence vitale, plus que sur son utilité scolaire ou sociale. En ces temps de crise des repères où il incombe à chacun, bien plus que par le passé, de donner sens à sa vie, ce que cherchent bien des lecteurs, c'est à élaborer ce sens, mettre en forme leur expérience, ou leur part d'ombre, ou leur vérité intérieure, secrète ; à ouvrir une marge de manœuvre, être un peu plus sujet de leur histoire ; parfois à réparer quelque chose qui a été cassé dans le rapport à cette histoire ou dans la relation à autrui, comme dans l'expérience qui suit.

### Sauter de l'autre côté

En Colombie, dans le cadre d'un programme intitulé « Je choisis la parole » (1), Beatriz Helena Robledo lit des histoires à

des adolescents, garçons et filles. Enrôlés dans le conflit armé que traverse le pays, du côté de la guérilla ou des paramilitaires, certains d'entre eux ont tué leurs ennemis, vu mourir des proches. Puis ils se sont rendus ou ont été faits prisonniers, ou ils ont été abandonnés par les groupes armés parce qu'ils étaient malades. Dans le foyer où ils se trouvent, des éducateurs, des psychologues, des travailleurs sociaux, des artistes tentent de leur faire retrouver leur enfance perdue afin qu'ils puissent se projeter ensuite dans un futur :

"Nous contions des mythes et des légendes devant une carte de Colombie où étaient situés les différents groupes indigènes qui peuplent notre pays. Jamais nous n'aurions imaginé qu'une carte pourrait signifier autant... Qu'elle soit là, présente, visible, tandis qu'ils écoutaient les contes et les légendes leur a permis d'élaborer leurs propres histoires, mais aussi leur propre géographie. À mesure que nous lisions et signalions la provenance du mythe ou de la légende, ils se souvenaient des lieux, des rivières, des villages par lesquels ils étaient passés.

Tout à coup, comme par un « abracadabra », à parler de « la Pleureuse », de la

(1) « Escojo la palabra. Dirigido a niños, niñas y jóvenes desvinculados del conflicto armado en Colombia », Centro Regional para el Fomento del Libro en América latina y el Caribe.



« Madremonte », du « Mohán », la parole de ces jeunes, réprimée pendant tant d'années par la guerre, remplacée par le bruit sourd des fusils, commença à jaillir et ils se mirent à raconter. (2)

Tel Julio qui se lèvera après avoir écouté une légende, pointera du doigt sur la carte la région où il était né, celle qu'il avait ensuite parcourue, et parlera comme il ne l'avait pas fait depuis des années pour raconter les légendes entendues dans son enfance, puis sa propre histoire. Et d'autres après lui. Beatriz Robledo précise :

« Une bibliothèque ou une collection de livres ont un rôle essentiel au sein d'une population marginalisée. [...] Cela va très au-delà de l'apport d'information ou d'un soutien à l'éducation formelle. Pour des citoyens vivant dans des conditions de développement normales, un livre peut être une porte de plus qui s'ouvre ; pour ceux qui ont été dépouillés de leurs droits fondamentaux, ou de conditions de vie un tant soit peu humaines par les circonstances, un livre est peut-être la seule porte qui puisse leur permettre de franchir le seuil et de sauter de l'autre côté. »

Trouver place dans une société, c'est un processus qui pour beaucoup d'adolescents commence paradoxalement par un *saut* en dehors, un geste de sortie. Pour les garçons et les filles en situations extrêmes dont s'occupe Beatriz Robledo, cela commence par cette rupture qu'institue une fiction, un poème, une légende, qui permet de quitter le ressassement, le face-à-face avec trop de réel, de se dégager. Au-delà, pour bien des enfants ou des adultes vivant dans des lieux où lire n'est pas donné et qui ont pu accéder à la lecture à un moment de leur vie, un livre, une bibliothèque, servent avant tout à ouvrir un espace, plus encore là où aucune marge de manœuvre ne semble être laissée. Dans des contextes violents, une part d'eux échappe alors à la loi du lieu ou aux conflits quotidiens, une part d'eux n'est plus en otage, comme pour Rosalie, se souvenant :

« La bibliothèque, les livres, c'était le bonheur, la découverte qu'il y avait un ailleurs,

un monde, plus loin, où je pourrais vivre. Quelquefois il y a eu de l'argent à la maison, mais le monde n'existait pas. Le plus loin où on allait, c'était chez mémé, en vacances, au bout du département. Sans la bibliothèque, je serais devenue folle, avec mon père qui criait, qui faisait souffrir ma mère. La bibliothèque me permettait de respirer, elle m'a sauvé la vie. »

### Une « chambre à soi »

L'essentiel est là, peut-être : la découverte qu'il existe autre chose, un ailleurs, habitable, et que l'on pourra « sortir », devenir autre chose, prendre une part active à son propre devenir, plutôt que d'être seulement l'objet des discours et des décisions des autres. Tel Ridha, se souvenant de ses lectures d'enfance et des livres qu'il empruntait à la bibliothèque de son quartier :

« ... je lisais *Le Livre de la jungle*, j'aimais bien aussi *Tarzan*, je me rappelle, je montais sur les arbres et je faisais « Ouaoh, ouaoh » et après, ma frangine sortait et faisait « Ouaoh, ouaoh ». Et moi ça me plaisait parce que *Le Livre de la jungle* c'est un peu se débrouiller dans la jungle. C'est l'homme qui par sa poigne arrive toujours à maîtriser les choses. Il y avait l'idée de combativité aussi... la jungle en elle-même ne me plaisait pas. Le lion c'est peut-être le patron qui ne veut pas t'embaucher ou les gens qui t'en veulent, etc. Et Mowgly se

(2) Beatriz Helena Robledo, « Bibliotecas públicas en poblaciones marginadas. Y eso ¿ para qué sirve ? », in : *Formación de lectores : escuela, biblioteca pública y biblioteca escolar*, Bogotá, Fundalectura, 2002, p. 308-312.



construit une petite cabane, c'est un petit chez soi et en fait, il pose ses marques. Il se délimite."

En écoutant des lecteurs, j'ai souvent été frappée par le rapprochement entre la lecture et l'art des cabanes, tout comme par le fait que la construction de ce petit « chez soi », de cet espace intime, est associée à la découverte d'un lieu lointain, hors du quotidien, comme ici la jungle. C'est l'appel d'un autre lieu, l'ouverture à l'inconnu, qui éveillent l'intériorité, le désir, la curiosité. L'agrandissement de l'espace extérieur permet un agrandissement de l'espace intérieur.

Le geste même de lire, indépendamment de ce qu'on lit, est déjà une voie d'accès à cet espace intime, mais c'est sans doute plus sensible quand il s'agit de la lecture d'œuvres littéraires, d'autant que quantité de mythes, de contes, de romans racontent le périple d'un héros ou d'une héroïne qui sort de la maison et s'éloigne des proches. Et c'est un peu comme si le lecteur mettait ses pas dans ceux du héros qui trace son chemin.

Mais soit dit en passant, cet aspect intime, transgressif, de la lecture, que devient-il ? N'est-on pas en train de déposséder l'enfant, l'adolescent, de son espace quand on tient ces discours convenus à la gloire de la lecture ? Ils sont ressentis comme autant d'intrusions, comme témoignant d'une volonté de contrôle. Ils laissent peu de place

au désir, sont souvent chargés d'angoisses et les enfants, les adolescents le sentent. Et la lecture, qui fut pour beaucoup d'adolescents des générations antérieures un geste de refus, de résistance, est perçue par nombre de jeunes comme un geste aseptisé, de conformité, de soumission. Comme quelque chose qui se confond avec l'étude, dans ses aspects les plus rébarbatifs, et dont il faut toujours rendre compte. Ne plus ouvrir un livre, ou du moins ne pas lire les lectures prescrites par la famille ou par l'école, peut dès lors apparaître comme une prise d'autonomie...

### Des temps de rêverie

L'espace construit en lisant est réglé par un temps spécifique, ralenti, à l'écart de l'agitation du quotidien, en rupture par rapport au *tempo* de la télévision ou des jeux électroniques. Et c'est aussi par ce décalage, ce décrochement, qu'est introduit du jeu. Car dans ce temps où apparemment il ne se passe rien, la rêverie a libre cours, comme pour Hadrien :

« On était là pour autre chose et les choses nous emmènent et on se trouve en état de flânerie. Une bibliothèque, c'est vraiment un lieu où on doit pouvoir aimer s'attarder. C'est un lieu de perdition, alors que généralement, la bibliothèque est considérée surtout comme un lieu d'efficacité... »

Ou Ridha :

« Ce que j'aimerais, c'est que le bibliothécaire ait du temps pour se consacrer à ce qui est de l'ordre de la vie. Plutôt qu'être un conservateur de livres, être un magicien qui nous emmène dans des livres, dans des mondes... [...] Lire des histoires tout simplement, montrer qu'on peut rêver et qu'il y a des issues et que tout n'est pas figé. Qu'on invente sa vie, qu'on peut inventer sa vie. Et peut-être que pour inventer sa vie il faut avoir d'abord de la matière première, il faut avoir rêvé pour pouvoir créer. »

De fait, « inventer sa vie » passe par la constitution de cet imaginaire, par ces temps de rêverie sans lesquels il n'est ni



pensée ni créativité. La disposition inventive est affaire de liberté, de détour, de régression vers des liaisons oniriques. On le sait, les grandes découvertes scientifiques se sont toujours faites dans des moments où les savants se promenaient, empruntaient un moyen de transport, prenaient leur bain, griffonnaient sur une feuille ou levaient les yeux d'un roman. D'ailleurs, nombre d'entre eux aiment lire de la poésie ou pratiquent un instrument de musique, ou ils dessinent. Nous voyons au passage que ce n'est pas la science contre l'art, la lecture contre le mouvement, la tête contre le corps, la pensée contre l'émotion. C'est l'un et l'autre, l'un avec l'autre.

Mais nombreux sont ceux qui ne veulent pas que la lecture et la bibliothèque soient des « lieux de perte ». Combien de familles où l'on pousse les enfants et les adolescents à lire parce que l'on pense que cela pourrait être utile pour leurs études, mais où l'on est très agacé de les trouver un album ou un manga à la main, perdus dans leur rêverie. Combien de travailleurs sociaux, voire parfois d'enseignants ou de bibliothécaires, qui cantonnent les jeunes de milieux populaires aux lectures supposées leur servir immédiatement dans leurs études, leur recherche d'un emploi ou leur vie quotidienne - et à quelques textes supposés proches de leur « vécu ».

Ce qu'ils redoutent, semble-t-il, c'est le geste même de la lecture : les lecteurs les agacent parce qu'ils échappent, parce qu'on a peu de prise sur eux. Ils les prennent pour des traîtres, des asociaux, voire des antisociaux. Et ils les prient instamment de rentrer dans le rang.

C'est donc quelquefois la famille qui rappelle ainsi les lecteurs à l'ordre, comme pour Zohra qui, avec ses sœurs, a dû conquérir de haute lutte le droit de lire et d'aller en bibliothèque :

« Lorsque mes parents nous voyaient lire toutes les quatre, qu'on ne voulait plus bouger parce qu'on avait un livre, alors ils se mettaient à hurler, ils n'acceptaient pas qu'on lise par plaisir. C'était un moment à part, un moment pour soi et ils avaient du mal à accepter qu'on ait des moments

pour soi. Il fallait lire pour l'école, il fallait lire pour s'instruire. »

Mais ce sont aussi les copains, pour des garçons de milieu populaire qui risquent de se faire traiter de « tarlouze », de « fayot » ou de « bouffon qui se prend la tête » s'ils ont goût à lire. Toutefois, une partie de ceux qui rejettent l'écrit et agressent les lecteurs pensent qu'il y a dans les livres un secret dont ils sont privés et c'est une souffrance pour eux, même s'ils donnent le change. Tel ce jeune chauffeur de taxi qui se souvient : « À l'école, on cognait sur ceux qui aimaient lire. Je crois qu'au fond, c'était de l'envie : on se demandait ce qu'il pouvait bien y avoir dans les livres. »

### Des mots qui en savent long sur nous

Il n'est pas difficile d'observer que la recherche d'un secret les concernant au plus haut point taraude aussi de nombreux lecteurs, en chasse perpétuelle, tel Pierre Bergounioux disant : « J'ai espéré longtemps que le livre qui expliquerait tout existait » (3).

Ou cet homme qui raconte : « J'achète des livres sans toujours avoir le temps de les lire, pour ne pas risquer de laisser passer celui qui, enfin, saurait tout de moi. Si je le laissais passer, vous vous rendez compte ! » Au cœur de toute lecture non contrainte, peut-être y a-t-il la quête, un peu transgressive, d'un secret.

(3) Pierre Bergounioux, *La Mort de Brune*, Paris, Gallimard, 1996, p. 117.



Les enfants, à cet égard, ne diffèrent pas des adolescents et des adultes. S'ils ont la chance d'y avoir accès, très jeunes, ils interrogent les livres, y cherchant ce qui sera secrètement en prise avec leurs questions, ce qui pourra leur fournir une version personnelle de leurs drames intimes ou de leur situation. Avec un sens de la trouvaille qui déconcerte, ils puisent dans des livres pour élaborer ce que les psychanalystes appellent le « roman familial », cette fable que chacun forge pour surmonter la déception que lui infligent, inévitablement, ses parents réels, se persuadant qu'il est issu d'une lignée princière et non pas de ces deux êtres ordinaires qui sont là à la maison. Ils s'en nourrissent pour nourrir les expédients, les petites mises en scène par lesquelles ils se consolent de la dure réalité. Pour figurer leurs rêveries, leurs désirs, leurs craintes. Pour enquêter sur les mystères de la vie, de la mort, de la différence des sexes.

À l'adolescence, beaucoup sont en quête de mots qui les aident à apprivoiser leurs peurs, à trouver des réponses aux questions qui les hantent, à donner sens à leur expérience - dimension si sensible à cet âge où l'on est effrayé par les pulsions nouvelles, souvent violentes que l'on éprouve, et où l'on redoute d'être seul à traverser tout cela car la solitude à cet âge peut être redoutable, même si l'on vit en bande.

Comme pour Aïcha : « Des interrogations

personnelles, on ne sait pas trop comment en parler, et on cherche à se rassurer sur soi, on se dit : « Ah, je ne suis pas la seule à ressentir ça, il y a des gens comme ça. » Et ce qui est fabuleux aussi dans cette recherche qui est vraiment personnelle cette fois, c'est de se dire qu'on est compris quelque part... On partage les sentiments avec les gens, et on ne se sent pas seuls. »

Quand ils perçoivent la lecture comme un *pensum*, une astreinte à rester immobiles, une occupation au goût des parents et des enseignants, qui grignote le temps supposé libre, beaucoup d'enfants, et plus encore d'adolescents, prennent les livres en grippe. Quand ceux-ci, en revanche, leur apparaissent comme le moyen d'approcher un savoir caché, d'enquêter sur les énigmes de l'amour ou de la puissance, d'éclairer des régions d'eux-mêmes ressenties comme inquiétantes, ils peuvent trouver place, aux côtés d'autres objets, dans leur univers. La lecture peut même être vitale s'ils ont l'impression que quelque chose les singularise, une difficulté affective, une solitude, une hypersensibilité. Les livres s'offrent à eux, et plus encore à elles, quand tout semble fermé : leurs blessures et leurs rêves secrets, d'autres ont su les dire, dans des mots qui les délivrent, qui les révèlent, au sens où l'on disait « révéler » une photo.

Au-delà, tout au long de la vie, nous sommes en quête d'échos de ce que nous avons vécu dans la confusion et qui quelquefois s'explique de façon lumineuse et se transforme grâce à une histoire, un fragment ou une simple phrase. Nous sommes des êtres de langage en chasse perpétuelle de « bonheurs d'expression ». Quelquefois, nos proches nous livrent des clés permettant d'explicitier ce que nous avons vécu, ou bien des inconnus, dans la rue ou dans un café, prononcent une phrase ou racontent une anecdote éclairant une région de nous que nous n'avions pas su dire. Toutefois, des ressources inégalées sont prodiguées par la culture. Et particulièrement par la littérature.



Transmettre l'expérience humaine est une tâche complexe et toutes les sociétés ont recouru pour cela à des médiateurs, des « traducteurs » professionnels, conteurs, poètes, dramaturges, artistes. Dans toutes les sociétés existent des personnes dont le travail consiste à fabriquer du sens de façon condensée et esthétique, en se tenant un peu en retrait. Dans toutes les cultures existent des mythes, des légendes, des poésies, du théâtre ou des romans qui mettent en scène les passions humaines, les désirs, les frayeurs, et font comprendre aux enfants, aux adolescents, aux adultes, non pas par le raisonnement, mais par un décryptage inconscient, que ce qui les hante appartient à tous.

### **Des récits pour dire sa propre histoire, entre les lignes lues**

En lisant, ou en écoutant lire, les lecteurs font l'expérience d'une autre langue que celle de la désignation immédiate des choses et des gens : la langue du récit, de la narration, où les événements contingents prennent sens dans une histoire mise en ordre, en perspective. Et c'est un peu comme si par l'ordre secret qui émane de ces œuvres, le chaos du monde intérieur pouvait prendre forme.

Nombre de chercheurs, dans différentes disciplines, ou d'écrivains, ont remarqué que le besoin de lier des événements dans un récit, le besoin d'histoires, faisait peut-être notre spécificité humaine et qu'existaient un lien essentiel entre crise et narration. Vladimir Propp disait du récit qu'il représentait une tentative de faire face à tout ce qui est inattendu ou malencontreux dans l'existence humaine. Et Pascal Quignard :

« Nous sommes une espèce asservie au récit [...] Notre espèce semble être scrupuleusement tenue en laisse par le besoin d'une régurgitation linguistique de son expérience. [...] Ce besoin de récit est particulièrement intense à certains moments de l'existence individuelle ou collective, lorsqu'il y a dépression ou crise, par

exemple. Le récit fournit alors un recours à peu près unique (4). »

Dès le début de la vie, nous aurions une prédisposition au récit qui, toutefois, doit être soutenue pour se déployer. On connaît aujourd'hui le rôle de ces petites narrations dont l'enfant est le héros et que sa mère élabore : « Mon bébé a entendu Maman qui s'approchait, il a pensé qu'elle venait l'embrasser et comme elle n'est pas venue tout de suite, il s'est senti furieux et s'est mis à crier. » Toujours un peu en avance sur son développement, la mère anticipe ainsi les processus de liaison du langage et de la pensée qui sont encore à l'état d'ébauche chez le jeune enfant (tout comme les récits que nous écoutons ou les livres que nous lisons renvoient parfois un écho de ce qui était encore indicible.)

On sait aussi combien il est important, dès le plus jeune âge, de proposer aux bébés des nourritures culturelles, de leur dire des histoires et de leur en lire, en les laissant bouger et se déplacer librement. Après qu'on leur a lu un livre, bien des enfants qui ne savent pas encore déchiffrer les mots, tournent les pages en se racontant l'histoire, et enchevêtrent des fragments de cette histoire et leurs propres préoccupations, leur propre fantasmatisation qui se greffe sur celle de l'auteur. Chaque récit rencontré vient à la rescousse des tentatives que fait l'enfant pour mettre ensemble, lier entre eux les événements de

(4) « La déprogrammation de la littérature », Entretien avec Pascal Quignard, *Le Débat* 54, mars/avril 1989.



sa vie. Ils commencent ainsi à devenir les narrateurs de leur propre histoire, à énoncer leurs propres mots, entre les lignes, à relater leurs expériences en s'appuyant sur des récits qu'ils ont entendus, des bribes de chansons, des livres qu'ils ont feuilletés, des films. Ils puisent ainsi dans leur héritage culturel qui devient une partie d'eux-mêmes.

Pour grandir, pour commencer un jour à formuler leur propre histoire, les enfants ont besoin de littérature. Il leur faut aussi apprendre à raconter et cet apprentissage se fait dans la rencontre, l'interaction, avec un adulte qui a lui-même plaisir à la narration. Ce moment où les enfants commencent à composer des récits serait une étape fondamentale, « similaire à bien des égards au passage à la position assise, à l'apprentissage de la marche ou à l'acquisition du langage (5). » Une nécessité anthropologique, autrement dit. De fait, tout au long de la vie, pour construire du sens, pour nous construire, nous ne cessons jamais de raconter, à haute voix ou dans le secret de notre solitude : nos vies sont entièrement tissées de récits, liant entre eux des éléments discontinus.

Quand elle n'est pas ressentie comme quelque chose que l'on vous impose, une histoire empruntée - ou une phrase - peut très vite devenir une partie de soi et, tout en assurant d'une distance qui protège, permettre d'évoquer son propre destin,

(5) Daniel Stern, *Journal d'un bébé*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 170.



et notamment ses chapitres difficiles. Car ce sont tout particulièrement les pages inquiétantes ou douloureuses de notre vie qui peuvent être lues de façon indirecte, plus encore si nous est proposée, non un décalque de ce que nous avons vécu, mais une transposition : avec les adolescents démobilisés du conflit colombien, Beatriz Robledo n'évoque pas les rapt de la guérilla, mais ceux opérés par le Mohán, un ogre séducteur qui enlève les enfants ou les jeunes lavandières. Les légendes ou les poèmes qu'elle leur lit offrent une mise en scène complexe, éloignée dans le temps ou l'espace, de leurs propres épreuves ; ce sont autant de métaphores qui appellent un mouvement actif d'appropriation et permettent de prendre une distance, de donner une forme, esthétique et partagée, à ce qui les hantait.

### Des liens autour des livres

Car si j'ai insisté sur la lecture comme pratique intime, cela n'exclut pas qu'elle ouvre sur des partages. À tout âge, lire peut être le moment où l'on se dit, comme Norge : « Heureusement qu'on est nombreux à être seuls au monde ». Des liens multiples sont là dans l'acte de lecture, avec celui ou celle qui a écrit le livre, ceux qui l'ont transmis, fabriqué, celui ou celle qui l'a proposé, ceux dont les histoires sont contées dans ses pages. Ceux aussi, qui ont déjà lu ce livre ou le liront un jour.

Du reste, si elle appelle souvent la pudeur, la lecture peut aussi susciter des échanges qui dévoilent des aspects à côté desquels on était passé, qui apprennent l'art d'argumenter, de discuter, contribuent à une écoute attentive de l'autre, ou encore à une formation de la sensibilité, une éducation sentimentale.

Ces dernières années, j'ai rencontré beaucoup de médiateurs culturels travaillant dans des contextes de grande violence ou de grande pauvreté, particulièrement en Amérique latine, et qui y ont développé des ateliers où la lecture joue un rôle central. Tous observent que des textes écrits

s'avèrent d'excellents supports pour que beaucoup de choses circulent dans un groupe car ils soutiennent une prise de parole, des récits, des discussions, des conversations sur la vie. Tous remarquent que lire fait parler les enfants, les adolescents, ou les personnes âgées, ou les uns avec les autres. À partir de textes et d'images, la parole jaillit, les lecteurs ou les auditeurs de textes lus à haute voix se montrent intrigués, associent et en viennent, de façon plus ou moins explicite, à évoquer leur propre vie. Par des biais souvent inattendus, la lecture met ainsi en mouvement la pensée, relance une activité de narration, de construction de sens. Au fil des mois, nombre d'enfants, d'adolescents, auraient un usage plus fluide de la parole, ils développeraient leurs possibilités d'expression langagière au point que des gens seraient parfois agacés : « Votre travail fait parler les gamins, on n'en veut pas. Qu'est-ce que vous cherchez avec ce travail ? »

Plus largement, lire permet de ne pas appartenir seulement à son petit cercle. Nombre de lecteurs évoquent cette sortie de la solitude, des espaces étroits qui étaient leur lot quand ils habitaient dans des quartiers relégués ou des villages éloignés. Aller en bibliothèque, et lire, ou s'approprier d'autres biens culturels quand c'était possible, c'est pour eux le moyen de s'ouvrir au nouveau, au lointain, à d'autres sociabilités comme Zohra disant : « Mes parents ne recevaient pas des collègues, des amis français, des amis algériens... C'est très difficile, quand on n'a que ce seul repère quand on est tout jeune. On a l'impression d'être complètement séparée. Le livre, ça a été la seule façon de m'en sortir, de m'ouvrir un peu. »

### **Le rôle-clé des passeurs de livres**

Il est bien d'autres usages de la lecture, en particulier ceux qui ont trait à l'accès au savoir, l'information, l'appropriation de la langue, toutes choses essentielles mais laissées de côté ici parce qu'elles sont

mieux connues que ces aspects discrets, qui échappent au regard et permettent pourtant de mieux cerner ce qui est en jeu dans la rencontre avec un livre, et plus largement, avec un objet culturel.

À écouter des gens parler, on comprend que la littérature, la culture, l'art ne sont pas un supplément d'âme, une coquetterie ou un monument pompeux, mais quelque chose que l'on s'approprie et qui devrait être à la disposition de chacun, dès le plus jeune âge et tout au long du chemin, pour qu'il puisse s'en saisir afin de discerner ce qu'il ne voyait pas jusqu'alors, donner sens à sa vie, symboliser son expérience. Élaborer un espace où trouver place, vivre des temps apaisés, poétiques, créatifs, et ne pas seulement être l'objet d'évaluations dans un univers productiviste. Transformer l'étrange, l'inquiétant, en familier, et le familier en étonnant. Conjuguer les différents univers culturels dont chacun participe. Prendre sa part au devenir partagé et entrer en relation avec d'autres de façon moins violente, moins heurtée.

L'enjeu est d'importance : il s'agit de ne pas laisser le monopole du sens, des récits, à tel démagogue politique, tel extrémiste religieux, tel gourou ou charlatan, tel tyran domestique... ou au seul « ordre de fer télévisuel » - pour parler comme Armando Petrucci.



Mettre à la disposition de chacun des biens culturels, cela ne signifie pas seulement en répartir aux quatre coins d'un pays. Aucun goût de lire ne peut surgir d'une simple fréquentation matérielle des livres. Un savoir, un patrimoine culturel, une bibliothèque, peuvent rester lettre morte si personne ne les fait vivre. En particulier, quand on vit dans des quartiers pauvres aux marges des villes, ou dans des campagnes, les livres restent des objets peu familiers, investis de pouvoir. Ils sont dans des temples où beaucoup de gens n'oseront jamais aller parce qu'ils sont sûrs qu'ils n'y seraient pas à leur place.

Quand on n'a pas eu la chance d'avoir des livres chez soi, de voir ses parents lire, de les entendre raconter des histoires, c'est par une rencontre que les choses peuvent changer. Une rencontre peut donner l'idée qu'un autre rapport à la culture écrite est possible. Quelqu'un qui aime les livres, à un moment, joue le rôle de passeur, un proche, une bibliothécaire, un enseignant, un animateur.

Toutefois, ouvrir des temps, des lieux où le désir de lire puisse faire son chemin, est très subtil. Cela suppose un travail sur soi, sur sa place, sur son propre rapport aux livres, de la part du passeur, pour qu'on ne se dise pas : « Mais que me veut-il celui-là, pourquoi veut-il me faire lire ? » Plus encore avec les adolescents qui sont si

sensibles à l'intrusion. Et c'est donc aux passeurs que la question est renvoyée, en définitive. Chacun, parent, enseignant, bibliothécaire, travailleur social, chercheur peut s'interroger un peu plus sur son propre rapport à la culture écrite, son propre parcours, sans méconnaître ses peurs, ses ambivalences.

Il ne s'agit pas de fétichiser les livres, de tout en attendre, encore moins de les mettre sur un piédestal, ou de tenter à toute force de les faire avaler aux gens, ce qui a toujours pour effet de faire fuir tout le monde. Et il faut bien savoir qu'on ne va pas réparer le monde de ses désordres par la diffusion de la lecture - juste le rendre un peu plus habitable, ce qui n'est pas rien. La lecture ne garantit pas non plus toujours un devenir scolaire plus réussi. Elle ne rend pas vertueux, ni forcément démocrate, même si la diffusion de la lecture est probablement un facteur nécessaire, propice à la démocratisation d'une société, mais non suffisant.

La lecture ne peut pas guérir le monde de ses violences, mais elle peut être un chemin privilégié pour se découvrir, se construire, reconstruire une représentation de soi quelquefois très meurtrie. Et tout médiateur culturel, telle Beatriz Robledo avec les légendes colombiennes, peut proposer des métaphores à partir du champ littéraire, artistique, scientifique, dont il se sent proche. Des enfants, des adolescents, s'en saisiront peut-être, accédant ainsi à d'autres biens culturels qu'aux images saturées de violence et de toute-puissance que leur renvoient nombre de médias ou de jeux électroniques. Et ils comprendront que d'autres ont connu les mêmes peurs et ont su les transformer en œuvres d'art ou en œuvres scientifiques. Ce qui est une façon de prendre place dans la succession des générations humaines.


Actuellement, nous vivons des temps d'une grande brutalité. Raison de plus pour travailler à préserver ces moments de transmission culturelle, sans vaines illusions, mais résolument. ●





## ●● La lecture à voix haute, un lieu de résistance

La lecture à voix haute a pris, ces dernières années, en France, l'ampleur d'un phénomène culturel majeur. Elle a quitté le foyer (la chambre des enfants où s'honore le rite de la lecture du soir) et des lieux officiels où sa tradition se perpétuait à l'intention d'un public captif (la classe) ou restreint - le plus souvent des scènes théâtrales, relayées par quelques émissions radiophoniques qui diffusaient avec parcimonie la voix des poètes.

par **Martine BURGOS**   
ingénieure EHESS, Centre de Recherche sur les Arts et le Langage (CRAL)

**L** y a seulement vingt ans, il était difficile d'imaginer que cette pratique, née avec l'écrit, demeurée durant des siècles, le mode presque exclusif d'appropriation puis de diffusion des textes hors des cercles du pouvoir, marginalisée par les modalités modernes de la lecture, silencieuse et extensive, puisse ainsi renaître et se répandre de façon aussi spectaculaire. Sans doute existait-il, en France, dès les années 50, un renouveau de l'oralité, portée par les performances de la poésie sonore, renforcée quelque dix ans plus tard par l'apport de la « *reading Poetry* » venue des États-Unis. On ne peut ignorer, par ailleurs, que la lecture à voix haute participe d'un autre courant culturel, plus directement politique, issu des mouvements d'éducation populaire de l'après-guerre. Dès les années 80, des troupes théâtrales, des associations s'emparent de la lecture à voix haute comme mode de transmission, au-delà des milieux les mieux formés et informés, jusqu'à des publics peu ou pas lecteurs, d'ouvrages participant à la culture commune mais aussi de textes rares ou réputés difficiles, d'auteurs dont la notoriété ne relève pas du modèle classique. À peu près à la même époque, des équipes de lecteurs se constituent et interviennent, avec les animateurs sociaux, auprès d'enfants et de familles de milieux populaires dans un but

de maintien du lien social, de réinsertion professionnelle, de prévention ou de lutte contre l'échec scolaire, l'illettrisme.

### La lecture à voix haute est partout

Aujourd'hui, la lecture à voix haute est partout. Des voix - et il en est parmi les plus prestigieuses du monde du théâtre ou du cinéma - se mettent « au service » des textes, textes classiques, textes contemporains, célèbres ou rares, pièces poétiques, textes essayistes, théoriques, fictionnels, nouvelles ou romans aux longueurs d'épopée. Elle rassemble des amateurs, de plus en plus nombreux, gagnant même à sa cause des publics lettrés qui, il y a seulement dix ans, n'auraient pas donné cher de sa survie. Outre les territoires voués par nature à la cause du livre (bibliothèques publiques, bibliothèques des écoles, librairies), les lecteurs se produisent en des lieux à haute légitimité culturelle (théâtre, musée, maison de la poésie, festival...) Elle y gagne une incontestable reconnaissance sociale (non dépourvue de risque). Actuellement, il n'est guère de festivités, de commémorations qui ne proposent de lectures (on en a entendu lors de colloques scientifiques). Aux beaux jours, elle réenchante, au cœur des villes, les squares et les jardins publics ; elle accompagne des amateurs de beaux

textes au cours de promenades bucoliques dans des paysages inspirants, tandis que si l'on considère d'autres lieux (une place de marché, une entrée de grande surface, un hall de gare...) où des lecteurs professionnels interviennent, à voix nue, la vocation improbable de ces sites à accueillir des « événements » culturels (sinon ceux orchestrés avec des finalités commerciales et de promotion), conserve à la lecture à voix haute un caractère contestataire de l'ordre culturel régnant, une énergie militante auxquels beaucoup de ses praticiens (qui en furent souvent les pionniers) demeurent fortement attachés. La lecture à voix haute est présente dans les centres de PMI, les crèches, les maternelles. Les hôpitaux. Les prisons. Les amateurs bénévoles s'y essaient dans des cercles semi-privés, pour le plaisir de se retrouver autour de textes à partager ; dans le cadre d'associations où l'on fait la lecture à voix haute aux enfants pour éveiller leur goût des livres. Les lecteurs lisent à voix haute dans les hôpitaux, dans les maisons de retraite aux personnes âgées afin qu'elles conservent le contact avec le monde de la fiction, le plaisir des jeux de l'imaginaire et du langage. Des bénévoles enregistrent des lectures pour les personnes mal voyantes... Autre signe : les bibliothécaires, qui la pratiquent depuis longtemps, les travailleurs sociaux, des étudiants (avec des motivations diverses et convergentes (1)) suivent des stages de formation à cette discipline. Outre sa capacité à s'approprier des lieux nouveaux, la lecture à voix haute est remarquablement inventive dans ses formes. Du plus dépouillé au plus sophistiqué en termes d'éclairage, de son, de décors, on rencontre tout l'éventail des dispositifs scéniques que permet la mise en voix d'un texte, à condition que soient assurées la présence du lecteur et celle du support matériel de sa lecture - on peut ne pas voir le lecteur ni le support (dans le cas d'une lecture diffusée à la radio par exemple) mais une voix ne « lit » pas comme elle « dit », on entend la différence à l'enregistrement, je ne peux que le noter sans pouvoir préciser davantage. On n'en finirait pas d'énumérer les associations qu'autorise cette

plasticité avec d'autres arts (la musique étant le plus courant, jazz, musique expérimentale, classique, musiques du monde, les mots s'allient à tous les sons) mais aussi les arts plastiques, la vidéo, la danse, le jonglage, le mime), d'autres manières de soutenir, mettre en valeur, compléter ou multiplier le plaisir du texte et des convivialités, attestés par les propositions qui figurent sur les programmes de festivals, les propositions d'interventions, de stages, les expérimentations (lecture-promenade ou en déambulation, en montagne ou sur l'eau, bal à lire, banquet de lecture, lecture dans le noir...) - ce qui rend particulièrement aléatoire l'établissement d'une typologie stable de ces manifestations.

### **Des hypothèses à propos de cette omniprésence**

On peut avancer plusieurs hypothèses pour rendre compte de cette omniprésence de la lecture à voix haute dans le corps social. La première renvoie à ce qu'on a désigné, et fortement médiatisé, à partir des années quatre-vingts comme la « crise » du livre et de la lecture - qui s'avère être, plutôt qu'une crise, une tendance lourde. Enquête après enquête (2), il se confirme que le lectorat vieillit, se féminise, que les grands lecteurs d'aujourd'hui lisent moins que ceux de la génération précédente, que la fréquentation des bibliothèques publiques tend à stagner, voire à diminuer, que la lecture de la presse s'effondre... Ces résultats statistiques confirment ce que l'expérience professionnelle, la perception d'une multitude d'indices repérés dans la pratique ordinaire, au sein de la famille, des réseaux d'amis, dans les produits culturels grand public (films, feuilletons) permettaient à tout un chacun de saisir de manière plus ou moins intuitive.

Parmi les explications avancées à cette baisse de la lecture, on trouve la concurrence de nouveaux médias (la télévision puis l'ordinateur), de nouvelles activités de loisirs domestiques (jeux vidéos) et de sociabilité (Internet). La façon dont

(1) Cf. Martine Burgos, « La lecture à voix haute : un rituel de partage » in Christophe Evans (dir.), *Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet, Livre, presse, bibliothèques*, Éditions du Cercle de la Librairie, 2011, p. 181-192.

(2) Rappelons que la première des enquêtes *Pratiques Culturelles des Français*, actuellement au nombre de cinq, conduites par le Département des études et de la prospective du Ministère de la culture et de la communication, date de 1973.

on enseigne en France la littérature est également mise en cause dans la désaffection, voire le dégoût, des jeunes (dont l'expérience de la lecture passe d'abord par l'école) à l'égard des œuvres (3). Après les bibliothécaires qui revendiquent en partie leur identité professionnelle en affirmant pour les usagers des bibliothèques le droit au plaisir de la lecture libre et sans autre finalité que celle que le lecteur se donne (connaissance mais aussi évasion, émotion, rêve, distraction) contre la lecture contrainte pratiquée dans le cadre scolaire, ce sont les enseignants eux-mêmes qui paraissent revenir sur la conception savante de la lecture : capacité à comprendre et apprécier l'œuvre, sur un mode distancié, comme production « textuelle », dans l'ignorance de sa dimension émotionnelle et identificatoire. Cette dimension émotionnelle et identification est pourtant constitutive de la lecture dite « ordinaire » (celle qui se pratique hors consignes, que nous pratiquons tous plus ou moins, qui nous fournit un matériau qui sera repris et travaillé ensuite, de façon plus ou moins consciente, selon les compétences « lettrées » acquises). Elle participe du plaisir de la lecture et à ce titre intervient, pleinement, dans le processus de réception et d'interprétation. Sans elle il n'est pas d'intérêt à l'histoire, partant au récit et, en conséquence, pas d'expérience esthétique. Le succès que remporta l'essai de Daniel Pennac, *Comme un roman* (4), devenu un ouvrage de référence pour bon nombre de professeurs, est révélateur des incertitudes d'une partie du corps enseignant quant à la question de la « légitimité » des effets de l'œuvre littéraire sur son lecteur et des outils théoriques qu'il convient de proposer aux élèves. Rappelons que, dans cet ouvrage, figure, parmi les dix « droits imprescriptibles du lecteur », celui de lire à voix haute.

Ainsi la lecture à voix haute devient pratique critique d'une démarche de commentaire et d'analyse qui appréhende la « structure » abstraite du texte et oublie la « chair » des mots qui le font vivre, les mots d'où naissent les images qui touchent

le lecteur. En outre, par la voix vivante de celui qui le lit « haut », le texte s'oriente, il cherche sa visée, il s'adresse à celui qui écoute comme à un autre, un sujet, son pareil, partageant un même monde, non pas dans le secret silencieux de la lecture pour soi mais dans l'affirmation (contenue dans le geste même de lire en public) que ces paroles peuvent (doivent) être entendues par tous. Cet aspect de la lecture à voix haute - donner un texte en public, c'est-à-dire l'offrir à des personnes assemblées qui vont le recevoir et entamer ensemble le processus d'appropriation - me paraît essentiel. Les sociabilités qui se développent autour du livre et de la lecture constituent un terrain (relativement) nouveau de la sociologie de la lecture (5). On a découvert assez récemment l'importance que revêtent dans une biographie de lecteur les échanges matériels et discursifs à propos d'ouvrages, conseillés, lus, commentés, prêtés, échangés, partagés, empruntés, conservés, offerts. La représentation domi-

(3) Notons cependant que cette baisse tendancielle de la lecture est enregistrée dans l'ensemble des pays développés, indépendamment des méthodes d'enseignement de la littérature...

(4) Daniel Pennac, *Comme un roman*, Gallimard, 1992.

(5) Voir Martine Poulain (dir.), *Pour une sociologie de la lecture*, Éditions du Cercle de la Librairie, 1988.



nante de l'acte de lecture (isolée, silencieuse, concentrée, recueillie), le réduit au moment de sa réalisation « privée », décisive dans le processus d'individuation, occulte la dimension culturelle, c'est-à-dire « sociable » de cette pratique. La solitude du lecteur, extérieure et intérieure, constitutive de l'acte et associée à la puissance émancipatrice du livre, ne dit pas tout de son rapport au monde et pas grand-chose sur les circonstances historiques (matérielles, culturelles et sociales) qui ont fait de l'isolement un état souhaité, privilégié, nécessaire (ce qui n'est pas le cas dans la majorité des pays, en Afrique, en Asie). Cette solitude est le moment emblématique dans un ensemble de mouvements d'ouverture et de retrait qui construisent le sujet-lecteur moderne, donnent sens et valeur à la pratique elle-même, l'inscrivent dans un contexte social plus ou moins ouvert aux valeurs individualistes qui, depuis les Lumières, sont attachées à la lecture : émancipation du sujet rationnel, liberté de conscience, épanouissement du for intérieur.

Dans les manifestations de lecture à voix haute (celles, notamment, où règne un certain dépouillement scénique) se montre la double dimension, sociable et intime, de la lecture. Un lecteur s'expose devant

d'autres personnes dans l'effectuation d'un acte qui, dans le monde moderne, est du ressort du privé. Il est entendu qu'on peut lire partout en public (dans le métro, un jardin, sur la plage), seul ou à deux (rarement plus) mais à condition de le faire en silence, de telle sorte que ceux qui sont à proximité du lecteur ne perçoivent rien de sa lecture (le contenu de l'ouvrage et ce qu'il provoque).

Dans une société de l'écrit, dans laquelle, en principe, chacun a accès aux livres et possède les compétences lectorales pour s'en servir, où la lecture pour soi constitue la norme, la lecture à voix haute n'a évidemment pas la même fonction et signification que dans une société où domine l'oralité. Dans nos sociétés, se rendre à une lecture publique est un choix, on y voit un intérêt, on en attend un plaisir que la pratique habituelle de la lecture, silencieuse et privée, ne saurait nous offrir. Des quelques (trop rares) enquêtes de terrain effectuées auprès des publics de ces manifestations, il ressort que c'est bien le plaisir du partage qui l'emporte sur tous les autres aspects et, plus précisément, c'est ce plaisir qui imprègne le paysage sensoriel et affectif au sein duquel les autres attentes (découvrir un auteur rare, entendre une autre interprétation d'un texte connu, accéder à une œuvre trop difficile pour être abordée seul) sont, le plus souvent, comblées. Après le moment de lecture partagée, le retour au livre est presque unanimement évoqué comme son prolongement « naturel », moment d'appropriation personnelle, indispensable par quoi s'accomplit la lecture. Dans les propos des différents acteurs de la lecture publique, lecteurs à voix haute et publics de ces manifestations, on ne relève guère d'indices d'une aspiration à l'oralité naïve d'un monde archaïque. L'oralisation de l'écrit est une conquête, une avancée, la jouissance ritualisée d'une contradiction jamais dépassée entre l'ouverture et le retrait, le privé et le public, qui constitue la tension féconde d'un monde dont le livre serait l'objet fétiche.

Les poètes sont la seule (magnifique) exception. Pas tous, mais bon nombre, parmi



(6) L'expression est de Claude Guerre dans la présentation qu'il fait du Festival de Poésie sonore à la Maison de la Poésie (27-30 mai 2010).

(7) Rémy Toulouse, « Tout ce qui est solide se dissout dans le numérique. La lecture attentive et critique menacée de marginalisation », *Le Monde*, 31 octobre 2009.

les plus actifs, les plus percutants, les plus engagés, ceux dont la visibilité est la plus grande, revendiquent l'oralité comme le mode par excellence de l'expression poétique, veulent arracher la parole au carcan du livre qui la dessèche et l'étouffe, lui redonner, alliée à « sa sœur musique »(6), sa puissance de profération et de cri, contre un monde de calcul marchand et de raison aliénante.

On retrouve cette volonté de résistance, portée par la lecture à voix haute, en dehors du champ de la poésie sonore. Lorsqu'elle est portée par des lecteurs et des écrivains prosateurs, il me semble qu'elle vise moins à dénoncer la réification généralisée de notre monde que la menace qui pèse sur le statut de sujet, sujet-auteur, sujet-lecteur, du fait du nouveau régime de lecture instauré par le développement du numérique qui brouille les frontières, dissout les objets, problématise les appartenances, produisant avec la neutralisation de la vieille dialectique des consciences qui se posent en s'opposant, des « sujets à identité faible » (7).

Activité solitaire, silencieuse, suivie, où le corps s'abstrait du présent, se dérobe à la compétition, s'abandonne, objet de prescription scolaire, la lecture accumule les handicaps, on l'a assez entendu, auprès de jeunes gagnés aux séductions du multimédia (par quoi le texte s'agrémenté d'images et de sons), aux facilités vertigineuses de l'Internet (où chaque élément fait connexion avec la totalité jamais close des informations) et aux enthousiasmes des réseaux sociaux, des sociabilités virtuelles sur le web (avec des porteurs de profil anonymes, dispersés dans le temps et l'espace, qu'on ne rencontrera jamais « pour de vrai »).

Pourtant, d'une certaine façon, le retrait du lecteur d'hier, plongé dans sa lecture, s'adonnant à sa correspondance secrète n'est pas si différent du repli dans sa chambre de l'adolescent d'aujourd'hui collé à son écran. Des dialogues s'instaurent entre le pratiquant et d'autres, présents/absents, à l'insu de l'entourage. Aujourd'hui pas plus qu'hier, les communautés imagi-

naires (livresques, épistolaires ou numériques) ne se substituent aux sociabilités de contact, celles qu'on entretient avec les proches, la famille, les copains, les amis – les deux se combinant le plus souvent, les réseaux sociaux procédant par prolifération des liens et intégration plus ou moins consentie des amis (non connus) de mes amis (connus pour de vrai ou pas).

Le livre pourrait donc apparaître seulement comme un médium dépassé, « ringard », parce que plus « pauvre » par rapport à toutes les possibilités d'exploration, de découverte, d'informations, de relations qu'offre la technologie contemporaine. De fait, dans la lecture sur écran, plus que d'un changement d'échelle, rapidité, extension ou commodité de consultation, c'est une révolution du rapport au texte qui est en jeu.

En automne 2009, pendant la Foire du livre de Francfort, Google lance sa librairie numérique payante, Google Edition. Il s'agit, selon Roger Chartier, du « transfert du patrimoine écrit d'une matérialité à une autre »(8). L'historien en tire les conséquences, au-delà de l'opération technique : « [...] la numérisation des objets de la culture écrite qui est encore la nôtre (le



(8) Roger Chartier, « L'Avenir numérique du livre », *Le Monde* du 27 octobre 2009.

(9) Le sujet n'est pas nécessairement « individuel ». Ainsi, philosophe et sociologue marxiste, Lucien Goldmann, auteur du *Dieu caché*, Gallimard, 1955, ouvrage capital sur la vision tragique, a mis au centre de sa théorie de la production culturelle le concept de « sujet collectif », rapporté aux classes sociales, considérant que les œuvres importantes, les chefs-d'œuvre (les seules qui méritent, de son point de vue, d'être étudiées), sont l'expression d'une vision du monde qui ne saurait être l'invention d'un individu, aussi génial soit-il, le génie consistant à concrétiser dans une œuvre les valeurs et le projet historique dont un groupe social est porteur.

livre, la revue, le journal) leur impose une mutation bien plus forte que celle impliquée par la migration des textes du rouleau au codex. L'essentiel ici me paraît être la profonde transformation de la relation entre le fragment et la totalité. »

Avec « l'égalité de traitement de tous les textes sur le même écran » est « rompue la relation qui, dans toutes les cultures écrites antérieures, liait étroitement des objets, des genres et des usages [...] C'est cette même relation qui rend visible la cohérence des œuvres, imposant la perception de l'entité textuelle, même à celui qui n'en veut lire que quelques pages. »

« Il est sûr, ajoute Roger Chartier, que les nouvelles manières de lire, discontinues et segmentées, mettent à mal les catégories qui régissaient le rapport aux textes et aux œuvres, désignées, pensées et appropriées dans leur singularité et cohérence », avant de conclure que, avec les formes d'écriture nouvelles que permet le numérique, ce sont, là encore, « les catégories qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, sont les fondements de la propriété littéraire » qui sont bousculées.

La « propriété littéraire » s'inscrit dans un dispositif idéologique et institutionnel (d'une portée plus générale) au centre duquel trône le sujet individuel : un sujet-auteur propose sa production comme un bien unique et inaliénable à des sujets-lecteurs qui sont tenus de le recevoir comme une œuvre dont la cohérence textuelle, rapportée à une intention créatrice, se trouve garantie par l'existence finie d'un objet-livre. Au texte, nul n'est autorisé d'apporter la plus petite modification, sinon son auteur.

D'exercice de répétition puis de glose, voire d'imitation du texte, la lecture est devenue progressivement, grâce à la diffusion élargie du livre, une activité d'interprétation par laquelle se rencontrent, se confrontent, dialoguent le monde du texte et celui du lecteur, se conjoignent ou se distancient les horizons d'attente. Il peut y avoir flottement, indécision, incompréhension, déviance dans l'interprétation, incohérences, maladresses, superficialité

dans la représentation ou la construction du monde du texte, il s'agit toujours, à partir du postulat d'une prise de position, d'un engagement par rapport au monde, d'œuvrer à la rencontre ou à la divergence critique entre des subjectivités au travail. Vision du monde, monde du texte, point de vue d'auteur, ces notions qui nous sont si familières, indissociables d'une théorie du texte qui pose l'existence d'un sujet créateur s'adressant à un sujet lecteur (9), exigeant de lui une attention particulière, où se mêlent le sensible et l'intellect, l'attention analytique au détail et le souci de la totalisation, risquent d'être sans emploi dès lors qu'il n'est plus apparemment de sujet d'énonciation repérable ou à construire comme tel.

Contre cette dispersion mortifère, cette perte programmée du sens, la lecture à voix haute résiste. Elle dit un texte, toujours unique, à jamais singulier, d'une voix (ou en choralité de voix) à partir d'un corps, d'une bouche, qui est la référence ou le témoin à la fois dérisoire et héroïque d'un monde qui resterait le lieu incertain où des êtres humains se veulent en quête d'eux-mêmes.


Pour comprendre le remarquable succès de la lecture à voix haute, il ne m'a pas semblé inutile d'en contextualiser assez largement la renaissance car celle-ci participe à la fois du *constat* de la crise de la lecture, porté par la majorité des acteurs concernés, dans leur diversité institutionnelle et la diversité des fonctions qu'ils attribuent à la lecture, du désir d'apporter *remède* à cette crise en modifiant la représentation sociale dominante de la lecture (celle du lecteur isolé, associable), du souci de *sauver*, face au numérique, une idée humaniste, « progressiste » de l'homme, soutenue, nourrie par la fréquentation assidue des livres : présence critique au monde, engagement personnel et dialogue incessant avec les figures de l'autre, aussi éloigné soit-il dans le temps et l'espace, mais toujours entendu et reçu comme un « sujet », une voix, ayant qualité à revendiquer qu'on lui fasse droit d'un discours propre, d'une vision du monde singulière. ●

## 2) ET DANS LES BIBLIOTHÈQUES ?

# ∴ Pour un nouvel esprit bibliothécaire ou les re /médiations de la bibliothèque numérique

(article extrait de *Horizon 2019 : bibliothèques en prospective*, ENSSIB, 2011)

Entre fascination et inquiétude, chacun s'accorde à reconnaître que nous sommes entrés avec l'ordinateur numérique et la révolution informatique de l'Internet dans un nouvel âge de la culture, de sa lecture et de son écriture, de sa transmission et de son développement.

par **Robert DAMIEN**   
*philosophe, professeur à l'université Paris-Ouest La Défense, directeur de l'École Doctorale « Langage, connaissance, modélisation »*

**A**ussi bien se font de nouveau entendre et à juste titre, les interrogations qui saluèrent la naissance du codex ou l'invention de l'imprimerie. Il en est de même avec le triomphe de l'ordinateur informatique qui fait s'élever un identique lamento déploratif.

La philippique constante contre les médiations de l'écriture (et ses formes tyranniques de destruction des authenticités de la parole première et autonome), reprend à nouveau frais l'antienne : le codex a fait disparaître les voix foisonnantes du Panthéon au profit de l'auteur unique qu'est le Dieu universel du Livre intégral ; l'imprimerie a détruit la prière monastique de la *lectio divina* d'une Église catholique (de *katholon*, universel), seule habilitée à transmettre et à interpréter la voix créatrice de l'Ordre ; l'ordinateur informatique (et les outils numériques de communication et d'information de l'Internet) marginalise les chefs-d'œuvre de la littérature des grands auteurs que les institutions publiques de l'École, du Musée et la Bibliothèque

avaient la charge de rendre accessibles à tout citoyen de la République, capable d'entendre le grand récit historique par lequel l'humanité raconte la richesse de son devenir autocréateur.

Un dépôt de bilan autant qu'un appel au secours.

Peut-on y échapper et prendre une mesure lucide et vigilante de la révolution reproductrice et intellectuelle qui s'opère sous nos yeux ? C'est ce que nous voulons tenter dans cette intervention. Après les révolutions scientifiques du XX<sup>e</sup> siècle, Bachelard proposa un « nouvel esprit scientifique ». En pleine révolution médiologique de l'Internet et avec l'ordinateur comme nouvelle machine matricielle du savoir, que devient le mythe républicain de la « Bibliothèque publique et universelle de tous les livres » ? Une bibliothèque illisible d'accessibilité immédiate sans institution ni contrôle, sans ordre ni hiérarchie, livrée aux injonctions consommatrices du désir singulier d'un lecteur libre et isolé... Plutôt que la déploration morose ou la

nostalgie rageuse, notre enthousiasme sceptique s'efforcera de trouver dans les termes mêmes d'une épistémologie bachelardienne de la lecture et de la bibliothèque, des instruments conceptuels pour mesurer l'enjeu de cette révolution numérique et dégager positivement un *Nouvel Esprit Bibliothécaire* (NEB).

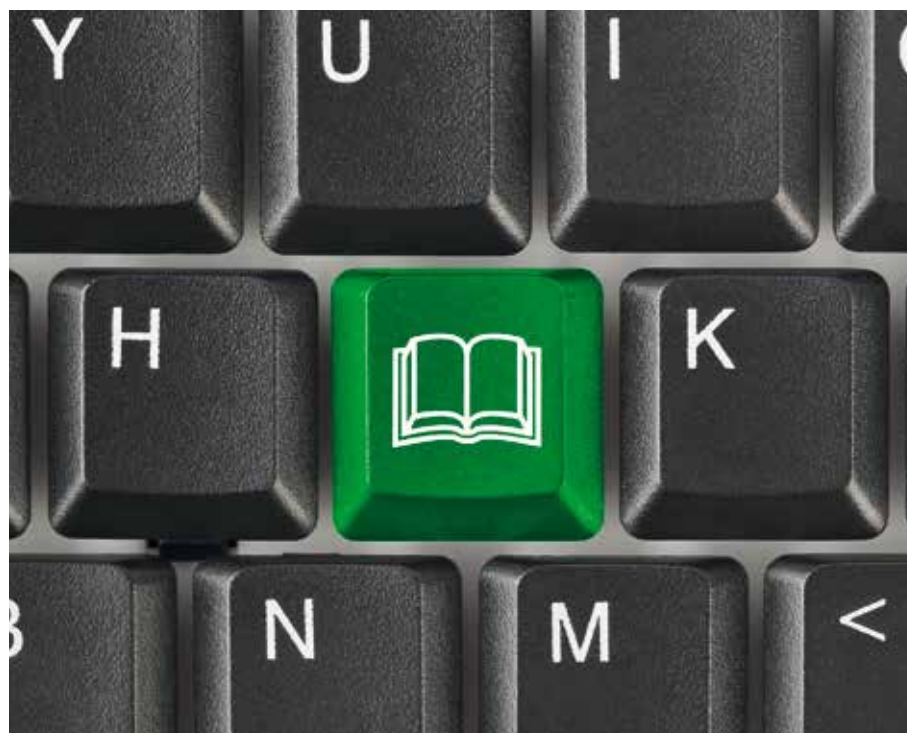
### **Une métaphysique concrète : les autoroutes de l'information et de la communication**

Qu'y a-t-il entre les textes et moi ? Plus d'institutions médiatrices comme la bibliothèque besogneuse des parcours et des carrefours mais une autoroute directe, fluide de textes dématérialisés pour un usage immédiat, individualisé, ouvert à toutes les singularités de la demande, à toutes les requêtes particulières, nous dit le nouvel Évangile.

Sonnez trompettes ! Nous vivons une nouvelle résurrection, une sortie de deuil. Les autoroutes (de l'information et de la communication) sont annoncées. Par eux s'ouvre la nouvelle voie de l'universel, la terre promise d'un réenchâtement du monde, un nouveau monde. Non pas un

arrière-monde, au delà du monde, mais le monde nouveau d'un paradis métaroutier.

Comme toute métaphore qui porte au-delà et lie les contraires, l'euphorie autoroutière transporte dans un au-delà immanent mais d'un nouveau type car elle élimine les plis amers de la mélancolie, maladie de la grandeur propre à toute métaphysique : la méta-route a la réalité d'un idéal plutôt que d'être l'idéal toujours blessé d'une réalité décevante. Qu'évoque-t-elle pour nous permettre cette exaltation aujourd'hui « mondialement » partagée, du moins communément véhiculée ? L'autoroute c'est avant tout des voies de circulation ouvertes sur un horizon infini, autorisant rapidité de déplacement et fluidité d'écoulement - ni carrefours ni feux rouges. Dans autoroute il faut entendre surtout auto, non seulement mobile mais surtout auto-nome, c'est à dire une conduite autonomée qui invisibilise les surveillances et évacue les contraintes géographiques. Certes, une route par et pour la mobilité, mais plus encore une route que l'on se construit soi-même dans la souveraineté d'un parcours électif, sans être conditionné par les courbes, les virages, les croisements, les carrefours et, surtout, les





rencontres avec les autres : sur l'autoroute, il n'y a pas d'autre en face, imprévisible et toujours potentiellement menaçant. Il n'y a que des pareils au même, des « semblables, des frères » - à côté, dans le même sens. Le seul danger est derrière ou devant, les chevauchements de lignes, les déboitements soudains qui requièrent une vigilance monologique mais autorisent aussi, dans l'égalité d'accès, des conduites diversifiées et des pratiques hétérogènes de l'utilitaire « père » au ludique sportif.

Transférée dans l'espace des nouvelles technologies de l'information et de la communication, une telle métaphore décrit un échange direct, instantané, fluide car dématérialisé, délocalisé et dé-hiérarchisé : des liaisons sans lésions, des relations pluralisées sans le nœud des liens, le réseau interactif sans le clan des mafias, multipliant des affinités ubiquitaires dépourvues des tyrannies mutilantes de l'intimité. Les flux immatériels de l'information numérisée libèrent de la graphie et du chemin, de l'école et de la ville, du rail et de la ligne tous instruments autoritaires de l'institution étatique. Les autoroutes - bien nommées - de l'information et de la communication, les inforoutes, réalisent un plurivers sans sols ni sang, sans frontières ni territoires et incarnent une révolution sans violence, une totalisation harmonieuse sans totalitarisme, une universalité catholique sans église car autorégulée sans constitution ni autorité : les NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication) sont la source quasi platonicienne d'une métaphysique technologique : une utopie concrète. Une démiurgie paradigmatique s'accomplit sous nos yeux car libérant le temps des obstacles ontologiques de l'espace, elle nous sépare de la dialectique infernale des médiations représentatives à quoi nous contraignent les lieux et les bornes, les distances et les occupations, les racines et les situations. La colombe peut jouir de son ivresse sans craindre le ricanement kantien. Paradoxe sans doute, mais un certain rousseauisme écologique peut aussi y retrouver sa joie de l'errance

déambulatoire, de la flânerie allègre car s'y trouvent enfin évacuées aussi bien l'écriture étatique que la propriété cadastrée, l'assignation territoriale que l'immatriculation domiciliaire, la langue scolarisée autant que la ville bornée, le document catalogué que le texte inventorié.

Sans toit ni foi, sans feu ni lieu, nous connaissons enfin l'apothéose d'une métaroute, c'est-à-dire d'une route de pure conduction sans l'appareil politique de domination que toute route entraîne et construit, une route purement et pleinement route : une utopie (1) qui transforme son privatif déficitaire en bénéfice promotionnel et nous pourvoit selon l'invisible providence d'une régulation suffisante, d'une bienheureuse an-archie, c'est-à-dire d'un ordre sans commencement ni commandement : un universel inforoutier sans « risque de friction » (selon l'expression de Bill Gates (2)), puisque positivement a-politique.

Sans vouloir bénir le révolu ni entonner le discours technophobe et quel que soit notre désir de participer à cette célébration d'une nouvelle liturgie, nous voudrions inquiéter cette méta-euphorie nomadique. L'impensé conflictuel que la métaphore masque n'interdit-il pas de la transformer en un concept opératoire ? La suggestion descriptive n'est-elle pas sujétion et comme telle l'instrument idéologique d'une domination ? La métaroute est, comme toute métaphysique, l'enjeu d'une conquête pour occuper les lieux stratégiques de la souveraineté. Quelle guerre, c'est à dire quelle politique, s'y déclare ?

### **Les médiations de l'Internet**

Charles Trenet nous posait en chantant la question : qu'y a-t-il à l'intérieur d'une noix ? Nous aimerions reprendre l'interrogation de la chanson : qu'y a-t-il à l'intérieur d'Internet, quel est l'interne de l'Internet ?

Comment le qualifier tout d'abord ? En première approche, on dira que c'est une dynamique technologique de l'intellect qui met en réseau les intelligences dans une

(1) On trouvera une figuration très suggestive de cette utopie dans l'oeuvre de Melvin M. Webber et particulièrement dans le seul texte traduit en français, *L'urbain sans lieu ni bornes*, Éditions de l'Aube, 1996.

(2) Cf. Bill Gates, *La route du futur*, Paris, Robert Laffont, chap. 8, « Sans friction », p. 196-225.

infrastructure industrielle et économique en offrant des possibilités plastiques multipliées car reliées par l'appareillage informatique d'un ordinateur (3). Par l'automatisme informationnelle du traitement ordonnateur, se trouvent ainsi mis à disposition de qui accède à un ordinateur, de multiples pratiques de connaissances, de recherches, de discussions, d'entraides lesquelles s'offrent comme des services accueillants mais diversifiés et hétérogènes.

Cependant les effets qui se proposent à notre geste de click s'opèrent sans que nous ayons conscience du mode et des protocoles de réalisation concrète des exercices requis et affichés sur le bureau de l'écran.

Cette invisibilité des applications algorithmiques provoque une mise à distance radicale de l'utilisateur fût-il le plus performant. Comme le montre fort bien Paul Mathias (4) que nous suivons ici, nous ne savons pas où nous nous situons ni ce que nous faisons grâce et par ces fonctionnalités souterraines. Notre expérience pratique, de la plus simple à la plus élaborée, nous demeure opaque, totalement impensable et obliérée dans les processus de leur formation. L'impensabilité des règles et des modalités de nos actions informatiques qui nous formatent sans que nous puissions nous en informer, nous détermine cependant dans notre identité ubiquitaire. Publiée par nos choix, nos préférences, nos habitudes, nos navigations interconnectées, notre personnalité numérique exhibe secrètement, mais sans que nous ayons accès aux mécanismes de sa générativité, le déploiement de nos virtualités sans cesse sollicitées par les services disponibles par l'ordinateur et ses équipements logiciels. Dans la nébuleuse indéfinie des ressources opératoires du service en notre pouvoir, émerge un nouveau sujet dans un écosystème instrumental de savoir, d'action et de réflexion : l'ordinateur conduit bien une *ordinatio* qui porte à l'existence un nouvel être et selon une mise en ordre artificielle des fécondations génératives, dont, comme l'autre divine et naturelle, nous ignorons tout.

Mais cette ontogénie performative ne va pas sans perturbation ni dysfonctionnement. En effet, notre utilisation de l'ordinateur comme de l'Internet est toujours bien en deçà des propositions de service fournies par l'appareillage logiciel des machines intellectuelles. Notre usage est toujours en défaut des possibilités de pratiques, de sens et de significations. Pourquoi ce retrait ? Du point de vue de l'utilisateur, cette offrande dont on oublie le plus souvent qu'elle est marchande et que l'appât est du gain comme nous le montrerons, est une sorte de bruit de fond insaisissable qui provoque un sentiment de panique devant cette submersion, ce trop-plein débordant de potentialités disponibles. D'où, sous la convivialité affichée d'un festival technique d'exploits à portée de click, le commun des mortels usagers éprouve une crainte d'être à la fois démuni et embarqué à « l'insu de son plein gré » par une parole illocutoire toujours déjà écrite, préalablement soumise aux contraintes et déterminations d'une puissance invisible qui l'accapare et la normalise sans contrôle possible de notre intelligence critique ni rectification maîtrisable de notre propre commande.

Tout est à notre portée mais cette puissance effective de déclencher la requête se trouve diffractée dans des machineries invisibles et opaques qui nous réduisent à une impuissance quasi traumatique. On comprend comment et combien une sorte d'apraxie paralyse nos interventions et conduit à une utilisation restrictive et souvent anxieuse de la machine Internet. Nos satisfactions relèvent plus du hasard bienveillant des coïncidences aléatoires que de la sagacité d'une conduite savante. Livrée à une extériorité machinale dont la domination fonctionnelle nous dépossède en partie de notre faculté délibérative, chacun l'utilise néanmoins mais avec des degrés de fébrilité qui hiérarchisent les habiletés et discriminent l'intelligence technique des meilleurs. Les moteurs de recherche sont bien des matrices d'autorité qui sélectionnent une hiérarchie du savoir-faire et du faire savoir et promeuvent des performances concurren-

(3) Franck Varennes, *Qu'est-ce que l'informatique ?*, Paris, Vrin, 2009.

(4) Paul Mathias, *Qu'est-ce que l'Internet ?*, Paris, Vrin, 2009.

tielles d'accès et de manipulation des potentialités disponibles.

On ajoutera avec Paul Mathias (5) que ce processus infini d'écriture et de lecture est médiateur temporaire et mobile d'intentions hétéronomes et outil dynamique d'agrégations hybrides afin de signifier une parole surdéterminée par le flux des connexions discursives commandées par des automatismes aveugles et sémantiquement indiscriminés. L'ensemble intotalisable des traces et empreintes de nos navigations qui se greffent sur d'autres, se tissent et relient dans les flux croisés d'intertextualité aboutit *in fine* à la figure métaphorique d'une « bibliothèque illisible » dans laquelle tout est disponible par le biais du click de requête mais on ne sait pas où, quand, comment et par qui et par quoi ? À la physique bibliothécaire des stocks localisables de documents ordonnés topologiquement et économiquement dans des bâtiments architecturaux aux espaces étagers de rangement et de classement, transportables dans des caisses et bacs, manutentionnés par des individus employés, a succédé un réseau contextualisé de savoirs possibles mais constitué par la multiplicité des

demandes en extension qui s'augmente sans cesse de leurs exercices de mises en liaison et par l'écriture interconnective des intentions dans la machine combinatoire des disponibilités.

### Un nouveau type d'individu lecteur

Nos navigations nous avouent. Elles exhibent, sans que nous le sachions ni le voulions, la singularité d'une subjectivité mise à nue par la publicisation de ses parcours sur Internet. S'y délivre alors dans les paroles écrites de nos requêtes souvent libérées de tout interdit, une identité invisible, décomplexée, sans papier d'identité bibliothécaire, détachée des distinctions normatives de la culture autorisée. La démocratisation des accès par l'Internet libère l'expression de tout ce que la république bibliothécaire avait interdit par ses normes de discursivité publique. Se donnent à lire et écrire des singularités désenclavées des formes tutélaires de l'orthopraxie scripturale et lectorale de la matrice bibliothécaire.

Mais cet affaissement des contraintes de discursivité et d'intelligibilité provoquée et



(5) *Ibid*, p.55.

entretenu par la machine informatique de l'Internet promouvant par là des efflorescences narcissiques d'affirmation, doit être compris comme un véritable changement paradigmatique de la raison bibliothécaire. Au lieu de dégager des procédures stables, standardisées et reproductibles d'accès aux savoirs disponibles (codes, fichiers, inventaires, collections, etc.), l'Internet autorise et qualifie la valorisation des singularités mais spécifiées et calibrées au plus près des différentiels de requête qui permet de définir une idiosyncrasie contextuelle et plus valorisée.

Comme le montre Louise Merzeau dans ses travaux (6), la dispersion, l'éclatement des individuations informatiques n'empêchent pas de dégager des profils conducteurs de particularités. Nos traces et empreintes dans les services informatiques dessinent des attractions privilégiées, des aimantations préférentielles dont la captation opérationnelle promet une valeur marchande à la disposition des sites proposés. Leur réputation gratifiante dont témoigne le nombre de visites touristiques ou informationnelles, induit la confection de dignités promotionnelles générées par la foule électorale des fréquentations et détermine un

classement évaluatif des performances de sites sur le marché commercial des annonceurs publicitaires. La puissance d'essaimage agrégatif promet un capitalisme informationnel capable de tirer profit des préférences quantifiables d'un individu numérique, polyphonique et multisectoriel.

S'informer, c'est se voir proposer par inférence statistique et propagation réticulaire, les sites plébiscités par les navigations. Tout ce que je choisis de recevoir de lire et d'écrire sur mon écran en consommant le site requis est en effet issu d'une recommandation d'appel et génère une plus-value d'intérêt publicisée par ma présence. Ces prédifférenciations congruentes font évidemment l'objet d'une publication sélective qui propose l'adhésion, mobilise des attentions et capte le désir appâté par des injonctions consommatrices. Le document exhibé se définit et se classe par son attractivité effective. On peut le quantifier par le nombre de visites consultatives déposées par nos marqueurs électroniques qui sédimentent ainsi l'identité digitale de nos trajectoires numériques (7). La singularité individuée de nos appétits informatiques est moins traquée pour être



(6) Merzeau, Louise (2009), « Du signe à la trace : l'information sur mesure », *Hermès*, n°59, *Traçabilité et réseaux*, p. 23-29.

(7) Roger T. Pedauque, *Le document à la lumière du numérique*, Préface de Michel Melot, Caen, C&F éditions, 3006.

éliminée qu'élue pour être promue, sélectionnée pour sa représentativité économique et maximisée pour le profit qu'elle autorise.

Quel est donc le sujet de nos identités numériques par lesquelles nous nous écrivons dans les transactions réticulaires ? Une personne-source et ressource qui s'affirme sans le savoir ni le vouloir comme un opérateur électif de liens et un agent sélectif de pertinence dans le traitement informatique des données.

Qui suis-je ? Que suis-je ?, se demandait le métaphysicien. Une chose qui pense, répondit-il et la modernité, dit-on, s'en trouva inaugurée. Aujourd'hui, que répondrons-nous ? Les réseaux numériques par et dans lesquels chacun s'identifie pour communiquer et faire société avec ses semblables, nous donne la clef : chacun est un être qui laisse des traces par ses connexions. Ces traces nous authentifient et nous identifient, on peut les suivre et cette captation par le périmètre de nos connexions nous expose dans notre existence et dessine notre profil numérique. Nos usages informatiques portent notre parole et exhibent notre portrait : dis-moi tes contacts informatiques et je te dirais qui tu es...

Autrefois, on se plaignait d'être réduit à un simple numéro sur une carte d'identité sociale et professionnelle et chacun d'y voir le début navrant d'une uniformisation objective, d'une normalisation statistique, d'un fâcheux anonymat. Aujourd'hui nous en avons plusieurs et nos adresses électroniques nous redoublent de l'ombre portée de nos relations numériques. Elles nous augmentent de leurs empreintes et nous confèrent des identités d'emprunts. Ces données sensibles nous poursuivent de leurs marques indélébiles et nous font reconnaître à tout instant et en tout lieu informatique comme une personne porteuse de ses chiffres et signes qui nous qualifient dans nos connexions réticulaires. Nous sommes pris dans ce réseau comme le moustique à la lampe. Tous ces chemins mènent à nous et de ces circulations repérables on peut déduire la continuité d'un

comportement, anticiper la conduite et prévoir les choix.

Par ces dépôts que laissent traîner derrière nous nos pérégrinations sur le réseau Internet des machines et tuyaux, chacun acquiert une personnalité consistante en laquelle son identité demeure dans la singularité reconnaissable de ses contacts. Chacun possède ses odeurs, ses sueurs, ses humeurs. Désormais s'y ajoutent nos sécrétions numériques qui avouent à travers nos comptes bancaires, nos achats, nos appels, nos visites, nos navigations, la spécificité de nos préférences, l'originalité de nos attractions, la continuité de nos choix. Elles racontent, pour qui saura les rapporter, notre personnalité inscrite dans les nœuds de circulation et les carrefours de nos déplacements.

Le problème est bien là : qui peut le savoir puisqu'il n'est plus de Dieu qui voit tout et nous regarde hormis les machines anonymes et muettes ? Qui peut prendre connaissance des données de notre sensibilité dont elles gardent trace ? Comment garder le secret de nos sécrétions ? Comment maintenir la salvatrice opacité et la dissimulation bénéfique de notre intimité ? Quelle frontière peut encore assurer l'étanchéité de nos sanctuaires personnels ? Qui peut contrôler l'accès à nos différents registres d'existence, en discriminer le bon et le mauvais usage ? Quelle autorité légitime peut en multiplier les échanges, en augmenter les diffusions, en diversifier les transmissions ? Qui s'en peut décréter propriétaire et au nom même de ce droit de propriété en user et abuser jusqu'à vendre les fichiers de données exploitables et faire commerce de nos identités porteuses d'appétits spécifiques et d'intérêts particularisés que nos connexions font parler et rendent calculable ? Comment surveiller ces surveillants et garder ces gardiens ? (8) Comment acquérir une réflexivité critique sur ces opportunités heuristiques et transformer ces machines intellectuelles en *cogitamus* matriciels de raison mais, au sens bachelardien, capables, en toute confiance, de rendre raison de ces raisons mêmes ?

(8) Voir sur cette question le numéro 39 de la revue *Cités* coordonné par Paul Mathias et moi-même, *Internet et la société de contrôle : le piège*, PUF, 2009.

### Pour un nouvel esprit bibliothécaire

Avec l'informatique numérique et virtuelle dans la société de services dans laquelle nous sommes, que devient le lecteur ? Quelle lecture de quel auteur ? Quel contrat social de lecture ? Quelles institutions ? Quels sont les outils médiateurs du conseil de lecture ? Quels sont les modes de gouvernement ? Où est le gouvernail ? Quel contrat social et politique dans la démocratie virtuelle et numérique ? (9)

Le livre lui-même est métamorphosé désormais par le virtuel et le numérique, par le travail intellectuel du lecteur qui le transforme. Les techniques de l'intelligence artificielle rendent visibles et lisibles les procédures de son fonctionnement, les modalités de son organisation et l'amplitude de ses corrélations. En quelque sorte, les dieux ne sont plus dans le livre ni dans les livres, mais hors d'eux, dans les machines de traitement des textes de lecture. Ce qui change, c'est d'ailleurs moins le livre que le travail sur et avec le livre qui cesse d'être une oeuvre en soi, absolutisée, sacralisée, pour se transformer en texte métamorphique. Par les nouvelles technologies, le livre disparaît, mais en se multipliant sous des lectures sélectives pluralisées.

La réduction technographique par les instruments du traitement augmente ses usages et ses sens. Loin de disparaître, le livre, l'écrit, le texte se surmultiplient. Promu matériau d'informations multiples selon des lectures exologiques et des pratiques hétérogènes, il se dématérialise comme oeuvre d'un auteur sacralisé, mais pour devenir objet de travail, instrument de conseil, outil d'information, instrument de promotion et d'augmentation de soi.

Les livres, leurs lectures, leurs lecteurs comme les écrits qui les coefficientent, connaissent donc la subversion de l'hypertexte et du multimédia. Les traitements informatiques bouleversent l'économie du savoir lire et du savoir écrire selon des protocoles instrumentés d'investigation, de combinaison, d'interpellation. Une lecture

interactive et interstructurée, multifonctionnelle, libère les puissances de la causalité lectorale: nous vivons *une révolution copernicienne de la causalité lectorale*.

Une intelligence extensive lève les contraintes de lisibilité linéaire en multipliant les liens intertextuels. La bibliothèque virtuelle et numérique, loin d'invalider la matrice bibliothécaire du conseil inducteur dans le contrat de lecture, en radicalise les potentiels. Elle ne supprime pas la lecture, elle multiplie les pratiques de lisibilité et les instruments de textualité qui confèrent aux intelligences lectorales et scripturales une puissance exponentielle. L'intelligence (étymologiquement, ce qui fait lien, ce qui lie les choses entre elles, ce qui les rapporte les unes aux autres) propulse donc le service de la bibliothèque qui devient un des axes majeurs du développement social et politique pour une intelligence réticulaire et commutative, transitive et interactive : le lecteur est devenu lui-même un bibliothécaire, créateur intellectuel des liens.

Avec le virtuel numérisé naît le grand lecteur pour qui tout est à disposition et accessible par l'ordinateur connecté à l'Internet, mais où est l'entre-nous ? Où est le nous discursif et normatif du rapport social et politique de la lecture ? Car, en effet, si chacun « s'auto-encyclopédise », « s'autobibliothèque », on peut admettre qu'il sera peut-être un bon touriste, mais, pour autant n'a-t-il pas encore plus besoin d'institutions, de médiateurs, de conseillers, c'est-à-dire plus besoin de bibliothécaires pour se diriger et se gouverner sans être soumis à la puissance motrice et matricielle des machines intellectuelles ? En quelque sorte, ne sommes-nous pas, au moment de la révolution de l'Internet, revenus à l'état de nature où chacun se trouve subrepticement commandé par les injonctions prescriptives de ses désirs formatés par son expression même ? Quel contrat social allons-nous créer pour nous rendre maître et possesseurs de cette naturalité opérationnelle qu'est l'ordinateur informatisé de l'individuation marchandisée par ses préférences électives ?

(9) Nous reprenons ici certains éléments de notre conférence à la BPI prononcée lors de son vingt cinquième anniversaire.

En effet, le pouvoir du grand lecteur est augmenté, mais aussi sa propre responsabilité dans ses choix, ses conduites, ses parcours, ses élections. Mais où sont les équipes, où sont les équipements, où sont les équipages pour une navigation gouvernée ? Où est la culture d'usage, la tradition de formation pour ne pas être dominé par le traitement du texte et de ses potentialités incommensurables ? Rappelons qu'un traitement a trois sens : un sens médical - un traitement, c'est un remède qui pré-suppose que nous sommes sans doute malades ; traitement vient aussi de traité, traité de paix ce qui suggère que nous sommes en guerre ; enfin, le traitement, c'est aussi un salaire ce qui indique une économie où l'échange n'est pas gratuit.

Nous avons vu précédemment que les systèmes d'indexation et de documentation, les moteurs de recherche, les portails d'accès sont des instruments qui nous rendent dépendants car ils sont formatés selon certains critères d'attractivité sélective et en fonction de certains coûts de transaction. On est peut-être en recherche d'information mais on est déjà formaté dans la recherche. Le formatage est, par définition, une mise en forme. Donc, elle est

toujours prescriptive. Les données, comme le moteur et la matrice sont des prescriptions normalisatrices. Comment contrôler la délivrance de l'ordonnance et quel médecin de l'ordination la rédige, pour quelle sécurité sociale et quel ordre politique ?

On ne peut plus désormais se retirer au désert et ne pas entrer, de quelque façon que ce soit, dans le système des liens multiples du réseau. La richesse, l'augmentation de soi, la plénitude se construisent avec la multiplication des relations ; et il est vrai que celui qui est pauvre et aliéné, c'est justement celui qui n'a pas de relations pour se séparer et sortir de soi sans rester enfermé dans une communauté close, autre nom du ghetto. Il faut donc multiplier les relations, les déplacements, les excentrations et les circulations, ce qui nécessite des médiateurs, puis des conseillers, et enfin sans doute, de nouveaux bibliothécaires pour une nouvelle raison bibliométrique.

Car, en effet, le réseau comme le remarque Daniel Parrochia (10), est certes un instrument de réticulation des données, et par là même de circulation, d'augmentation de soi, mais il a également deux autres sens : c'est un filet, on attrape quelque-



(10) Daniel Parrochia, *Philosophie des réseaux*, Paris, PUF, 1993.

fois les papillons avec; c'est aussi une mafia qui impose les modalités d'action et contrôle les droits d'entrée sur les territoires. La multiplicité des liens générés par les moteurs et tuyaux de l'Internet est, certes, une ouverture dans un chemin pour un espace ouvert, multiple, diversifié mais il peut être aussi la barrière d'une paralysie des accès dans la mesure même où l'individualisation consommatrice de la recherche atteint des coûts d'investissement personnel et des coûts de transaction - pour parler comme les économistes - qui dégagent une élite capable par ses logiciels de sélectivité des aimantations, d'en ordonner ou mieux d'en ordonnancer le développement. Comment piloter, comment se piloter pour ne pas aller là où le réseau nous emmène? On a donc besoin d'un équipage pour ne pas se noyer, mais cet équipage, où le trouvera-t-on pour conduire ce nouvel athlétisme de la lecture qui impliquera nécessairement un entraînement? Sans doute, chez un surlecteur, organisé, conseillé par un surbibliothécaire, pour constituer ce que nous appellerons avec Bachelard le « surmoi positif de la cité numérique » (11).

La bibliothèque virtuelle et numérique devient un métaobjet pour penser, cette fois sans doute la démocratie des conseillers et des conseils « biblioméniaux », comme les appelle Bachelard, parce que, entre le phénomène et le « noumène », il y a désormais le « bibliomène » : ce qui n'existe qu'inscrit dans l'ordre biblioinformatique des liens.

La biblioinformatique n'a pas encore la culture bibliologique ni l'institution bibliologique, c'est-à-dire ni la pensée politique, ni la pratique démocratique, pour rendre lisible l'Internet et multiplier les liens maîtrisés qui sont générés par cette néobibliothèque des bibliomènes virtuels et numériques. Pour sortir du pseudo état de nature dans lequel nous sommes aveuglément conduit, sans doute faut-il retrouver des ressources philosophiques et ces ressources, sans doute, sont-elles dans la matrice bibliothécaire qui a fondé la République? À nous de travailler ensemble à constituer ce nouvel esprit bibliothécaire dans la société culturelle de servuction informatique que propose la révolution numérique de l'ordinateur. ●



(11) Pour plus de développement, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage, *Le conseiller du Prince de Machiavel à nos jours, genèse d'une matrice démocratique*, Paris, PUF, 2003.



## ⋮⋮ Slow lib : Ralentir ! Bibliothèque

Il y a au moins trois façons de prendre en compte les évolutions récentes en matière de fréquentation et d'usages des bibliothèques. La première, consiste à rester focalisé sur la baisse - avérée dans l'ensemble - des taux d'inscription, des taux d'emprunts de documents, voire des indicateurs de consultation des collections sur place. Cette posture conduit généralement à s'inquiéter du sort qui sera réservé aux bibliothèques dans un avenir proche, jusqu'à prédire parfois leur disparition pure et simple.

(1) J'emprunte cette formule à Alexandra Saemmer, qui, avec d'autres, distingue judicieusement la grande majorité des jeunes « alphabétisés au numérique », de ceux, nettement moins nombreux, qui sont des « lettrés du numérique ». Voir A. Saemmer « Penser la (dé)cohérence », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 56, n°5, 2011.

(2) [www.Observatoirelecturepublique.fr](http://www.Observatoirelecturepublique.fr).

(3) Sylvie Octobre, Christine Détrez, Pierre Mercklé, Nathalie Berthomier, *L'enfance des loisirs*, DEPS-Ministère de la culture et de la communication, 2010.

par **Christophe EVANS** 

*Bibliothèque publique d'information (BPI, Paris),  
Service « Études et recherche »,  
Co-auteur de Lectures et lecteurs à l'heure  
d'Internet : livre, presse, bibliothèques  
(Cercle de la Librairie, 2011)*

**L**a deuxième, a pour principe de parier sur le redéploiement numérique en ligne et sur la participation active des internautes : mise en ligne de collections numérisées, présence et engagement sur les réseaux sociaux numériques, développement de services de réponse à distance en ligne, mise à disposition de données pour contribuer à leur enrichissement (open data), etc. En dehors des bibliothèques universitaires, de certains grands établissements à forte notoriété ou de quelques bibliothèques numériques de référence (Gallica, pour la Bibliothèque nationale de France, par exemple), c'est un pari qui n'est pas toujours très rentable : le trafic en ligne augmente généralement avec le temps mais les indicateurs d'usage - sans parler des retours en termes d'image - sont en fait encore assez limités.

La troisième voie, consiste enfin à prendre acte, corrélativement à la baisse des indicateurs traditionnels évoqués plus haut, du développement important des modalités de visite sur place sans consultation systématique des collections.

Ces pratiques d'appropriation de l'espace public des bibliothèques sont surtout le fait de publics jeunes qui fréquentent ces établissements pour des motifs scolaires ou universitaires. Elles ne sont pas nou-

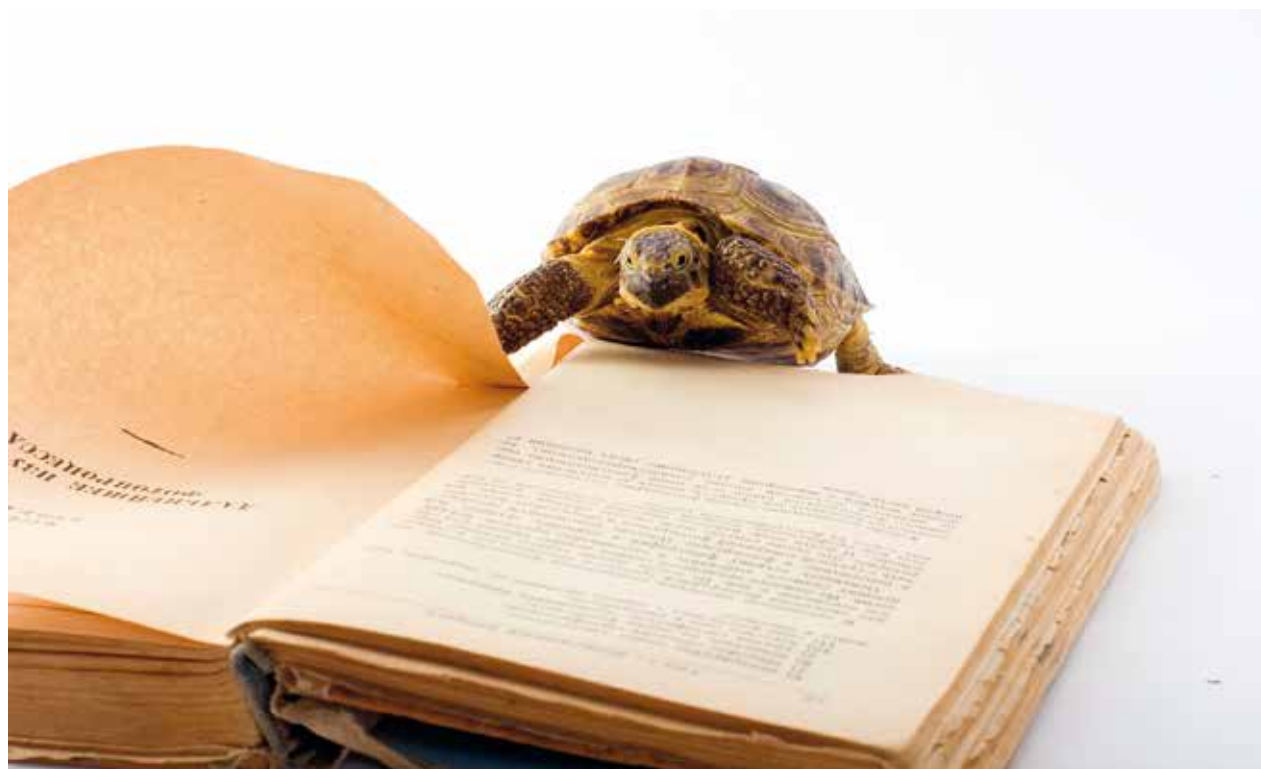
velles en soi évidemment, mais il est très intéressant de constater qu'elles semblent se développer ces dernières années, alors que tout laissait croire au contraire que les nouvelles générations, « numériquement insérées (1) », tendraient à se détourner massivement des institutions culturelles que sont les bibliothèques. Quelques statistiques permettent d'avaliser ce constat. Les dernières données publiées par le Service du livre et de la lecture du Ministère de la Culture et de la Communication français, pour commencer, font apparaître une double tendance significative : si la population des usagers inscrits en bibliothèque municipale est en recul de 4% de 2005 à 2010, les données brutes de fréquentation sont pour leur part en hausse de 24% ! (2) Une enquête longitudinale ayant permis de suivre un panel d'enfants et d'adolescents interrogés tous les deux ans de 2002 à 2008, montre bien quant à elle que si le taux de fréquentation des bibliothèques était divisé par deux entre l'âge de 11 ans et l'âge de 17 ans (passant de 45% à 21%), le pourcentage de ceux qui continuaient à fréquenter une bibliothèque et qui déclaraient y faire leurs devoirs était multiplié par 6 dans le même intervalle (8,5% à 11 ans et 51% à 17 ans) (3). L'intérêt pour l'espace physique de la bibliothèque n'a donc pas complètement disparu, loin s'en faut ; même si une partie des mis-

sions traditionnelles de cette institution semble moins faire sens aujourd'hui pour les publics. Au moment où l'on cherche à savoir dans quelle direction et avec quelle force le vent du changement culturel est susceptible de tourner, il peut donc se révéler très utile de regarder de plus près la façon dont les usages contemporains des bibliothèques (la demande) « usinent » l'offre (ici l'offre d'espace culturel public). Comme on le vérifiera ici, au-delà des problématiques d'ordre strictement culturel, cette analyse des usages effectifs des établissements de lecture publique est aussi l'occasion d'apprécier la place que peuvent occuper les bibliothèques dans des sociétés telles que les nôtres caractérisées par la connectivité, voire « l'hyper connectivité », et l'accélération des rythmes sociaux.

#### **La recherche de cadre et la symbolique du lieu bibliothèque**

Première remarque, qui ne manque pas de sel, le cadre traditionnel de la bibliothèque semble avoir encore de l'avenir auprès des jeunes. Ceux que les spécialistes qualifient

parfois de « génération désencadrée » - des jeunes gens fortement individualisés, socialisés en dehors des cadres traditionnels de l'autorité -, sont en effet précisément en recherche de cadres collectifs structurants quand il est question pour eux de produire un effort intellectuel personnel (révisions, travaux universitaires). Parmi d'autres institutions ou d'autres espaces, la bibliothèque est alors sélectionnée par une partie d'entre eux pour l'environnement normatif qu'elle procure : c'est un espace culturel public ordonné et réglé, qui offre un espace stimulant de travail ; ce que de nombreux lycéens et étudiants reconnaissent volontiers. À la différence du temps scolaire rythmé par les cours obligatoires, la fréquentation de la bibliothèque est une contrainte que l'on s'impose soi-même. On se force à rester en place plus ou moins longtemps assis à une table de travail sur place ; ce qui, pour beaucoup, est très difficile à réaliser au domicile, voire impossible faute d'habitude vertueuse ou de contexte familial favorable. Ces comportements témoignent d'une sorte de vision « traditionaliste » des bibliothèques : ces dernières sont alors



surtout considérées comme étant des espaces relativement silencieux, réservés à des pratiques sérieuses sinon pénibles. Les nombreux entretiens réalisés à la Bpi auprès des jeunes séjournateurs lycéens, très présents au moment des révisions pour le bac avant l'été, montrent bien que la bibliothèque est indissociable pour eux de ses collections, ses espaces, ses publics et son ambiance. C'est un tout qui fait sens, quand bien même l'usage des collections et des ressources est pour certains assez limité voire inexistant.

Espaces de connexion, les bibliothèques contemporaines sont donc également appréciées pour les possibilités d'isolement relatif et de déconnexion qu'elles autorisent. Elles permettent de rester concentré sur son travail en tenant à distance de soi les sources de distraction et de parasitage auxquels l'individu moderne est soumis en permanence (agitation urbaine, bruits, flux d'informations, etc.) Suffisamment permissives pour certaines d'entre elles, aux dires mêmes des jeunes usagers, leur fréquentation n'est cependant pas considérée comme une retraite ascétique ou

une forme de réclusion : on y vient avec ses amis, on y voit et on y croise du monde, le téléphone portable reste généralement activé et l'ordinateur personnel connecté au wifi quand c'est possible. Les entretiens réalisés régulièrement avec des étudiants à la Bpi montrent toutefois que même s'il est possible de rester connecté en permanence, les usagers évitent en général au cours de leur séjour de dériver longuement sur les réseaux sociaux ou sur les applications ludiques (4). Preuve que le cadre exerce bien une influence sur les usages. Le caractère normé et normatif de l'espace public culturel de la bibliothèque procure enfin d'autres avantages. Il permet une transformation de soi : transformation en étudiant, en chercheur, etc. On connaît bien ce phénomène en bibliothèque universitaire où la fréquentation des salles de lecture et de consultation participe à l'apprentissage du « métier d'étudiant », pour reprendre une formule popularisée par Alain Coulon dans ses recherches. Comme Internet et le web 2.0, mais dans le monde matériel cette fois, la bibliothèque s'impose par conséquent elle aussi pour certains profils d'usagers comme un

(4) « Nomades ou sédentaires ? Les internautes des bibliothèques publiques », avec Muriel Amar, Agnès Camus et Françoise Gaudet, in *Évolutions sociotechniques des bibliothèques numériques*, Fabrice Papy (dir.), Hermès, 2011.



espace possible de production de soi. Nous sommes loin ici de l'idée d'un rejet de l'institution traditionnelle et de l'obsolescence d'un modèle qui ne serait plus du tout d'actualité.

### **Slow library : un espace public de décélération**

Le calme et le silence des bibliothèques ne sont pas seulement appréciés des publics scolaires juvéniles pour des motifs scolaires. On rencontre ainsi également en bibliothèque de nombreux usagers qui déclarent prendre du plaisir à fréquenter ces institutions - qu'elles soient traditionnelles ou modernes - parce qu'elles leur permettent de changer de rythme. L'univers un peu ouaté, ralenti, chuchoté, endormi, et parfois un peu spartiate des bibliothèques, tranche pour eux aussi avec l'agitation du monde extérieur et l'omniprésence du marché (lieux de commerce, publicité, etc.). L'ambiance et l'atmosphère que le triptyque lieu/collections/publics contribue à produire permettent - aux dires encore une fois des fréquentants assidus que les sociologues interrogent longuement - de changer facilement de rythme, d'état de conscience, jusqu'à parfois se perdre dans des rêveries à caractère littéraire, métaphysique ou autre (5). L'image du cloître ou celle du monastère laïque s'imposent évidemment ici, sachant que la réclusion est temporaire et la conversion partielle : on ne coupe pas définitivement avec le monde extérieur, on l'éloigne pour un instant. Pour le coup, on le voit, la bibliothèque apporte ici encore une plus-value, pour ceux qui sont à même d'en profiter, en tant qu'espace différent, typé, voire « exotique ».

Dans un ordre d'idée proche, une enquête qualitative récente portant sur le rapport que les jeunes de 20 à 30 ans entretiennent aux magazines imprimés, a permis de mettre au jour un léger sentiment de malaise chez certains individus ; sentiment lié notamment aux sollicitations incessantes auxquelles nous sommes volontairement

soumis sur Internet quand nous surfons sur les réseaux sociaux ou sur certains sites d'information (6). Par contraste, certaines personnes interrogées dans le cadre de cette enquête déclaraient ainsi apprécier grandement la lecture des magazines papier parce qu'elle leur permettait justement de reprendre le contrôle de leurs activités de lecture/feuilleter : arrêt sur image, retours en arrière, etc. ; un contrôle que ces individus déclaraient exercer avec plus de difficulté en parcourant le web et en navigant à l'aide des hyperliens. Il est possible d'imaginer pour ce type de public l'intérêt que pourrait présenter une institution publique physique qui porte précisément dans ses fondements mêmes le principe de décélération. Les bibliothèques, par leur histoire et inscription dans la culture livresque, sont en effet des institutions qui sont dédiées au temps long de la lecture et à sa dimension introspective.

Alors que la fracture numérique n'est toujours pas résorbée, on commence déjà aujourd'hui à entendre parler de « déconnexion volontaire », que cette déconnexion soit temporaire ou, plus rarement, totale (c'est le cas, par exemple, de ceux qui décident de se séparer définitivement de leurs smartphones ou qui cherchent à séjourner volontairement dans des espaces non connectés). Il y a de fortes chances à l'avenir pour que ces populations, en demande de déconnexion temporaire et de décélération, voient leurs effectifs augmenter, le succès international des différents mouvements qui relèvent de l'idéologie du « slow » en atteste (« slow food » ou « citta slow », par exemple, bien représentés en Italie, aux USA et en France).

On peut se dire dès lors que la bibliothèque du XXI<sup>e</sup> siècle a sans doute une carte à jouer également dans ce domaine ; non pas en accélérant systématiquement au même rythme que la société tout entière (7), mais au contraire en continuant à offrir à ses publics différenciés des espaces ou des temps de décélération et d'inactualité, en plus d'autres services ou d'autres espaces qui relèvent du « fast ». ●


(5) Christophe Evans, Agnès Camus, Jean-Michel Cretin, *Les habitués, le microcosme d'une grande bibliothèque*, Éditions de la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, 2000.

(6) *Les jeunes adultes et la presse magazine*, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010. Synthèse de l'étude en ligne : [http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/resources/titles/84240100854950/extras/JFBB\\_Qualeia\\_Etudes24octobre\\_basse.pdf](http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/resources/titles/84240100854950/extras/JFBB_Qualeia_Etudes24octobre_basse.pdf).

(7) Sur les problèmes que posent aujourd'hui les questions d'accélération des rythmes sociaux, on consultera l'ouvrage d'Hartmut Rosa : *Accélération, une critique sociale du temps*, Éditions La Découverte, 2010.

# ●● Lire et faire lire en numérique dans les bibliothèques publiques du Québec

Au Québec, le prêt de livres numériques dans les bibliothèques publiques a fait un bond significatif en 2012 avec la mise en place de la plateforme Prêt numérique, conçue par la société De Marque en collaboration avec les différents acteurs de la chaîne du livre.

par Marie-Josée BENOIT   
directrice des services aux milieux  
documentaires,

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

**L**e défi était de rendre accessible à tous les citoyens abonnés à une bibliothèque publique des livres publiés en langue française en format numérique. Jusqu'alors, l'offre de ressources numériques pour le prêt était principalement en langue anglaise, disponible à partir d'agrégateurs de contenus – tels que le portail américain OverDrive – et se limitait à quelques bibliothèques seulement. Les usagers des bibliothèques publiques avaient accès à peu de livres numériques en français et à pratiquement pas de livres publiés au Québec. Un constat désolant, une situation qu'il fallait impérativement changer.

L'approche préconisée par les divers acteurs du milieu du livre et des institutions subventionnaires fut, notamment d'intégrer les librairies québécoises dans le modèle à mettre en place, qui s'appuierait sur la chaîne usuelle du livre, le tout sous le contrôle des bibliothèques publiques. Il faut indiquer ici qu'au Québec, une loi oblige les bibliothèques publiques à acquérir les livres (imprimés) auprès de librairies agréées.

La plateforme Prêt numérique a vu le jour grâce à la concertation de trois grandes organisations, soit Bibliothèque et Archives nationales du Québec, l'association Les Bibliothèques publiques du Québec et le Réseau BIBLIO du Québec. La plateforme a été lancée à la fin de décembre 2011 et un groupe de sept bibliothèques l'a expérimentée dans un premier temps.

## Un succès retentissant

À peine un an après le lancement de cette plateforme de prêt de livres numériques, les abonnés de quelque 20 bibliothèques desservant des municipalités de toute taille ou l'ensemble du territoire québécois en raison d'un mandat national (Bibliothèque et Archives nationales du Québec) ont désormais accès gratuitement à près de 8000 titres québécois à partir du site Web de leur bibliothèque. Le nombre de prêts a franchi le cap des 100 000 prêts effectués par l'intermédiaire de la plateforme Prêt numérique en moins de 12 mois. La fréquentation de cette plateforme, véritable vitrine de l'édition québécoise, augmente au fur et à mesure que les bibliothèques

publiques du Québec s'y abonnent et que de nouveaux éditeurs y versent leurs livres. D'ici la fin de 2013, on prévoit qu'une centaine de ces bibliothèques feront l'acquisition de livres numériques en vue de les rendre disponibles à leurs usagers par l'entremise de prêts chronodégradables.

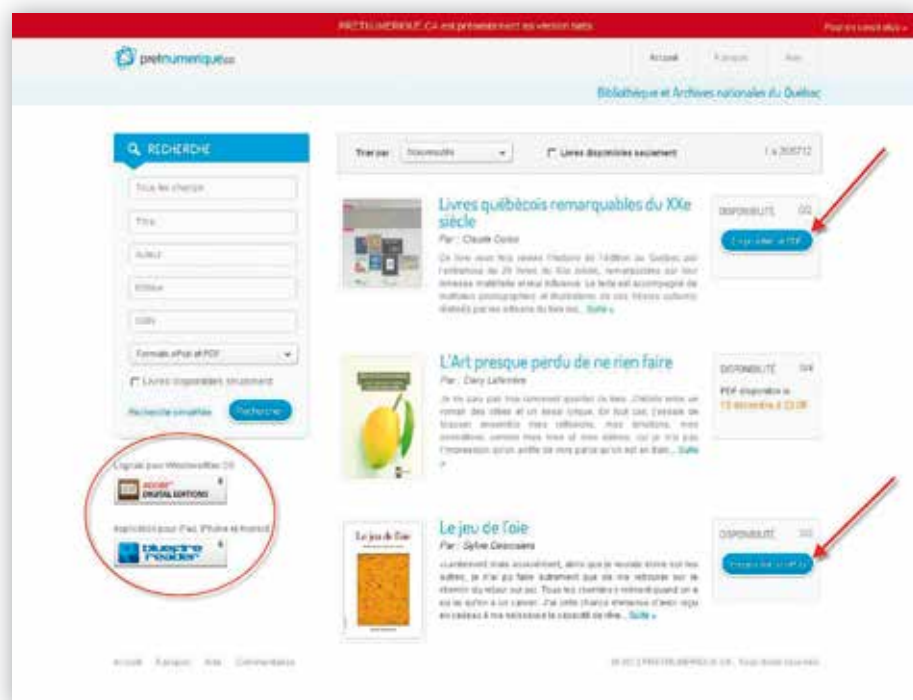
### «B-a ba» du prêt numérique

Le système permet aux bibliothèques de procéder à l'acquisition de livres numériques préalablement déposés par les éditeurs; une centaine d'éditeurs, exclusivement québécois pour le moment, y sont représentés. Les bibliothèques s'approvisionnent auprès des librairies de leur choix via leurs sites Web, lesquels sont connectés à l'entrepôt numérique. D'un point de vue légal, l'achat d'un exemplaire d'un livre signifie que la bibliothèque acquiert le droit de le prêter à une personne à la fois. Pour qu'il soit possible d'en consulter plus d'un exemplaire à la fois, il faut que la bibliothèque achète autant d'exemplaires que d'accès simultanés désirés. Les livres acquis par la bibliothèque demeurent dans l'entrepôt numérique et ne requièrent pas l'hébergement sur ses

serveurs internes. Les livres deviennent accessibles aux usagers par téléchargement selon une durée de prêt paramétrée par la bibliothèque, qui est généralement de 21 jours. À l'échéance, les fichiers téléchargés deviennent automatiquement inutilisables et sont alors disponibles pour un nouveau prêt.

Les bibliothèques présentent l'offre de livres numériques à leurs usagers à partir d'un site commun – [Pretnumerique.ca](http://Pretnumerique.ca) – et utilisent les services Web de cette interface, laquelle permet l'emprunt des livres numériques achetés. L'option optimale, à terme, sera d'intégrer les livres numériques directement dans le système intégré de gestion documentaire de chacune des bibliothèques. Toutefois, les usagers peuvent repérer dès maintenant les titres acquis à partir du catalogue de leur bibliothèque ou de l'interface commune Prêt numérique.

Les titres empruntés peuvent être lus sur des appareils mobiles de lecture, par exemple une tablette numérique ou un lecteur électronique (iPad, Sony Reader, etc.). Les livres numériques offerts en prêt sont disponibles en format PDF ou ePub et sont protégés par un verrou numérique



(Digital Rights Management – DRM). Pour ouvrir les fichiers et effectuer un emprunt, l'utilisateur doit au préalable obtenir un identifiant Adobe puis télécharger la bonne application selon l'appareil de lecture utilisé, qui doit pouvoir fonctionner avec des verrous numériques. La bibliothèque met en ligne divers outils d'aide pour répondre aux questions de base des usagers sur l'emprunt de livres numériques. Au final, l'utilisateur s'adonne à la lecture de son choix!

### Prochains défis

Bien qu'imparfait, le modèle mis en place constitue un compromis permettant aux bibliothèques publiques de vivre l'expérience numérique dès aujourd'hui et surtout d'initier leurs usagers à ce nouveau mode de lecture. La bibliothèque publique soutient le développement de la littératie et favorise l'accès aux œuvres publiées, quel que soit leur support.

Déjà, l'organisme qui chapeaute la plateforme de prêt numérique – récemment incorporé sous le nom de BIBLIOPRESTO.CA – veille à l'amélioration du système dans

l'intérêt des bibliothèques et des lecteurs. De nouvelles fonctionnalités, très attendues des utilisateurs, facilitent l'emprunt de livres numériques, par exemple la création d'un dossier personnalisé ou l'enregistrement d'une réservation.

Les bibliothèques mettent en place un dispositif d'accompagnement des usagers afin que ceux-ci se familiarisent avec la lecture numérique et les compétences techniques que celle-ci exige. Diverses initiatives de soutien et de formation sont planifiées, aussi bien sur place qu'en ligne.

Au-delà des défis technologiques, il faut également agir pour que l'offre numérique devienne aussi riche et diversifiée que l'offre traditionnelle en version imprimée. Dans ce contexte, l'ajout de livres d'éditeurs québécois aussi bien qu'étrangers, signifiera concrètement de négocier et de conclure avec ceux-ci des ententes qui ne compromettent pas indûment les capacités des bibliothèques à diffuser, prêter et conserver des livres numériques. Les bibliothèques publiques québécoises y travaillent en poursuivant l'objectif de rendre la lecture accessible sous toutes ses formes ! ●



### 3) EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

## ●● La lecture en Fédération Wallonie-Bruxelles

Les données présentées dans cet article sont issues de l'enquête générale sur les pratiques et consommation culturelles de la population en Communauté française (1). Elles ont été collectées durant le quatrième trimestre 2007 par l'institut de sondage IPSOS (2) et, pour fin de comparaisons, un certain nombre de questions issues de la première enquête générale menée en 1985 (3) ont été reprises dans cette enquête 2007.

par Michel GUÉRIN ●

directeur-coordonateur de l'Observatoire des Politiques culturelles (OPC),  
Ministère de la FWB

Les questions relatives à la lecture portaient à la fois sur les journaux et magazines (types, fréquence, temporalité, contenus), le livre et la bande dessinée (type, fréquence, contenu, achat, emprunt) et plus généralement, les obstacles à la lecture. Elles concernent principalement la lecture d'imprimés et certaines d'entre elles ont été étendues au support numérique. Le lecteur aura donc en mémoire que ces données sont datées et que certaines pratiques ont évolué, songeons notamment au recours accéléré et en augmentation constante au support numérique. En l'absence de données plus complètes sur cet usage particulier, la réalité de la lecture, comme pratique culturelle reste partielle.

On observe par ailleurs que le prêt en bibliothèque publique reste stable, et que ces mêmes lieux accueillent de plus en plus de personnes pour des initiations et consultations Internet. Les bibliothèques virtuelles se généralisent et les jeunes en particulier trouvent de plus en plus l'information recherchée dans la documentation numérique. En 2007, on relève que 14 % de la population lit les journaux par Internet et la recherche d'informations et de documents par ce canal est aujourd'hui devenue une pratique incontournable pour des publics qualifiés autrefois de forts lecteurs. Une partie de la diminution de la pratique de lecture mesurée à partir du support papier s'explique partiellement par le recours aux nouvelles technologies.

Les données qui suivent apporteront le détail de cette conclusion générale et veilleront, dans la mesure du possible, à procéder à une mise à jour lorsque l'information est disponible.

#### **La lecture de la presse quotidienne, des magazines, revues, livres et bandes dessinées**

De manière générale, on observera qu'entre 1985 et 2007, c'est surtout la lecture des journaux et quotidiens qui affiche

Pour l'analyse de ces données, situées dans un contexte élargi des pratiques et consommation culturelles, nos conclusions générales en 2009, étaient les suivantes : parmi les pratiques dites réceptives, on constate une diminution générale et significative des pratiques de lecture. Elle s'observe tant au travers des journaux quotidiens et magazines que des livres et des bandes dessinées. Il y a moins de francophones qui lisent et, en comparaison à l'enquête de 1985, en volume, les lecteurs lisent moins.

(1) GUERIN M., « Pratiques et consommation culturelles en Communauté française », CRISP, 2009, Bruxelles.

(2) L'enquête générale a été administrée auprès d'un échantillon représentatif de la population francophone de la Fédération Wallonie-Bruxelles, soit 2022 personnes âgées de plus de 16 ans, et réalisée en face à face au domicile des personnes.

(3) J. GOOSSENS-DAWANCE, R. BOUILLIN-DARTEVELLE, *Les pratiques culturelles dans la Communauté française : Principaux résultats de l'enquête quantitative*, ULB-UCL, 1985 ; N. DELRUELLE-VOSSWINKEL, G. THOVERON, *Rapport de recherche. Les pratiques culturelles dans la Communauté française : quelques analyses approfondies de l'enquête quantitative*, volume I et II, ULB, 1986 ; R. BOUILLON-DARTEVELLE, G. THOVERON, F. NOËL, *Rapports de recherche. Temps libre et pratiques culturelles, création et communication*, Mardaga, 1991.



la diminution la plus forte (-16%), suivie du livre et de la bande dessinée (-12%) et des revues (-6%).

	1985	2007
Lecture de journaux quotidiens	77	61
Lecture de livres	78	66
Lecture de revues	82	76
Lecture de bandes dessinées	50	38

### 1. La lecture de la presse quotidienne

Selon des fréquences qui varient de (presque) tous les jours à quelques fois par an, 61 % de francophones déclarent lire un ou plusieurs quotidiens. La comparaison avec l'enquête de 1985 n'est qu'indicative dans la mesure où la question ne prenait en compte que les francophones ayant une pratique régulière de lecture, soit au minimum une fois par semaine. Mais toutes fréquences confondues pour l'enquête de 2007, c'est globalement une diminution de 16 % par rapport à 1985, soit 39 % de francophones qui déclarent en 2007, ne pas lire de journaux papier alors qu'ils ne représentaient que 23 % en 1985.

La lecture d'un quotidien est plus le fait des hommes (67 %) que des femmes (56 %) et se marque dans un rapport croissant avec l'âge : plus on avance en âge et plus on lit. Il s'inscrit de la même manière et plus clairement encore dans son rapport avec le niveau d'instruction et la catégorie sociale : plus le niveau d'éducation et l'appartenance à la catégorie sociale s'élèvent, plus on lit (4).

Bien que le classement obtenu par l'enquête diffère quelque peu en pourcentage des indicateurs d'audience du CIM (5), on observe le même classement hiérarchique pour les journaux les plus lus en Communauté française. En reprenant ceux qui sont lus par au moins 5 % des francophones, on obtient en le classement suivant : 17 % pour le journal *Le Soir* (32 % en 1985), 15 % pour *La Dernière Heure/Les Sports* (10 % en 1985), 10 % pour *Métro*, 10 % pour *La Meuse* (13 % en 1985), 9 % pour *La libre Belgique* (8 % en 1985), 8 % pour *Vers l'Avenir* (7 % en 1985) et 7 % pour *La Nouvelle Gazette* (9 % en 1985).

À titre indicatif, ces données mises à jour (6) indiquent pour ces principaux titres encore comparables en 2011-2012, les scores suivants : 17,5% pour le Journal *Le Soir*, 14,4% pour *La dernière heure/Les sports*, 18,7% pour *Métro*, 8,5% pour *La Libre Belgique (+Gazette de Liège)*, soit une relative stabilisation du lectorat, à l'exception de l'augmentation significative du journal gratuit *Métro*.

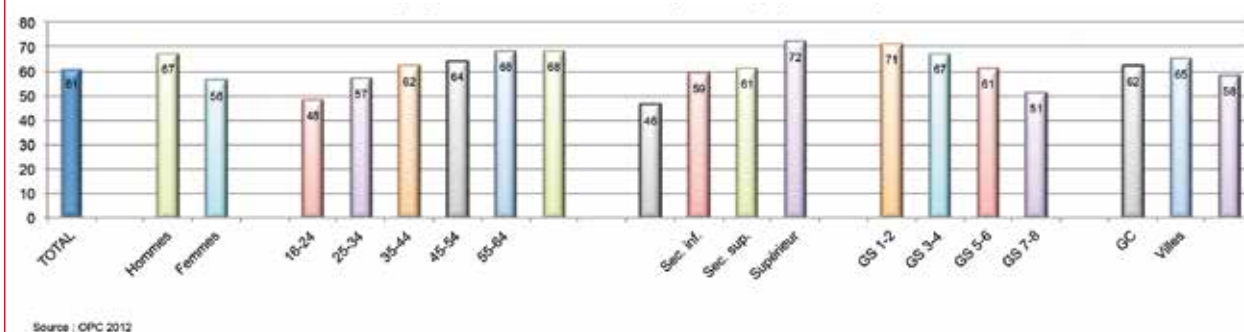
La tendance globale observée pour la répartition hommes-femmes se vérifie assez systématiquement dans l'analyse titre par titre à l'exception du journal gratuit *Métro* où cette répartition s'équilibre. Ce titre présente également la particularité d'inverser la tendance générale au niveau de l'âge puisque plus on est jeune et plus on déclare le lire. Le croisement entre la lecture de l'ensemble de ces titres et la catégorie sociale confirme également la tendance générale observée à l'exception

(4) Ce profil de lecteurs correspond globalement au profil dressé en 2002 dans une étude consacrée aux « Pratiques et attitudes face à la lecture » (Service général des lettres et du livre, Service de la Lecture publique de la Communauté française, *Les cahiers de CLPCF*, n° 3, décembre 2002). Toutefois, en 2002, on dénombrait 70 % de lecteurs de quotidiens, soit, 9 % de plus qu'en 2007.

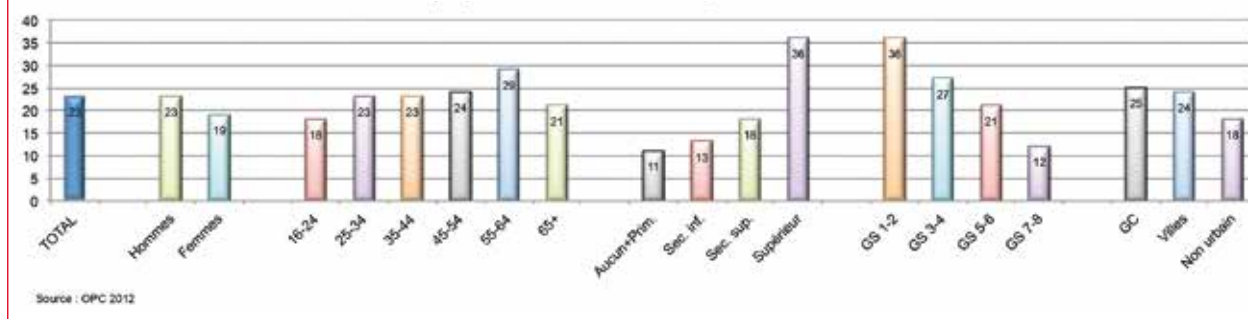
(5) Étude tactique presse 2007/2008, <[www.cim.be/audi/fr/d/index.html](http://www.cim.be/audi/fr/d/index.html)>.

(6) [www.cim.be/fr/media/presse/audience/r%C3%A9sultats/public](http://www.cim.be/fr/media/presse/audience/r%C3%A9sultats/public)

Graphique 1 : Profil des lecteurs de quotidiens papier en français



Graphique 2 : Profil des lecteurs de quotidiens sur internet



de quelques journaux tels que *La Meuse* et *Vers l'Avenir* qui sont lus majoritairement par des francophones situés dans les catégories sociales inférieures (5 à 8). (7)

Le recours à l'abonnement est une pratique relativement faible en Communauté française, puisqu'un francophone sur cinq seulement déclare être abonné à un quotidien. Cette pratique se caractérise essentiellement par deux critères : l'âge et l'habitat. Plus on avance en âge et plus on recourra à l'abonnement et plus on s'éloigne des grands centres urbains, plus on souscrit un abonnement.

Les quotidiens flamands sont lus par 8 % de francophones, plutôt bruxellois et d'un niveau d'instruction élevé et 8 % de francophones lisent également un journal rédigé dans une langue autre que le français ou le néerlandais. En globalisant la lecture de quotidiens dans une autre langue que le français, on obtient 13 % de lecteurs, soit, 3 % de plus qu'en 1985. Ce lectorat se caractérise par une population jeune, de niveau d'éducation supérieur, habitant les grands centres urbains, particulièrement concentré sur la région bruxelloise.

Quant à la lecture de quotidiens via Internet, en 2007, elle concerne un francophone sur quatre ayant accès à Internet, soit près de 14 % de l'échantillon total. Les titres les plus lus sont *Le Soir* avec 10 %, *La Libre Belgique* et *La Dernière Heure* avec 4 % chacun. Le journal *Le Monde*, qui est lu par 2 % de francophones est également lu par 4 % de personnes qui ont accès à Internet. Bien que nous ne disposons pas de données semblables et actualisées sur la lecture de quotidiens par Internet,

ce mode de lecture est en augmentation constante puisque le total cumulé d'abonnements par Internet pour les entreprises de presse Rossel, Sud Presse, IPM-La libre Belgique-La dernière Heure, L'Avenir et Mediafin se chiffrait à 3 946 en 2011 alors qu'il n'en comptait que 1 087 en 2009, soit une augmentation de 263% en 3 ans (8).

## 2. Rubriques préférées

Si l'on prend en compte les principales rubriques, en format papier et électronique, qui atteignent au moins 15 % du lectorat francophone, on retrouve les huit mêmes centres d'intérêt qu'en 1985 mais dans un classement modifié. Les faits divers restent en tête et on constate surtout un regain d'intérêt en 2007, pour la politique belge, les informations locales et régionales ainsi que pour les rubriques culturelles. Par contre, la politique étrangère et la vie économique et sociale reculent par rapport à 1985.

Un certain nombre de différences apparaissent entre hommes et femmes quant à ces centres d'intérêt. Les femmes sont plus attentives aux faits divers, aux informations régionales et locales, à la culture, à la télévision et à la santé, alors que les hommes montrent un intérêt plus marqué pour la politique, nationale et internationale, le sport et l'économie. En termes de préférence, déjà le même constat s'établissait en 1985.

Cette étude relevait encore que les plus jeunes (16-24) se désintéressaient par-

(7) La définition de ces groupes sociaux est reprise du Centre d'information sur les médias (CIM). Les catégories s'obtiennent par le calcul d'un ratio qui porte sur le croisement entre la profession du principal responsable des revenus du ménage et son niveau d'instruction. Rangée par ordre de valeur résultant de la combinaison de ces deux variables, la population est découpée en huit groupes sensiblement égaux. Ces huit groupes sont regroupés en quatre groupes sociaux, correspondant aux quartiles de la distribution de ces variables combinées. Il ne s'agit donc pas de critères absolus mais relatifs (25 % par groupe social) ni d'une définition sociologique des classes sociales. Elle se rapproche plutôt d'une définition socio-économique utilisée notamment par l'INSEE en France, laquelle s'établit à partir de la profession du chef de ménage pour définir les professions et catégories socioprofessionnelles.

(8) Source : Direction des médias et l'aide à la presse, SGAM, FWB, 2012

ticulièrement de la politique belge et semblaient plus intéressés par les faits divers, les sports, les pages télévision et culture, se maintenant dans une position proche de la moyenne pour la politique internationale. En 2007, les jeunes se désintéressent toujours de la politique, belge mais aussi internationale. Les faits divers les intéressent moins, de même que les informations locales et régionales. Les pages télévision ne les attirent plus guère, pas plus que les pages relatives à l'économie. Seul semble subsister un intérêt moyen pour les rubriques culturelles et un goût plus prononcé pour les pages sportives. Pour les tranches d'âge qui suivent, l'intérêt pour la politique belge augmente (39 % pour les 25-34 et 56 % pour les plus de 65 ans) et, selon les tranches d'âge, l'intérêt par rubrique se nuance avec les pourcentages maxima suivants : les informations locales et régionales (48 % pour les 65 ans et plus), la politique étrangère (38 % pour les 45-54 ans), l'économie (17 à 20 % pour les 45-64 ans) et les pages télévision (32 % pour les plus de 65 ans). Le sport, au contraire, suscite de moins en moins d'intérêt avec l'âge (35 % pour les 16-24 et 22 % pour les 65 ans et plus).

En croisant l'intérêt pour ces rubriques avec le niveau de scolarité et l'apparte-

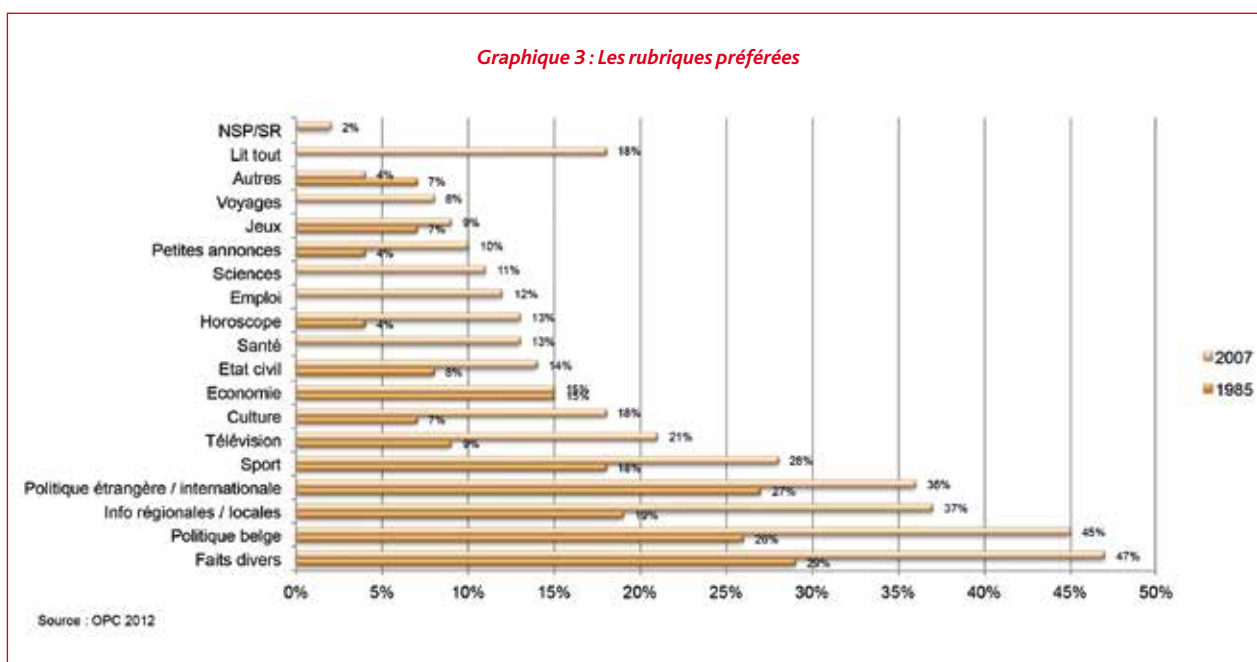
nance aux catégories sociales, quelques tendances apparaissent nettement. Les faits divers, les pages télévision et l'état civil sont d'autant plus appréciés que le niveau d'instruction et la catégorie sociale sont faibles et à l'inverse, politiques belge et internationale, économie et culture sont des rubriques dont l'intérêt augmente avec le niveau d'enseignement. Les informations locales et régionales sont relativement bien appréciées par tous les niveaux d'enseignement et de catégorie sociale avec toutefois un intérêt plus prononcé pour les personnes de faible niveau d'enseignement.

### 3. La presse magazine

Trois francophones sur quatre (76 %) déclarent lire régulièrement un magazine, soit, au moins un numéro sur trois. C'est également un recul (- 9 %) par rapport à 1985, mais dans une moindre mesure que celui accusé par les quotidiens. Les femmes (81 %) sont des lectrices plus régulières que les hommes (69 %) et ces francophones sont plus représentés dans les catégories sociales et niveaux d'enseignement supérieurs (80 %).

Le classement des principaux types de magazines lus est le même que celui qui

Graphique 3 : Les rubriques préférées



s'établissait en 1985. En ne retenant que ceux qui sont lus par au moins 10 % des francophones, on retrouve en première position avec 46 %, le magazine TV (39 % en 1985) qui est lu régulièrement à partir de 25 ans par l'ensemble des tranches d'âges, de catégories sociales et de niveaux d'enseignement. Il est suivi par les magazines féminins (17 % en 2007, 35 % en 1985), puis des magazines d'information politique (11 % en 2007, 26 % en 1985) et en quatrième position, par les magazines d'information générale (9 % en 2007, 31 % en 1985). Entre 1985 et 2007, on observe simplement une inversion entre les troisième et quatrième places. Dans la suite de ce classement, on obtient 8 % pour les magazines santé et 4 % pour les magazines de décoration, *people*, de cuisine, d'auto et sports moteurs, de défense des consommateurs, et de voyages. Sont en net recul par rapport à 1985, les magazines ou revues scientifiques (3 % en 2007, 14 % en 1985), les magazines sportifs (3 % en 2007, 14 % en 1985), les magazines culturels (3 % en 2007, 6 % en 1985) et les magazines pour enfants (1 % en 2007, 17 % en 1985). En matière d'abonnement, seuls les magazines TV (9 %), d'information politique (4 %), féminins (2 %) et de défense des consommateurs (2 %) font l'objet d'un abonnement repérable et qui se situe au-delà des 2 %.

Comme pour les quotidiens, plus le niveau d'instruction et la catégorie sociale s'élèvent, plus on lit de manière générale

et plus on lit de magazines différents régulièrement.

#### 4. Les livres et la bande dessinée

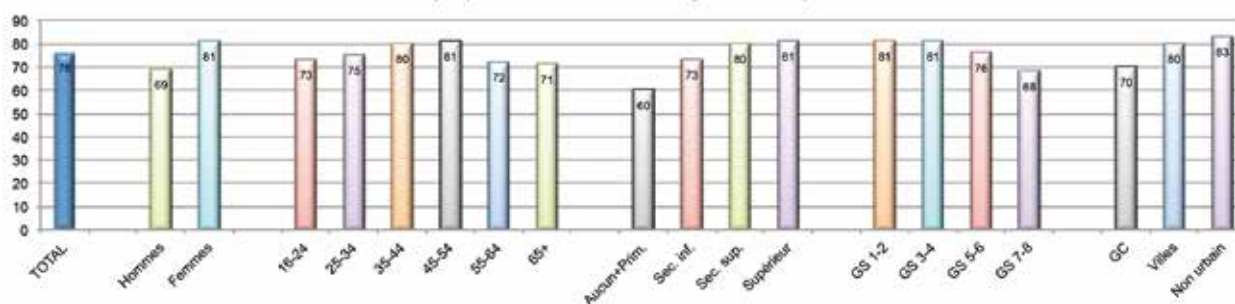
Près de huit francophones sur 10 (79 %) déclarent posséder des livres et bandes dessinées à la maison (hors journaux, revues, magazines et manuels scolaires). Bien que la comparaison avec 1985 ne soit qu'indicative dans la mesure où le répondant devait distinguer la possession de livres et de bandes dessinées (91 % de francophones déclaraient posséder des livres et 68 % des bandes dessinées), c'est globalement une diminution de près de 10 % de possesseurs de livres en comparaison de 1985. Par ailleurs, le profil reste identique, la possession de livres augmente au fur et à mesure que l'on s'élève dans les niveaux d'enseignement et de catégories sociales et c'est à partir de 45 ans que la moyenne augmente pour atteindre 188 livres entre 55 et 64 ans. Parmi ceux qui ne possèdent pas de livres (21 %), on retrouve notamment plus d'un tiers de personnes (35 %) dont le français n'est pas la langue maternelle (9). Ils sont détenteurs, au plus, d'un diplôme de l'enseignement primaire, habitent principalement dans les grands centres urbains (26 %) et plus particulièrement à Bruxelles.

L'estimation du nombre moyen de livres possédés nous indique que le francophone en possède 139 (10). Cette moyenne par

(9) On peut rappeler à cet égard que l'enquête a été menée auprès d'un échantillon représentatif de la population vivant en Fédération Wallonie-Bruxelles. Le questionnaire a été administré auprès de toutes les personnes sachant y répondre en français. Les personnes d'une autre langue maternelle que le français représentent 10 % de l'échantillon. Parmi celles-ci, on retrouve 2 % de néerlandophones et 8 % de « autres ».

(10) En 1985, la question était formulée de manière différente et proposait au répondant une échelle du nombre de livres possédés. La question de 2007 ne suggère pas d'échelle et laisse le répondant estimer le nombre de livres qu'il possède.

Graphique 4 : Profil des lecteurs réguliers de magazines



foyer se répartit de la manière suivante : 22 % en possèdent entre 1 et 40, 9 % entre 41 et 70, 12 % entre 71 et 100, 8 % entre 101 et 200 et 12 % en possèdent plus de 200. Ils sont 37 % à ne pas pouvoir évaluer le nombre de livres qu'ils possèdent à la maison. Parmi ces derniers, on observe une légère prédominance des catégories sociales supérieures.

Pour la bande dessinée, la moyenne s'établit à 66 par foyer. Les hommes (79 %) en possèdent davantage que les femmes (54 %). La corrélation avec le niveau d'instruction et la catégorie sociale est identique à celle qui s'établit pour le livre et c'est également en milieu non urbain que l'on trouve le plus de bandes dessinées. La différence se marque surtout avec l'âge puisque ce sont les jeunes qui en possèdent le plus (85) en comparaison des 65 ans et plus qui en possèdent 31 en moyenne.

En établissant le nombre moyen de livres lus dans l'année, le profil des plus grands lecteurs est le suivant : davantage de femmes (8,1 livres/an) que d'hommes (6 livres/an). Les détenteurs d'un diplôme de l'enseignement supérieur en lisent 10,8 en moyenne, les personnes de niveau d'enseignement primaire lisent en moyenne 3,6 livres par an. Comme en 1985, le nombre moyen de livres lus augmente avec le niveau d'instruction. Par contre, alors qu'en 1985, le plus haut taux de lecture se situait entre 25 et 45 ans, en 2007, le nombre moyen de livres (7,1 par an) est inférieur à la moyenne avant

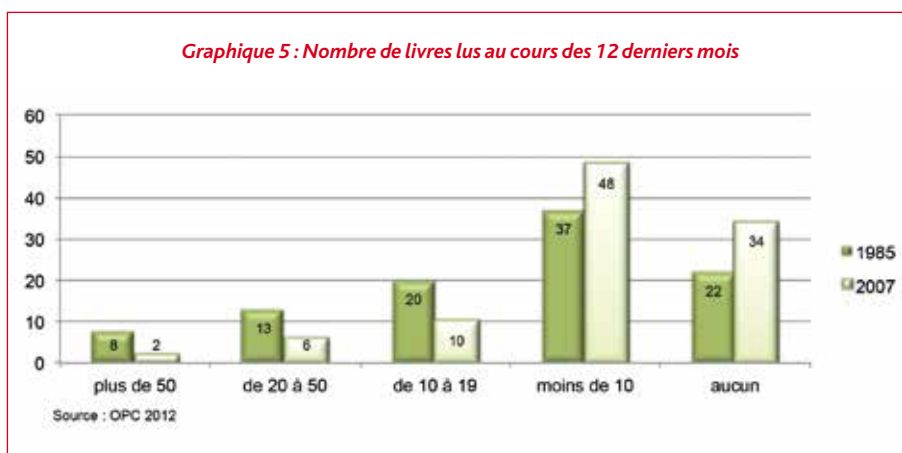
45 ans (entre 5 et 6 livres par an) pour s'accroître progressivement par la suite et atteindre une moyenne de 8,8 livres par an pour les 65 ans et plus. Comme en 1985, ces francophones sont plutôt urbains et bruxellois (11).

En ce qui concerne la bande dessinée, les plus grands lecteurs sont plutôt des hommes (4,4 BD en moyenne par an) pour 2,8 BD pour les femmes. Le profil social et éducatif correspond globalement à celui établi pour le livre. La pratique de la lecture de la BD se maintient au-dessus de la moyenne jusque 54 ans (entre 4 et 5 BD par an) pour chuter ensuite à moins d'une BD par an après 65 ans.

En opérant la distinction entre la lecture pour raison professionnelle et les autres lectures, près de 40 % de francophones déclarent avoir lu, dans les 12 derniers mois, un livre en relation avec leur profession, soit, un pourcentage similaire à celui de 1985. Il faut toutefois préciser que pour un tiers d'entre eux, cette lecture est qualifiée de rare. Cette lecture est un peu plus le fait des hommes (43 %) que des femmes (36 %) et concerne majoritairement la population active. Elle s'intensifie, elle aussi, au fur et à mesure que l'on monte dans les catégories sociales et éducatives.

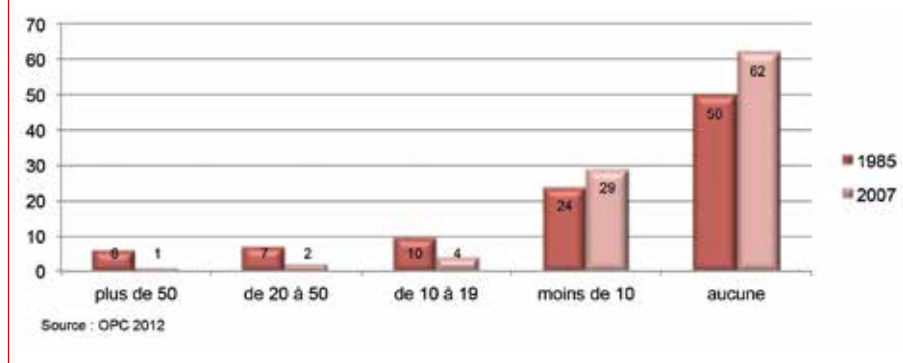
En groupant les différentes informations collectées en 2007 pour les comparer aux résultats de l'enquête de 1985, on constate qu'il y a globalement moins de francophones qui lisent un livre (- 12 %)

Graphique 5 : Nombre de livres lus au cours des 12 derniers mois



(11) Ce qui inverse le constat avec le profil du possesseur de livres. Toutefois, la pratique de lecture diffère de la possession et n'intègre pas l'emprunt du livre.

Graphique 6 : Nombre de BD lues au cours des 12 derniers mois



ou une bande dessinée (- 12 %) en 2007 et que les personnes qui lisent, lisent moins qu'en 1985.

### 5. Les genres de livres lus

Parmi les 66 % de personnes qui ont lu un livre au cours des 12 derniers mois, c'est la littérature de détente qui occupe les premières places, comme en 1985. La diversité est relativement grande puisque chaque lecteur cite trois types de livres différents (question ouverte). Sur les douze types de lectures choisies par au moins un francophone sur dix, on obtient le classement suivant : le roman policier et d'espionnage (30 %) suivi du livre d'aventure (22 %), les histoires vécues (18 %), la littérature classique (18 %), les romans historiques (17 %), les best-sellers (16 %), les romans sentimentaux (15 %), les livres biographiques (15 %), le livre d'histoire (14 %), de science-fiction (11 %) et les bandes dessinées (11 %). En 1985, la question, formulée de manière différente, demandait le « genre de livre lu de préférence » et non pas, de manière directe « le livre lu » dans les 12 derniers mois. En 2007, lorsque l'on pose la question du type de livre préféré aux personnes qui ont lu au moins un livre au cours des 12 derniers mois, la hiérarchie des genres est assez semblable à celle des livres réellement lus à la différence que les romans sentimentaux, positionnés en septième place des livres lus, reviennent à la troisième position en termes de préférences.

L'analyse des profils de lecteurs par genres de livres, nous indique que les femmes lisent davantage d'histoires vécues, de best-sellers, de romans sentimentaux, de livres de cuisine et de livres de sciences humaines. À l'inverse, on trouve une prédominance masculine pour le roman policier et d'aventure, le livre fantastique, l'histoire, l'essai politique et philosophique, les livres scientifiques et techniques. En termes d'âge, on observe peu de variations, mis à part la science-fiction qui capte un lectorat surtout jeune et à l'inverse, les prix littéraires qui sont surtout lus par les plus de 55 ans. Le croisement par niveaux d'études, catégories sociales et genres de livres lus, confirme la tendance générale déjà relevée quant à la corrélation positive entre livres lus et ascension dans ces catégories à l'exception de quelques types de livres qui échappent à cette règle tels que les récits et histoires vécues, les romans sentimentaux et les livres de cuisine qui décroissent en lecture au fur et à mesure que l'on monte dans ces catégories.

En matière de bandes dessinées, c'est le dessin humoristique qui l'emporte (45 %) précédant d'assez loin la BD jeunesse et enfantine (24 %), la BD d'aventure (24 %), la BD d'action (19 %), les mangas et BD fantastiques (12 %) et la BD de science-fiction (10 %). La seule BD plus fréquemment lue par les femmes est la BD jeunesse et enfantine, les hommes creusant l'écart de manière significative pour la BD d'aventure, d'action, de science-fiction et les mangas.

## 6. Les lieux d'emprunt et l'achat de livres

Pour les 66 % de francophones qui ont lu au moins un livre au cours des 12 derniers mois, une partie d'entre eux, soit 40 %, a eu recours à l'emprunt pour se procurer l'un des livres qu'ils ont lus et la grande majorité, soit 80 %, en a emprunté moins de 10 sur l'année. Le profil de l'emprunteur montre que les femmes (43 %) empruntent plus que les hommes (36 %), que cet emprunt décroît de manière progressive avec l'âge (55 % de 16-24 ans pour 29 % de 65 ans et plus) et augmente avec le niveau de scolarité (24 % pour le niveau primaire et 44 % pour le niveau supérieur). Cet emprunt se fait essentiellement auprès d'amis et connaissances (46 %), puis auprès d'institutions telles que les bibliothèques publiques (40 %), les bibliothèques scolaires et universitaires (10 %) et d'autres types de bibliothèques (entreprises, itinérantes, autres...) à raison de 5 %.

Pour la lecture publique, cela représente 11 % de la population totale en comparaison des 12 % de personnes qui, en 1985, empruntaient un livre en bibliothèque publique (12). Le profil spécifique de ce public emprunteur est assez bien réparti entre les tranches d'âge, culminant avec les 16-24 (46 %), suivis des tranches des 45 ans aux 65 ans et plus (moyenne de 42 %), la tranche la plus faible se situant entre 25-44 (près de 33 %). Les niveaux d'éducation les plus représentés se situent dans le secondaire supérieur (45 %) et

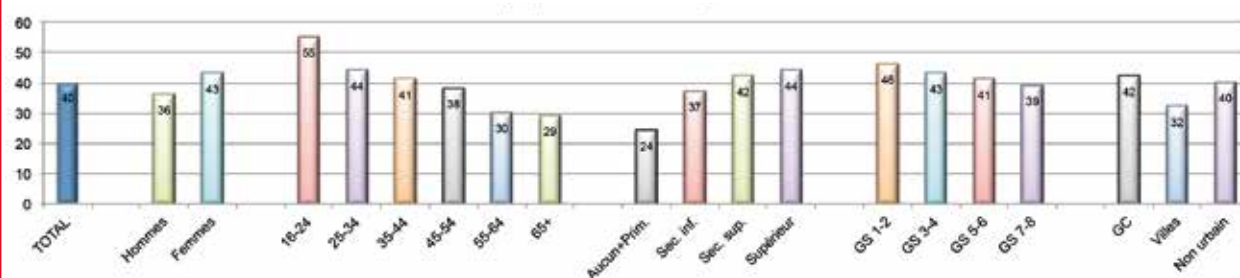
sont directement suivis des niveaux de l'enseignement primaire à égalité avec l'enseignement supérieur (38 %). On voit ici essentiellement l'effet des fréquentations scolaires.

La fréquentation des bibliothèques est motivée (plusieurs réponses possibles par répondant), essentiellement par l'emprunt du livre, qui reste la fonction première (90 % des francophones qui s'y rendent y vont au moins une fois par mois), mais également par la faculté d'y lire et d'y étudier (15 %, dont un peu moins de la moitié s'y rendent au moins une fois par semaine), d'y consulter des revues (13 %) et accéder aux techniques multimédias (5 %, dont un peu plus de la moitié à raison d'au moins une fois par semaine) ou encore pour assister à une conférence (5 %).

L'ensemble de ces fonctions se répartit de manière assez homogène entre catégories d'âges en relevant toutefois que la lecture et l'étude sont des activités plus fréquentes pour les 16-24 ans (25 % en comparaison des 12 % de moyenne pour les autres tranches d'âge) et qu'on observe un pic d'utilisateurs de multimédias dans la tranche des 25-34 ans. La lecture sur place et l'étude caractérisent davantage les personnes de niveau d'enseignement du primaire et inversement, la consultation de revues est surtout le fait de personnes issues de l'enseignement supérieur. Alors que 27 % des francophones déclarent avoir emprunté un livre dans les 12 mois, ils sont 53 % à déclarer en avoir acheté au moins un dans la même période (ils représentaient 66 % en 1985).

(12) En 2009, le bilan du Réseau public de lecture en Communauté française fait le constat d'une diminution de 9 % du nombre d'utilisateurs individuels (évolutions 2007 par rapport à 2006). Malgré cela, il faut souligner que le nombre de livres empruntés est en légère augmentation et que les autres services proposés par le Réseau de lecture publique connaissent des évolutions positives. Ainsi, entre 2003 et 2007, le nombre d'utilisateurs collectifs est en augmentation de 29 %, le nombre de personnes participant aux animations augmente de 80 % et le nombre de personnes touchées par les initiations Internet augmente de 35 %. Cf. « Le Réseau public de lecture en Communauté française. Évolution 2007 », Hors-série des Cahiers du CLPCF, février 2009. Dans le dernier bilan traçant les évolutions en 2010, le nombre d'utilisateurs individuels reste stable, comparé aux chiffres de 2008 ainsi que l'emprunt en bibliothèque (11.1%). Par contre, le nombre de collectivités inscrites en bibliothèque (Maisons de jeunes, classes du primaire et du secondaire, associations culturelles, maisons de repos, crèches, etc.) augmente de manière significative, soit de 20% entre 2007 et 2010. « Le Réseau public de lecture en Fédération Wallonie-Bruxelles », Évolution 2010, juin 2012 [www.bibliotheques.be/fileadmin/sites/bibli/upload/bibli\\_super\\_editor/bibli\\_editor/documents/PDF/brochure%202010.pdf](http://www.bibliotheques.be/fileadmin/sites/bibli/upload/bibli_super_editor/bibli_editor/documents/PDF/brochure%202010.pdf)

Graphique 7 : Profil des «emprunteurs»



Source : OPC 2012

Bien que les lieux d'achat soient assez diversifiés, on relève une prédominance des points de vente de grande taille spécialisés tels que les grands magasins (Fnac, Club...) avec 42 %, suivis des grands magasins généralistes (supermarchés...) avec 29 %, les librairies spécialisées (23 %), les librairies généralistes (16 %), les marchands de journaux (14 %), les bouquinistes et magasins de livres d'occasion (12 %). L'achat par correspondance représente 4 % et l'achat par Internet, 3 %. Par rapport à 1985, c'est surtout l'achat en grandes surfaces qui marque la différence.

La lecture est une activité qui se fait surtout à domicile et en semaine (66 % en 2007 et 62 % en 1985), et durant les week-ends ou jours de congés (22 % en 2007 et 18 % en 1985) ainsi que durant les périodes de vacances (5 % en 2007 et en 1985).

Six francophones sur dix (62 %) estiment avoir la possibilité de lire aussi souvent qu'ils le souhaitent. C'est 10 % de plus qu'en 1985. Cette satisfaction, assez bien répartie sur les différents âges, est moins bien rencontrée chez les 25-34 ans (50 %) pour progresser ensuite à partir des tranches d'âges suivantes et culminer avec les plus de 65 ans (78 %). C'est le manque de temps qui constitue l'obstacle essentiel à la lecture (77 % en 2007 et 35 % en 1985), suivi de « la difficulté à trouver un endroit pour s'isoler » évoquée par 8 % de personnes.

### Conclusions

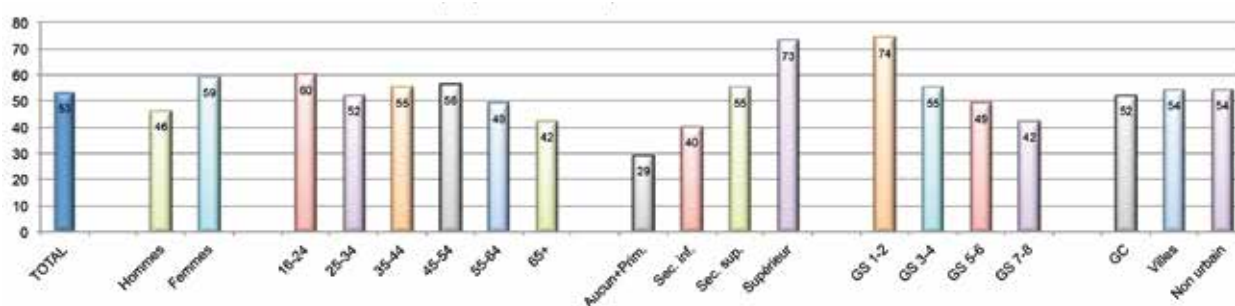
Comparant les données collectées en 1985, la diminution générale de la lecture sur imprimés apparait clairement. Ce constat, qui se généralise bien au-delà de nos frontières, peut s'expliquer autour de quelques hypothèses et notamment celle qui voit dans la lecture une activité principalement de détente. Or, en matière de loisirs, le livre fait face de plus en plus à une forte concurrence telle que la télévision, les sorties de toute nature, la musique et l'usage de plus en plus répandu des supports audiovisuels. Les jeunes en particulier, trouvent ailleurs que dans le livre la détente recherchée. En 1985, le seuil maximal de lecture, se situait dans les tranches d'âge de 25 à 45 ans. Aujourd'hui, c'est devenu la classe d'âge de lecteurs la plus faible. Ce constat est par ailleurs renforcé par le fait qu'en proportion, entre 1989 et 2010, le nombre de forts lecteurs potentiels a augmenté en regard de l'évolution du nombre d'individus inscrits dans l'enseignement supérieur (13).

Pour la lecture de quotidiens et, toujours par rapport aux chiffres de 1985, les 16-24 ans diminuent de 22 % et de 13 % pour la presse magazine. Les tranches d'âge jeunes qui avaient acquis en 1985 des habitudes de lecture les ont toutefois conservées puisqu'elles constituent aujourd'hui le lectorat le plus fort.

Comparé aux données 2008, le prêt en bibliothèque est cependant en légère augmentation pour 2010 et la fréquentation

(13) Entre 1989 et 2010, la population inscrite dans l'enseignement supérieur augmente de 48%. Source : Les chiffres-clés de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Édition 2012, www.directionrecherche.cfwb.be

Graphique 8 : Profil des personnes achetant des livres





globale des bibliothèques est en progression en raison d'une offre qui se diversifie : les bibliothèques ne se cantonnent plus au prêt du livre, elles assurent aujourd'hui des fonctions d'accueil, de médiation, de sensibilisation et d'initiation aux outils de recherche documentaire par Internet.

Mesurer l'acte de lecture renvoie aujourd'hui à un certain nombre de questions auxquelles se confronte la méthodologie d'enquête. Bien que celle-ci aborde déjà la lecture du quotidien par Internet, elle porte encore et principalement sur l'objet imprimé (le quotidien, le magazine, le livre et la bande dessinée), collectant des données sur différentes formes de lectures que l'on peut qualifier de détente, d'information ou professionnelle lorsqu'elle est liée au monde du travail. Or, ces écrits ont entamé depuis plusieurs années leur migration vers le format numérique, aujourd'hui accessible par plusieurs types de supports fixes et mobiles consultables à tout moment et pratiquement en tous lieux. L'approche de l'acte de lire, marquée, il y a peu de temps encore, par le référentiel littéraire qui supposait le choix d'un « bon livre », lu en


entier dans des conditions confortables, doit maintenant prendre en compte de nouveaux comportements et usages de la lecture sur écrans qui se distinguent profondément de ce mode de lecture classique. La digitalisation du texte et son intégration dans le multimédia créent de nouvelles formes de lectures, alliant texte, audiovisuel et inter-connectivité dans des temps qui peuvent être discontinus et pour des lectures fragmentées. Si l'usage de ces nouveaux supports rend la mesure de l'acte de lire beaucoup plus complexe, la culture digitale multiplie en fait les occasions de lecture et préfigure de nouveaux développements dans les modalités de lecture. La récente étude (14) approfondie sur les pratiques culturelles en Fédération Wallonie-Bruxelles démontre en fait une corrélation positive et forte entre la lecture et l'usage de ces nouveaux écrans. Les personnes usant de ces nouveaux écrans sont aussi celles qui lisent le plus.

La mesure de l'acte de lire doit dès lors intégrer ces évolutions pour peut-être découvrir le fait que la lecture ne diminue pas de manière aussi alarmiste mais se transforme profondément. ●

(14) Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., *Étude approfondie des pratiques et consommation culturelles de la population en Fédération Wallonie-Bruxelles*, OPC, novembre 2011 [www.opc.cfwb.be](http://www.opc.cfwb.be)



# •• Lecture vivante dans les bibliothèques de la Fédération Wallonie-Bruxelles

par Hugues DORZÉE   
journaliste au Soir

## Au cœur des territoires

À quoi ressemble le bibliothécaire du XXI<sup>e</sup> siècle ? Quelles sont ses expériences et ses pratiques ? Et les usagers d'aujourd'hui, qui sont-ils ? Comment les appréhender et les intégrer dans la lecture publique ? Par catégorie sociale ou par classe d'âge (les jeunes, les « bobos », les seniors, les publics défavorisés...) ou au contraire, en travaillant la mixité et la transversalité ? Pour répondre à ces questions, *Lectures* est allé voir comment ça se passe dans sept bibliothèques de la Fédération Wallonie-Bruxelles : Berchem, Mouscron, Malmédy, Saint-Ghislain, « Sésame » de Schaerbeek, Virton, Saint-Léger. Chaque institution a ses spécificités sociales, géographiques, culturelles... Et cette diversité des points de vue et des pratiques nous permet de voir qu'il n'y a pas, en cette matière, de science infuse. Que le métier de bibliothécaire se réinvente jour après jour à la lumière des nouvelles contraintes et des nouveaux enjeux (administratifs, technologiques, sociaux...) Que le public évolue lui aussi sans cesse. Avec, au travers de ces diverses expériences, un point commun : la conviction que la bibliothèque ne peut et ne doit plus être un « îlot de savoir » au milieu de nulle part ; qu'elle est amenée de plus en plus à travailler en réseau ; qu'elle doit composer avec la réalité sociologique, au cœur des territoires qui sont les siens.

Bref, qu'elle est un maillon essentiel d'une chaîne culturelle plus large. Véritable service au public en ces temps économiques difficiles qui a pour mission de nourrir la réflexion collective, permettre l'accès à la connaissance au plus grand nombre et favoriser l'émancipation des individus.

## **Schaerbeek :** **« Mutualiser nos pratiques et nos compétences »**

Une population urbaine, métissée et assez faible sur le plan socio-économique. Un public issu de l'immigration et des défis en terme d'accès à la langue, et plus largement à la culture. Des défis concernant le « vivre ensemble » et la cohabitation entre les communautés...

Telle est la réalité de Schaerbeek, 6<sup>e</sup> commune belge en termes de population (127.000 habitants). La moyenne d'âge y est peu élevée : 34,7 ans. « Et deux jeunes sur trois de moins de 25 ans sont au chômage », rappelle Stéphane Dessicy, responsable de la bibliothèque Avec, à terme, un énorme défi démographique.

D'ici 10 ans, la population schaarbeekoise devrait augmenter de 15 000 habitants avec des besoins en termes d'enseignement, d'accueil de la petite enfance, de services au public, etc. » Et la bibliothèque dans tout ça ? « On se doit de tenir compte

en permanence de l'évolution sociologique de la commune. Un exemple : le phénomène d'exode urbain. De plus en plus de jeunes ménages confrontés à divers problèmes (statut précaire, accès difficile à un logement...) sont tentés de quitter la commune. C'est un défi pour tous de faire en sorte qu'ils restent ».

Autre écueil : la question de la langue. Environ quatre schaarbeekois sur dix sont multilingues. « On se doit de tenir compte de cette réalité là aussi. Travailler sur la maîtrise du français, organiser des animations dès le plus jeune âge, soutenir le réseau alpha... C'est un enjeu important ». Dans ce contexte, la bibliothèque « Sésame » est sans cesse en réflexion. Pour appréhender au mieux les questions d'interculturalité, adapter ses animations, travailler en réseau...

« Certains diront que ça n'est pas dans les missions d'une bibliothèque, que c'est inutile, etc. Je ne le crois pas, réagit Stéphane Dessicy. Nous sommes face à des enjeux évidents « de territoire ». À l'avenir, nous serons amenés de plus en plus à mutualiser nos pratiques et nos compétences avec le secteur associatif et socioculturel ».

#### **Le désengagé, le consommateur, le pragmatique...**

Qui est le public schaarbeekois ? Petite typologie des profils rencontrés.

#### **- Les « désengagés culturels »**

Selon l'étude de Philippe Legrain et Roland Van der Hoeven sur les assises du développement culturel territorial (2011), Schaerbeek n'échappe pas au phénomène de « désengagement culturel ». Une majorité importante de familles ne fréquentent pas les institutions culturelles (théâtres, cinémas, bibliothèques...) « On doit plus que jamais étudier les besoins de cette « masse silencieuse », insiste Stéphane Dessicy. Ne pas se contenter de servir le seul public de convaincus et volontaires. »

#### **- L'utilisateur « consommateur »**

« Est-ce la crise ou l'époque qui font ça ? Je l'ignore. Une certitude : de plus en plus de lecteurs viennent chez nous comme ils vont au supermarché. On prend un livre, on scanne, on s'en va... Ils ne sont plus forcément demandeurs de conseils ou d'écoute. C'est aussi le citoyen-contribuable : je paye mes impôts, j'ai droit à... Avec parfois beaucoup d'impatience, d'insatisfaction affichée ».

D'où la réflexion qui est menée à la bibliothèque Sésame dans le cadre de son plan pluriannuel : remettre le contrat avec l'utilisateur au centre du projet ; développer des partenariats sur le long terme (enseignants, intervenants sociaux...) ; réhabiliter la charte et le règlement d'ordre inté-



Bibliothèque Sésame de Schaerbeek.  
© Photo Rino Noviello

rieur... « Nous allons aussi tenir compte des attentes des usagers évoquées lors de notre enquête de satisfaction : développer le prêt inter ; faciliter la gestion en ligne ; réfléchir à un système de boîte de retour accessible en dehors des heures d'ouverture, etc.

- Les pragmatiques/les obligés

« Ce sont les étudiants, les associatifs, les demandeurs d'emplois... Tous ces usagers qui, de plus en plus, viennent chez nous pour répondre à un besoin précis et parfois obligé. On est moins dans l'épanouissement personnel ou le ressourcement culturel. Je viens à la bibliothèque pour rédiger un CV, apprendre le français, etc. ».

- Le public familial

« C'est l'utilisateur socioculturellement favorisé qui vient en famille, preneur d'heures d'ouverture élargies (samedi, dimanche, en soirée) plutôt dans la « slow attitude », qui recherche le bien-être culturel, etc.

- Les adeptes du « 3<sup>e</sup> lieu »

« Ce sont les usagers de passage ; les « séjourners ». Ils lisent un peu sur place, donnent rendez-vous à leurs enfants chez nous, viennent surfer 1/2h par-ci par-là... Avec un côté « garderie » qui pose question notamment en termes de sécurité ».

- Les éclectiques

« C'est la tranche d'âge 15-30 ans, la fameuse génération Y. Un public ouvert, éclectique, dont les besoins ne sont pas toujours faciles à cerner. Ils passent d'un roman à un ouvrage de philo, de la ludothèque à une BD alternative au jeu Nintendo. Ils ont un appétit culturel vaste et diversifié ».

- La « Lectrice »

À Schaerbeek, le lecteur moyen est une... lectrice. « Elle lit des romans en grande quantité. Elle guette les nouveautés. Elle est fidèle et inscrite de longue date ».

- Les (dé)connectés

« C'est évidemment un défi : réduire au maximum la fracture numérique entre connectés et déconnectés, insiste Stéphane Dessicy. C'est bien de donner des formations, notamment aux seniors ; de combler les lacunes numériques, mais il faudrait aller plus loin. Il y a une réelle demande pour un accompagnement à domicile (mise à jour de logiciels, aide ponctuelle en cas de problème technique...). Autre défi : l'éducation aux médias et à la recherche documentaire. Aider les lecteurs à développer leur sens critique ; les aider à réfléchir à la cyberdépendance ; leur donner les clés pour effectuer des recherches documentaires adaptées, etc.



Bibliothèque Sésame de Schaerbeek.  
© Photo Rino Noviello

**Mouscron :**  
**« Intra muros, hors les murs ou en partenariat »**

À Mouscron (10 000 usagers sur une population de 55 000 habitants), la notion de diversité est également au cœur du projet : « Nous devons composer avec un public large, éclectique, avec des attentes parfois diamétralement opposées », explique Carine Remmery, l'une des responsables. Notre philosophie globale consiste à « donner du sens à l'écrit ». Nous travaillons énormément sur la médiation autour des textes que ça soit *intra muros*, hors les murs ou en partenariat ».

Un défi qui passe d'abord par une politique visant à capter des nouveaux lecteurs. « Nous disposons d'un site web et d'une newsletter qui est envoyée toutes les deux semaines. Nous avons la chance d'avoir de bons relais dans la presse locale qui annonce nos activités, signale les changements d'horaire, etc. La télévision locale (No Télé) est également un excellent relais. Et puis, nous avons de très bons retours via le site [www.sortir.eu](http://www.sortir.eu), un magazine eurégional diffusé chaque mercredi ». Et puis, Mouscron effectue un travail auprès de publics-cibles. Avec la maison des jeunes de Mouscron, le centre culturel, le Forem, le réseau local d'alphabétisation...

Formations, lectures à voix haute, atelier de reliure, rédaction d'un CV... Autant d'acquis et de pistes pour amener le lecteur de l'écrit vers... la bibliothèque. « Au fil du temps, ces nouveaux usagers appréhendent les lieux et l'équipe. Et, avec le temps, nous avons un retour de fréquentation estimé entre 30 et 40% » poursuit Carine Remmery.

Depuis peu, la bibliothèque s'est également associée au milieu hospitalier (maternités). Dans chaque « boîte rose » que reçoivent les nouveaux parents figure un « guide du bébé lecteur ». « Une manière là aussi de dire à un public pas forcément acquis : « coucou, on existe. Venez-nous voir avec votre bébé... »

Autre public-cible : les mères, via le réseau alpha. « Elles voient l'intérêt immédiat : suivre la scolarité de leurs enfants, leur lire des histoires, etc ». Et puis, il y a les adolescents. Avec, à Mouscron, un club d'ados baptisé « La communauté du Noyau ». Compte sur Facebook, coups de cœur et nouveautés... Ces « ambassadeurs » de la lecture publique sont particulièrement actifs. Ils sont une quinzaine, très motivés. De véritables dévoreurs de bouquins, se félicite Carine Remmery. Ils créent sans cesse des liens avec leurs pairs et c'est très stimulant ».



Bibliothèque de Mouscron –  
Système RFID

Mais à Mouscron, on sait aussi combien les usagers sont captifs, et qu'il faut « aller les chercher sans tabou ». Ainsi, pour les 30 ans de l'asbl, l'équipe a organisé une série d'événements pas directement liés à la lecture (concert rock, soirée « eighties », quizz, concours photo...)

« En partant du principe qu'il faut sortir de sa tour d'ivoire, casser l'image de la bibliothèque poussiéreuse ou ennuyeuse, ce que nous ne sommes pas », sourit sa responsable.

Le résultat ? Très positif. « Pour le concert, nous avons 230 personnes. Environ 60% d'entre eux n'avaient jamais franchi la porte de la bibliothèque. Ils ont vu, c'est déjà ça de pris ».

Mouscron est également entrée de plain-pied dans l'ère du numérique. Avec, c'est une première, l'inauguration récente de ses nouvelles installations (logiciel et matériel RFID). Un projet pilote qui permet à un lecteur de gérer seul, à l'aide de sa carte à puce, ses propres emprunts. « Nous n'avons plus de comptoir de prêt, tout est automatisé. Cette formule, très pratique, donne davantage de temps aux bibliothécaires pour effectuer un travail de conseil et de médiation. Il faudra évidemment un temps d'adaptation et les lecteurs vont se former petit à petit au

système. Mais à terme, nous pensons que ce nouvel outil sera bénéfique pour tout le monde ».

Autre spécificité locale en lien avec les nouvelles technologies : une réflexion approfondie autour de la lecture numérique (PC, liseuses, tablettes) en partenariat avec le festival du premier roman de Chambéry, en Savoie (France). Enfin, Mouscron s'est aussi associé au réseau Bibliosésame, ce réseau national de bibliothèques publiques qui répond aux questions des usagers par courrier électronique lancé en 2006, par la Bpi, la Bibliothèque publique d'Information, au Centre Pompidou de Paris ([www.bibliosesame.org](http://www.bibliosesame.org)) « Nous sommes les premiers en Belgique. C'est un service qui travaille sur le contenu, permet l'interactivité et l'échange au sein d'une communauté de lecteurs », se félicite la responsable de Mouscron. Ça permet aussi de redorer le blason des bibliothécaires ».

### Virton :

#### « Le bibliothécaire ne peut pas tout »

Nicole Brose est responsable des bibliothèques de Virton (Luxembourg). Le défi pour son équipe ? « Fidéliser les publics sur la durée ».



Bibliothèque de Virton.  
© Photo Rino Novello

### Quelles sont les spécificités de votre bibliothèque ?

Virton compte 11 495 habitants, dont 6 000 élèves et étudiants environ. Nous avons plusieurs écoles maternelles, primaires, secondaires et supérieures. Avec notamment, un public d'étudiants de la Haute École Robert Schuman, en département pédagogie. Ceux-ci ont des attentes précises (manuels, outils pédagogiques...)

### D'autres types d'usagers ?

Bien entendu. Nous avons la » ménagère lectrice », souvent fan de romans policiers ; les amateurs de best-sellers, de l'incontournable Marc Levy ou du dernier Guillaume Musso ; les lecteurs de BD uniquement... Nous avons aussi des lecteurs domiciliés en dehors de la commune, notamment des Français (la France est à 14 km de Virton NDLR), des enfants scolarisés chez nous, des gens de passage, etc. C'est assez vaste et c'est d'ailleurs une ambition en soi : fidéliser au maximum ce public dans la durée. Nous avons un lieu magnifique inauguré en 2010 la Biblionef a été aménagée dans l'ancienne chapelle de l'école des sœurs à Virton). Nous continuons à enregistrer régulièrement des nouvelles inscriptions. Mais, c'est sûr que c'est un travail de longue haleine.

### Avec des partenariats spécifiques afin de drainer des publics de « niche ».

En effet. Régulièrement, nous travaillons avec divers organismes : le CAL, le cinéma Patria avec l'opération « Du roman à l'écran ». Nous avons récemment organisé une exposition autour de la littérature et du *rock and roll*. À chaque fois, notre objectif est clair : viser des nouveaux publics qui ne connaissent pas forcément les lieux. Mais pour ce faire, il faut aussi reconnaître ses limites : un bibliothécaire ne peut pas tout et n'a pas toujours les compétences nécessaires, notamment, pour gérer des animations. À l'avenir, on devra davantage croiser les expériences, recourir à des animateurs spécialisés, des graphistes, des infographistes, etc. La lecture publique, c'est un ensemble de métiers, de regards, d'énergies. On peut veiller à soigner le

prêt, l'accueil, l'écoute. Être au maximum attentifs aux désirs des lecteurs. Travailler la convivialité, la proximité. Mais si on veut aller au-delà, il faut investir dans des moyens et des compétences.

### Saint-Léger :

#### « Offrir un service adapté, de qualité »

Autre lieu, autre public : Saint-Léger, dans la province du Luxembourg. Environ 530 lecteurs sur une population de 3 400 habitants. « Et environ 50% de la population active qui travaille au Luxembourg voisin », précise Nathalie Stoz, la responsable de la bibliothèque. Un public économiquement favorisé, donc. « Qui achète volontiers ses livres et n'est pas d'emblée dans une logique de prêt ». Autant de travailleurs frontaliers et de familles issues de la classe moyenne qu'il a fallu « aller chercher ». Comment ? Au travers d'une série de mesures visant à sortir la bibliothèque du « passage obligé pour les enfants ou du comptoir de prêt pour personnes âgées ».

Offre élargie, catalogue sur Internet, réaménagement des lieux... Autant d'initiatives qui portent aujourd'hui leurs fruits. « Pour coller à notre réalité sociale, nous avons également travaillé sur les heures d'ouverture le week-end. En soirée, ça ne marche pas. Par contre, le samedi matin, de 9 à 12h, nous drainons un public d'étudiants et de passionnés. Et le dimanche, de 9h30 à 13h30, c'est très familial. C'est le petit rituel, la petite sortie en famille, on vient chercher ses livres », explique Nathalie Stoz.

S'adapter. Le maître-mot de Saint-Léger. S'adapter à la sociologie de la commune et aux attentes des néo-lecteurs. « C'est un public exigeant, qui a souvent une vie professionnelle chargée et qui est aussi demandeur de services publics de qualité ». Ici, tout est donc soigné : l'accueil, la présentation des ouvrages « comme en librairie », les fauteuils, le petit café à disposition... « On se doit aussi d'être très

réactif sur les sorties littéraires, suivre les nouveautés ».

Saint-Léger est aussi une « cité-dortoir » coincée entre deux villes, Arlon et Virton. « Notre public a généralement un mode de vie urbain ; il n'est pas forcément originaire de la région ; il est parfois de passage. La bibliothèque joue aussi un rôle en termes de socialisation, d'éducation permanente ».

Ainsi, l'équipe mène un projet depuis plusieurs mois autour du jardinage. « L'idée de départ, c'était de créer un échange au niveau local, poursuit Nathalie Stoz. On sentait un intérêt pour l'écologie, la nourriture saine, le bio... Alors on s'est dit : comment faire pour se « réappropriier la terre », tout en créant des passerelles avec la lecture publique ».

Ainsi est né le projet « Le P'tit Loucèt » (la petite bêche en patois gaumais) : un jardin partagé qui se veut un lieu « en osmose avec son milieu rural, à l'écoute des préoccupations de la population ; un lieu de rencontres et de débats entre générations ». Formations théoriques, cours de jardinage, ateliers pratiques, lectures ciblées, mise à

disposition d'ouvrages spécialisé... Au fil du temps, ce jardin partagé a permis de créer une véritable dynamique au sein des usagers. « Traditionnellement, explique la bibliothécaire, 80% des ouvrages qui sortent de chez nous sont des romans. Avec ce projet ancré dans la réalité locale et axé sur un thème très concret, on fait pleinement vivre notre fonds documentaire. Désormais, les livres de jardinage sortent cinq fois plus ».

Un projet similaire a été entrepris autour du patrimoine régional avec l'appui du Cercle local de recherche et d'histoire de Saint-Léger. « Là aussi, on fait sortir des livres documentaires qui bougeaient peu jusque-là ».

À Saint-Léger, la politique générale est donc claire : « être en prise directe avec le territoire et avec les habitants ». Quitte aussi à faire des choix : « Le public d'adolescents est davantage tourné vers Virton et Arlon. Nous n'avons pas d'école secondaire sur la commune et peu de relais. Nous ne sommes donc pas très proactif dans ce secteur. Mais cela ne nous empêche pas d'être là en appui de..., et de mener par exemple, une série de projets intergénérationnels, des ateliers d'écriture, etc ».



Bibliothèque de Saint-Léger –  
Animation intergénérationnelle



Le public évolue, les pratiques aussi. Et, forte d'une petite équipe (une bibliothécaire à temps plein et une animatrice à mi-temps), la bibliothèque peut compter sur un réseau efficace de bénévoles, le soutien du syndicat d'initiative et de la commune. « Le dimanche, par exemple, nous pouvons ouvrir grâce à l'investissement de trois bénévoles. Ceux-ci nous permettent sans cesse de nous remettre en question, de réévaluer ce qui marche, ce qui ne marche pas ».

Un apport indéniable pour la dynamique locale : « À notre niveau, ce qui compte, c'est d'éviter de tourner en rond ; de se laisser envahir par l'administratif, la technique, le jargon. On évolue avec eux. Ils nous empêchent de nous endormir sur nos certitudes ».

### Berchem :

#### « Le côté touche-à-tout a ses limites »

Laurence Duhin est bibliothécaire responsable à Berchem-Ste-Agathe (Région Bruxelles-Capitale, 23 000 habitants, 12,5% d'usagers). En fonction depuis 12 ans, elle veille comme bon nombre de ses collègues à adapter sans cesse ses pratiques professionnelles à l'évolution du métier et aux attentes des lecteurs.

Si vous deviez décrire le bibliothécaire du XXI<sup>e</sup> siècle, qu'en diriez-vous ?

C'est quelqu'un qui doit plus que jamais être polyvalent. Quand je suis sorti de l'école, j'avais une vision un peu stéréotypée du bibliothécaire documentaliste. Avec le temps, j'ai appris combien c'est en fait plusieurs métiers en un. Il faut pouvoir faire du prêt, accomplir des tâches administratives, gérer des projets, susciter des partenariats, raconter quelques fois des histoires aux enfants, bref, être sur tous les terrains.

#### La formation est-elle suffisante ? Est-elle adaptée aux nouveaux besoins de la lecture publique ?

Pas toujours. J'ai d'ailleurs suivi des formations complémentaires en gestion de projet. Les questions d'évaluation sont aussi importantes, et nous n'avons pas au départ tous les bagages suffisants. Mais tout s'acquiert avec le temps.

#### Cette approche généraliste et polyvalente est-elle satisfaisante ?

Oui, c'est très enrichissant. Mais le côté touche-à-tout a aussi ses limites. Et je pense qu'on va y revenir petit à petit. Pour bien cerner un projet, le porter et le faire advenir, on se devra à terme d'être davantage spécialisé. À mon petit niveau, je travaille d'ailleurs dans cet esprit : ma collègue animatrice se concentre sur le partenariat avec le centre culturel ; l'espace numérique est géré par un animateur multimédias, etc.

Bibliothèque de Berchem.  
© Photo Etienne Bernard



### À Berchem, comment appréhendez-vous votre public ?

Globalement, celui-ci est issu de la classe moyenne. Nous avons également un public très féminin (40% de nos inscrits) et plutôt jeune (23% a moins de 18 ans). Assez classiquement, nous travaillons sur plusieurs fronts. Avec, d'un côté, des stages thématiques (nature, création de livre, recyclage...) organisés en partenariat avec le CPAS et le centre culturel. Là, notre philosophie générale consiste à favoriser au maximum la mixité en mêlant des enfants d'allocataires sociaux et d'usagers ordinaires. Nous allons également en priorité vers les seniors. Avec un cours d'informatique ciblé ; des animations lectures dans deux homes de la commune ; des activités diverses. Nous sommes également en train de développer les ateliers pour ados (12-15 ans), web, photos, clips vidéo... C'est d'ailleurs un point important de notre plan quinquennal. Au bout du compte, sur la seule année 2012, l'ensemble de ces animations ont permis de toucher environ 2 500 personnes, écoles comprises. C'est une spirale positive. La bibliothèque bouge au maximum, elle sort de ses murs, va au-devant du public, et tout cela renforce notre image d'un lieu en mouvement, dynamique.

### Pour mener à bien tous ces projets, une approche socioculturelle transversale semble inévitable.

Clairement. Seuls, nous ne pouvons rien. Notre partenariat avec le centre culturel francophone berchemois « Le Fourquet » est un bon exemple. Au fil des années, nous avons appris à collaborer, à échanger nos pratiques. Nous partageons des locaux, des frais communs, des canaux de promotion. Nous nous associons pour la programmation. Bref, c'est un vrai travail d'équipe. Avec l'association « Métissages » qui travaille avec un public de femmes, c'est pareil. Nous sommes également en contact permanent avec les services communaux, la Maison de la participation, la section locale d'Amnesty international et bien d'autres encore. J'en reviens à l'idée de spécialisation évoquée plus haut. Chaque institution apporte une valeur ajoutée, une méthode. Et ça permet d'offrir un service diversifié.

### Malmédy : « Sortir de nos certitudes »

Au « pays », ils se sont rebaptisés « La Triplette Hors champ ». Eux, ce sont Roseline Lemaire, Frédéric Willem et



Bibliothèque de Berchem – Stage Ados

Stéphane Noirhomme, trois piliers de la bibliothèque de Malmédy. Un trio créatif, fantaisiste, sans cesse en quête d'innovations et de « connivences », comme ils aiment le dire. Plongée impressionniste dans ce « malmundarium » au travers de quelques mots clés et de réflexions glanées ça et là.

### Sans *a priori*

« Pour aborder intelligemment un public, il s'agit d'abord de bien le connaître. À Malmédy, nous avons par exemple effectué un travail au long cours avec des adolescents âgés de 12 à 15 ans. Nous en avons convoqué plusieurs centaines durant trois ans. Sans *a priori*. En se mettant à leur niveau. En enfilaient « leurs chaussures et leurs lunettes ». Afin de vérifier ce qu'on nous dit partout : les ados ne lisent plus ; ils ont des lacunes énormes en lecture, etc. Au bout du compte, il n'en est évidemment rien ! Mais il a fallu sortir de nos certitudes ; accepter

de ré-interroger notre vision d'adultes ; travailler sur nos regards et nos représentations, etc. Il en va de même avec tous les autres publics : pour le toucher au plus près de ce qu'il est, il faut élargir les compétences, puiser dans toutes les ressources existantes dans et autour de la bibliothèque, etc. »

### S'approprier le lieu

« Plus que jamais, la bibliothèque se doit d'être au service de... et pas seulement comme service à... Le public doit pouvoir se l'approprier, s'y faire une place. On doit partir de l'écoute et des besoins ; construire les projets à partir des usagers ; sortir des « cases » (la lecture publique pour les bébés, les adultes, les seniors... ; décroïsonner, favoriser la mixité ; faire preuve de souplesse... Un exemple : nous avons monté un projet de roman-photo avec un home pour personnes âgées. Ils ont créé les histoires, joué les rôles. Le tout a donné lieu à une publication. Il y a eu des



Bibliothèque de Malmédy  
© Photo Philippe Herbet

prolongements sur le Net avec l'apport des bibliothécaires et de l'équipe soignante qui ont donné de la voix à ce roman-photo. Bref, cette mise en réseau a donné lieu à quelque chose d'extrêmement humain et positif ».

**Attentif au territoire.** « Une bibliothèque est un espace de liberté à construire sans cesse. Elle dispose de ressources quasi infinies. Certes, elle se heurte parfois à des institutions, des habitudes, des blocages d'ordre administratif, mais qu'importe, c'est un espace de liberté. Pour être efficace, elle se doit d'être très attentive au territoire : les problèmes de mobilité, la situation géographique décentralisée. Toutes ces choses sur lesquelles on travaille depuis longtemps déjà. Et puis il y a la question des nouvelles technologies qui sont là encore « au service de ».

Nous allons avec nos livres dans les parcs, les foires et les marchés. Le système de RFID permet une gestion de l'emprunt très performante. En outre, nous avons conçu à Malmédy un système de libre-échange de livres. Le principe ? Des ouvrages sont sortis des collections et ne sont plus enregistrés. Ils s'échangent de façon spontanée, entre lecteurs. Et ça fonctionne très bien.

Avec un grand respect mutuel et un plaisir partagé. À côté de ça, nous avons également des développements numériques, notamment via le projet BiblioVox ».

**En phase avec l'époque**

« Récemment, nous avons mené une exposition sur l'univers des surréalistes en partenariat avec le Malmundarium. Un sujet finalement très d'actualité. À l'époque, dans les années 20, on sortait de la Grande Guerre et de souffrances incommensurables. Pour transcender celles-ci, tous ces surréalistes ont cruellement éprouvé le besoin de créer pour sortir de ce moment de crise. Aujourd'hui, nous traversons également une crise économique, sociale, culturelle. Nous ne pouvons pas faire l'impasse sur cette réalité. Et, modestement, les institutions culturelles, les bibliothèques, ont un rôle d'émancipation important à jouer. Elles ne peuvent plus se contenter de faire du simple prêt. Elles ont un devoir plus grand ».

**Un peu d'audace**

« Chaque usager, chaque lecteur a une part de créativité en lui. Certains ont envie de l'exprimer, d'autres pas. On doit repartir de là. Utiliser tous les moyens mis à notre disposition (l'accueil, les collections, les animations, le langage...) pour susciter



Bibliothèque de Malmédy  
© Photo Philippe Herbet



Bibliothèque de Malmédy  
© Photo Philippe Herbet

l'envie de lecture et au-delà. C'est un donnant-donnant. Nous ne sommes pas de « simples prestataires de service », ils ne sont pas de « simples consommateurs ». Chaque situation (un conseil exprimé, un objet vu, une histoire entendue...) peut nous aider dans cette démarche collective. Il faut un peu d'audace. Mais le but final, c'est d'en sortir plus grands ».

### **Saint-Ghislain :**

#### **« Remettre le livre au centre de la relation parents/enfants »**

Fabienne Gérard est bibliothécaire responsable à Saint-Ghislain. Elle évoque une expérience concrète menée en direction d'un public-cible : les mères « précarisées ».

#### **Comment est né ce projet ?**

Nous avons envie de travailler sur la relation parents-enfants au travers de la lecture publique. Avec le soutien de la Fondation Roi Baudouin, nous avons donc monté un atelier à destination des parents en difficulté. Le CPAS de Saint-Ghislain a été à nos côtés. Évidemment, comme nous le redoutions, seules les mamans se sont manifestées. Au total, entre 25 et 30 personnes ont participé au projet qui était porté par une comédienne animatrice professionnelle, Catherine Vanandruel.

#### **Comment s'est déroulé le projet ?**

Nous avons visé les mères d'enfants âgés entre 3 et 6 ans. Nous avons prévu cinq séances et une sixième séance pour l'évaluation. Finalement, nous avons touché un public plus large : des mères d'horizons divers, des enfants âgés entre 0 et 12 ans. L'objectif était clairement de (re)mettre le livre au centre de la relation. L'animatrice a travaillé par étape. Qu'est-ce qu'un livre ? Quelles sont ses possibilités ? Comment s'installer pour le raconter ? Comment le tenir et capter l'attention de l'enfant ?... C'était très pratique, très concret.

#### **Quels enseignements tirez-vous de cette expérience ?**

C'était très riche. Nous avons eu de très

bons retours des participantes. Avec des niveaux de motivation évidemment très différents. Mais globalement, ces mamans ont appris beaucoup lors de ces animations. Elles ont pu emporter des livres, partager ensuite l'expérience avec leurs enfants.

#### **Ces femmes sont-elles revenues à la bibliothèque ?**


Une minorité seulement : 2 ou 3, pas plus. Mais tout n'est pas perdu pour autant. Il faudrait évidemment réitérer l'expérience et voir où sont les obstacles. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne regrette ni la démarche ni la méthode. Ce type d'animation ciblée, portée par une professionnelle, est très salubre. En outre, elle est évidemment transposable à d'autres médias. Au jeu, notamment. Dans des milieux où le livre est peu présent et mal connu, on parvient tout à coup à recréer du lien, à susciter des petits moments privilégiés, à offrir autre chose que la télé ou l'ordinateur. Tout à coup, ce livre permet à la maman et à l'enfant d'entrer dans un monde partagé. Et la bibliothèque joue pleinement son rôle d'accès à la lecture publique. ●



Bibliothèque de Saint-Ghislain.

## ⋮⋮ « Et pourtant, ils lisent ! » : des jeunes lecteurs, rêve ou réalité ?

C'est le titre d'un essai du sociologue français Christian Baudelot (1) qui, déjà en 1999, se voulait rassurant par rapport au discours alarmiste de l'époque sur l'état de la lecture des jeunes. Aujourd'hui, ce portrait caricatural est toujours très répandu : les ados zappent et surfent entre clips, sites et sms. S'il leur arrive de lire, ce sont des magazines, des blogs, des flashes... et quand ils lisent, c'est en regardant une série télé, la console de jeu à portée de main.

par **Kathleen SIMONIS-FALLON**   
sociologue, bibliothécaire, formatrice  
en littérature de jeunesse

L'assiduité des jeunes aux réseaux sociaux mange une bonne partie de leur temps non scolaire. « Tout fout le camp ! ». En fait, pas vraiment. Cependant, les enfants n'ont jamais eu autant de pouvoir sur leurs parents qu'aujourd'hui grâce à leur maîtrise de ces technologies et à leur champ d'investigation sans limite que représente Internet. En septembre 2012, lors de la rentrée scolaire, quelques écoles en Belgique ont demandé à leurs élèves de se procurer une tablette Ipad dès le début des cours. Le monde des technologies évolue et les lieux de transmission du savoir doivent suivre le mouvement. Alors, le livre est-il toujours à la mode ?

Une vidéo sur *YouTube* propose avec humour une solution miraculeuse : « A book » (2)

« C'est là, à portée de la main, ça ne tombe jamais en panne, ça tient dans le creux de la paume, c'est un miroir, une machine à remonter le temps ou un vaisseau pour le futur, c'est une porte ouverte sur l'autre et sur le monde. C'EST UN LIVRE ! »

Raconter des albums aux tout-petits, lire avec les enfants des histoires et des petits romans, partager des lectures avec des jeunes, tout cela donne aux enfants les clés pour comprendre le monde qui les entoure, et représente un véritable support pour les aider à grandir. « Les livres ne servent pas à quelque chose, ils nous accompagnent »

dit Jeanne Ashbé. Michel Defourny, qu'il ne faut plus présenter ici, a l'habitude de dire : « Lire donne aux enfants des racines et des ailes », de quoi vivre avec plus d'intensité et de force leur présent et leur avenir. Ces racines sont affectives, linguistiques et culturelles. Quant aux ailes, celles de l'imagination, de la poésie, de l'humour et de l'éveil artistique, elles poussent l'enfant vers d'autres mondes et d'autres cultures ; et tout cela grâce au talent de merveilleux auteurs et illustrateurs pour la jeunesse et bien entendu aux « passeurs » de livres.

### **Déjà tout petits, les enfants aiment les livres**

Autrefois, on racontait un livre à un petit seulement à partir du moment où l'enfant pouvait « nommer », donc parler. L'image devait être la plus neutre possible, présentée selon des critères rationnels préconisés à l'époque pour correspondre au développement intellectuel de l'enfant. L'album jeunesse comme nous le connaissons aujourd'hui s'est développé à partir des années 1970, avec de grands noms d'auteurs comme Maurice Sendak, Tomi Ungerer et une kyrielle d'autres. Grâce à l'action de pédagogues, de thérapeutes et de passeurs d'images, la littérature de jeunesse prend sa place dans les milieux de vie des enfants, même s'il reste encore énormément à faire dans ce domaine.

(1) Christian Baudelot, *Et pourtant, ils lisent...* Paris : Seuil, 1999.

(2) [www.youtube.com/user/leerestademode/book](http://www.youtube.com/user/leerestademode/book)

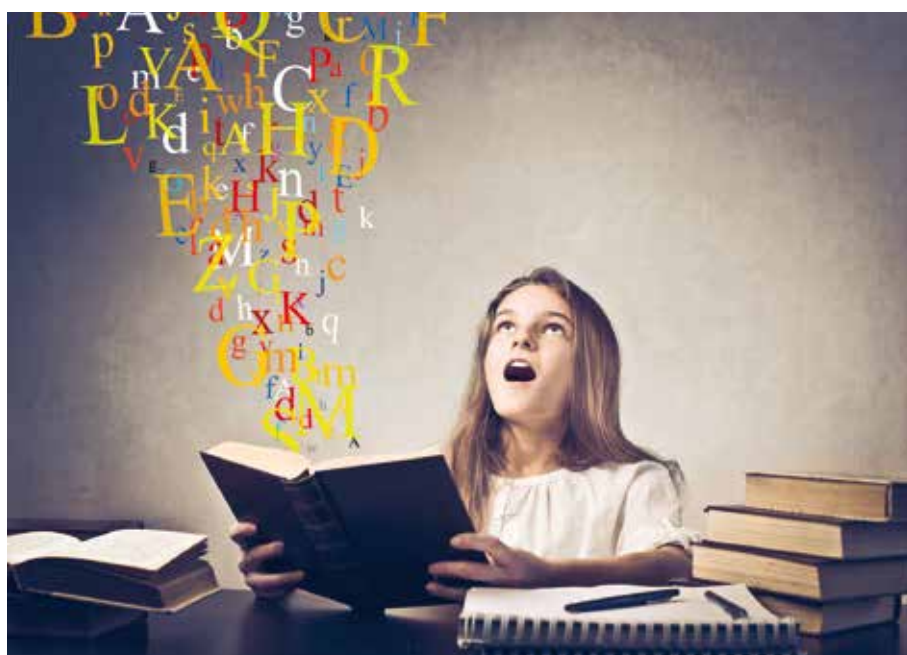
Ce qui prime avant tout, c'est le plaisir partagé entre l'enfant et l'adulte autour du livre ! L'histoire racontée crée un nouvel espace de relation où l'on joue avec l'image et le récit, où l'on découvre le plaisir des mots et de la langue. Quand un enfant arrive en maternelle, il peut déjà avoir un passé de lecteur qui va l'influencer tout au long de son apprentissage de la lecture. On peut aussi faire une autre constatation : quand les enfants grandissent et qu'ils savent lire, combien parmi eux abandonnent la lecture parce qu'on n'a pas continué à leur raconter des histoires ? On leur a dit « Maintenant tu sais lire tout seul, tu n'as plus besoin que je te lise... » et on laisse l'enfant seul devant l'inconnu des histoires, alors que le bonheur reste dans le partage autour d'un livre.

### **L'école dans tout cela ?**

Elle reste le lieu incontournable de l'apprentissage de la lecture. On lui demande énormément ! D'une part, elle a la responsabilité d'inculquer à l'élève des matières tout en lui apprenant à apprendre. D'autre part, on lui demande de pallier à l'inégalité socioculturelle des enfants en devant même parfois se substituer à la démission des parents.

Le petit qui arrive en classe maternelle, issu d'un milieu où l'on a joué avec lui, où l'on a raconté des histoires, qu'elles proviennent de la tradition orale populaire ou d'une culture plus littéraire, a tout un bagage imagé que n'a pas l'enfant à qui l'on a parlé qu'en langage d'injonctions ou, au mieux en commentaires quotidiens. Que faire ? L'enseignant maternel se retrouve souvent devant une classe au langage très pauvre. Faut-il faire un forçage d'apprentissage du vocabulaire essentiel pour rattraper le temps perdu, en songeant aux acquis indispensables pour entrer à l'école primaire ? La tentation est grande de plonger exclusivement les petits dans les livres où ils vont apprendre quelque chose : les imagiers et autres documentaires sont très importants dans la construction de l'intellect de l'enfant, mais ils n'y suffisent pas. Ce dont les petits de maternelle ont besoin, s'ils ne l'ont pas reçu dans la petite enfance, c'est la langue du récit, cette langue ludique et émotive qui leur donne du recul par rapport au quotidien.

Arrivés en primaire, les voilà confrontés à l'apprentissage de la lecture scolaire, indispensable mais difficile. Combien d'enfants découvriront-ils au-delà de l'effort, le plaisir unique qu'apporte un texte et des illustrations spécialement faits pour eux ? Devant une classe difficile, combien d'en-



seignants auront le courage d'oublier l'angoisse des « non acquis du programme » pour prendre le temps de raconter des histoires, de chanter, de jouer avec les mots, les rimes et les rythmes, et cela gratuitement ?

### **Comment donner aux jeunes le goût de lire ?**

Ceci me rappelle Jérôme, le fils de ma voisine qui allait à l'école communale du quartier avec mes enfants. Neuf ans, en 4<sup>e</sup> primaire, Jérôme n'était ni cancre, ni crack. Un gamin sympathique, volubile et drôle, qui vous racontait, intarissable, les dernières frasques de ses héros télévisés. Je lui ai offert un livre pour son anniversaire, un petit roman. Il a eu un sourire gêné et a pris l'objet par politesse, l'a posé vite fait sur la table. J'ai bêtement insisté pour savoir ce qu'il aimait lire... et il s'est braqué et a fini par lâcher « J'aime pas trop lire ». Le verdict est tombé. Et voilà ses parents cloués au pilori, suspects d'une défaillance. L'école, la télévision, la Playstation, accusées en vrac. Comment Jérôme qui a pourtant appris à lire en trois mois en première, était-il entré dans le camp des récalcitrants ? Comment ce petit diable que seule une histoire pouvait calmer le soir avait-il pris les livres en grippe ?

« On apprend à lire aux enfants comme on apprenait à nager à mon arrière-grand-mère », explique très sérieusement Jean Delas (3) des éditions de L'école des loisirs. « En jupons, sur un tabouret, elle exécutait à la perfection les mouvements de la brasse. Mais comme à cette époque les femmes ne se déshabillaient pas en public, elle ne s'est jamais baignée, ni dans une rivière, ni dans la mer. » En clair, apprendre à lire et lire, ce n'est pas la même chose. On peut avoir un permis de conduire et ne pas conduire. Il y a des enfants qui peuvent lire, qui ont leur « permis de lire », mais qui ne lisent pas parce qu'on ne leur propose rien qui corresponde à leurs attentes. Or, comme le dit Jean Delas, la lecture est d'abord l'affaire de l'école. Il faut faire en sorte que ce ne soit pas un devoir contrai-

gnant ou rébarbatif, mais que tout soit mis en œuvre pour que ce soit un plaisir. L'urgence est donc d'offrir aux élèves une littérature digne de ce nom, avec des auteurs, des œuvres et des genres différents. Bref, il faut faire entrer la littérature jeunesse à l'école. Et le Ministère s'y emploie : le Service des Lettres et du Livre et le Service de pilotage du système éducatif ont publié en octobre 2011 une nouvelle liste des « 150 livres qui donnent envie d'en lire d'autres ».

### **Attraites de la bibliothèque publique**

Pour offrir cette diversité de choix aux jeunes lecteurs, il existe la bibliothèque de l'école, bien sûr. Et c'est très important de permettre aux enfants de s'y rendre régulièrement. Mais certaines écoles n'arrivent pas à en financer l'achalandage, ou n'ont pas la place disponible, ou le personnel adéquat pour s'en occuper. De plus, ce type d'espace ne peut offrir la diversité que propose habituellement n'importe quelle bibliothèque publique reconnue.

En plus du plaisir de la découverte et du papillonnage dans les rayons, en toute liberté, la fréquentation d'une bibliothèque permet de nombreux apprentissages. Il faut comprendre la manière dont le classement est organisé, et au passage revoir l'alphabet. Il faut se repérer à travers les différentes sections et pouvoir mener une recherche à bien. Et cela, c'est un acquis pour tout le reste de la scolarité. La bibliothèque publique a un autre atout : elle met les enfants à égalité : ceux qui n'ont pas beaucoup de livres à la maison ou ceux dont la famille a un budget trop serré pour acheter des livres peuvent puiser dans les rayons et rapporter leur choix à la maison, en parler à l'école ou dans la cour de récréation, comme n'importe quel autre enfant. En laissant du temps aux enfants d'une classe pour lire à leur aise dans la bibliothèque, seuls ou en petits groupes, et en leur proposant aussi des moments autour d'un livre raconté, d'une recherche commune sur un thème ou d'une discussion ou d'un jeu autour d'un album, les bi-

(3) Sylvaine Olive, in *Lire*, supplément novembre 2003.



bibliothécaires accompagnent la démarche de l'enfant en respectant leurs différences et leur rythme.

Que dire pour conclure sur l'intérêt des bibliothèques ?

C'est une institution qui instaure une relation triangulaire entre l'enfant, le livre et l'adulte, une relation autour du livre qui se situe entre la transmission familiale et la transmission scolaire. C'est un lieu où enfants et professeurs rencontrent des passionnés du livre jeunesse, des éveilleurs de curiosité, des passeurs d'images... Ce serait dommage de s'en priver !

Les animations autour des livres, à la bibliothèque ou hors les murs, restent un des outils les plus importants pour donner aux jeunes la notion du plaisir de lire. Le décret de 2009 et ses arrêtés d'application de 2011 qui organisent le Réseau public de la lecture et des bibliothèques, mettent l'accent sur l'importance des partenariats sur le terrain local et la nécessité de toucher le plus large public possible, avec une attention particulière au public encore éloigné de la lecture.

Comment dès lors amener les jeunes lecteurs au plaisir de lire ?

Dans une classe ou dans une famille, chaque enfant est différent. Il y a des thèmes, des supports qui parlent plus aux uns qu'aux autres. Il y a des soi-disant mauvais lecteurs qui ont une excellente culture BD. Or la bande dessinée est une forme de lecture très complexe, avec des ellipses et une dispersion de lecture entre l'image et le texte. Ces lectures peuvent être un tremplin vers autre chose. Il faut toucher à tout.

Proposez à des élèves en difficulté de lire des histoires aux petits de maternelle, vous assistez à des miracles : On voit des enfants, décidés à ne pas ouvrir un livre de l'année, se prendre au jeu, se préparer et s'entraîner pendant des heures, lire à haute voix chez eux et à l'école... Ou bien proposez-leur de monter une exposition sur un sujet qui leur tient à cœur. Aucun enfant passionné par un domaine ne va refuser de s'informer pour expliquer quelque chose

qu'il connaît bien aux autres enfants de sa classe... On peut organiser des concours littéraires avec des écoliers comme jurys, ou des jeux de piste au sein de la bibliothèque, ou encore leur lire des histoires à trous qu'ils doivent remplir à coup d'imagination et de discussion entre eux... On peut aussi leur proposer des ateliers plus créatifs, utilisant des techniques infographiques ou plastiques, des ateliers d'écriture, de création de BD, de mangas ; la création collective de blogs ou de sites personnalisés...

Les initiatives ne manquent pas à travers la Fédération Wallonie-Bruxelles. Vous trouverez ci-dessous six témoignages d'animations réalisées dans des bibliothèques de type et de taille différentes. Des tout-petits aux grands ados, elles s'adressent au public familial autant qu'à la population scolaire et vous surprendront par leur diversité et leur ouverture d'esprit.

Et mon petit voisin Jérôme dans tout cela ? Jérôme ? Pas d'inquiétude ! Son père a décidé de recommencer à lui lire des histoires le soir. *L'invention de Hugo Cabret* (4) et *Les vacances du petit Nicolas* (5) l'ont emballé. Il est en voie de guérison.

(4) Brian Selznick, *L'invention de Hugo Cabret* - Montrouge : Bayard jeunesse, 2011.

(5) René Goscinny, ill. de Jean-Jacques Sempé, *Les vacances du petit Nicolas* - Paris : Gallimard jeunesse, 2004 - (Folio Junior ; Édition spéciale, 457).



## Premier témoignage : « On lit bébé »

par Marie-Odile AUDRAS,  
bibliothécaire jeunesse  
Réseau des bibliothèques et des  
ludothèques communales de  
Watermael-Boitsfort  
Site : [www.biblioludowb.be](http://www.biblioludowb.be)

À Watermael-Boitsfort, les animations « On lit bébé » à la bibliothèque et aussi dans les lieux d'accueils des tout-petits sont quasiment mensuelles depuis 1996 suite à l'exposition « Premiers pas, premières pages » et à la projection de la vidéo « Bouquins Câlines ».

Les livres pour tout-petits sont de plus en plus nombreux, commerce oblige, mais parmi la production, il y a de très bons livres dont la qualité graphique et le récit sont magnifiques. Parmi les nouveaux auteurs, j'apprécie Malika Doray, Anaïs Vaugelade...

Comment cela se passe :

- Je vais dans les crèches et dans le local des accueillantes à domicile. J'apporte mon panier, le plus souvent sur mon vélo, avec une trentaine de livres, une marionnette pour le bonjour et au revoir, des petits objets, quelques boîtes à musique, des pipeaux et un petit tapis où je dépose les livres. Je vais dans chaque section. Les puéricultrices et les enfants sont avertis de mon passage. Quand ils me reconnaissent, ce sont des « Mar Odile », « Madile » et des cris de joie. Certains sont déjà installés dans le coin à histoires. Quand je ne suis pas encore connue, quelques fois ce sont des pleurs, mais le plus souvent des sourires. Je lis, chante, fais de la musique pendant 20 minutes et après je laisse les livres à leur disposition. L'animation se passe à la bibliothèque, ou dehors sur les terrasses des crèches. Avec les accueillantes, nous sommes allées au parc Solvay où j'ai un potager. Nous tirons « sur le radis qui est bien arraché » et aussi bien dégusté. Les livres sur les fruits, les légumes, les insectes ne manquent pas.

- À la consultation des nourrissons de l'ONE, c'est différent. Je raconte à un enfant à la fois ou à la fratrie, en attendant que l'enfant passe chez le médecin, ou bien après, si l'enfant le désire.

- À la bibliothèque, c'est encore différent, car il y a les parents et les grands-parents, quelque fois plus d'adultes que d'enfants. C'est souvent animé car les parents chantent et, quand ils connaissent l'histoire, jouent avec les mots.

- Des anecdotes qui veulent dire beaucoup : Je raconte souvent les quatre livres de Grégoire Solotareff : *Madame l'Auto*, *Madame Loco*, *Monsieur Bateau*, *Monsieur l'Avion* avec ces petites questions absurdes et la réponse « Mais non, mais non ! Bien sûr que non ! » et la belle chute « Mais oui, mais oui ! Bien sûr que oui ! ». Lors d'une lecture de *Ca va mieux* de Jeanne Ashbé, sur la phrase « Il a faim ce bébé-là », un garçon de deux ans a aussitôt répondu « Mais, mais oui ! Bien sûr que oui ! » Salika qui anime « On lit à la bibliothèque » chante souvent « Tralala la lère, la vie est belle ». Cette petite phrase chantée bien fort dans un bus par une petite fille, assise sur les genoux de son papa, provoque un grand silence suivi d'un immense sourire sur les visages des voyageurs.

Ou bien cette petite fille à la consultation de l'ONE qui se met sur le ventre puis à quatre pattes pour attraper le grand livre que je viens de lui lire. À cela rien d'étonnant, sinon que depuis plusieurs mois, la maman et la psychomotricienne essayaient divers stimuli pour l'encourager à bouger. Et voilà, elle bouge et en plus elle se met à quatre pattes pour la première fois. « Champagne ! » a dit la psychomotricienne.

Les écrits d'A.C.C.E.S sur l'importance de la lecture aux bébés montrent que ce travail avec les tout-petits a sa place dans les bibliothèques. Je n'ai jamais compté les enfants que j'ai connus dans les lieux d'accueil qui fréquentent encore la bibliothèque à plus de huit ans, mais il y en a beaucoup.

## Deuxième témoignage : « Il était deux fois »

par François de HEMPTINNE,  
bibliothécaire-dirigeant  
Bibliothèque communale Hergé à  
Etterbeek  
Site : [www.biblioherge.be](http://www.biblioherge.be)  
Mél : [info@biblioherge.be](mailto:info@biblioherge.be)

Deux fois par mois, entre 16 et 17 heures, l'habituelle agitation propre aux séances du mercredi après-midi se calme et, au sein de la section jeunesse de la bibliothèque Hergé, nous n'entendons plus que deux voix entre les rayonnages.

Commencée il y a plusieurs années, l'activité « Il était deux fois » est devenue un événement incontournable de la bibliothèque. Catherine Hennebert et Vanessa Léva, les deux bibliothécaires de la section jeunesse, racontent à deux voix leurs coups de cœur choisis parmi les albums jeunesse. Ce binôme fait l'originalité et la richesse de cette animation. Chaque album est soigneusement sélectionné en duo sur base de la qualité des illustrations et du récit, tout en gardant à l'esprit que la lecture du texte devra être rythmée à deux voix.

Avec l'expérience, l'alternance entre les conteuses est devenue instinctive. Au fil des séances, des repères se sont mis en place : Vanessa débute toujours les histoires ; nos bibliothécaires se réservent également certains bruitages. La lecture à deux voix fait vivre les dialogues et dynamise les narrations un peu longues ; elle peut accentuer un effet comique ou soutenir la tension du récit. Et puis, c'est aussi la rencontre de deux personnalités différentes. La bibliothèque ne possède pas de local séparé dédié aux animations et les séances de « Il était deux fois » ont lieu dans la salle de lecture de la section jeunesse. L'endroit est aménagé à cette occasion afin d'offrir un espace propice à l'écoute.

Le bouche à oreille a fait le succès de cette animation. Du côté des bibliothécaires, la promotion se fait via des *flyers*, l'*ad hoc* (notre publication trimestrielle), une

*newsletter* mensuelle, le site web de la bibliothèque et notre page facebook. Ces moyens de communication permettent d'annoncer les dates, le thème et les auteurs présentés lors des séances.

Le public arrive souvent à l'avance pour ne pas rater le début de l'animation : enfants, familles et adultes se rassemblent autour des conteuses et tout l'espace disponible est vite rempli. Une ritournelle annonce le début de la séance, puis la parole des conteuses rencontre, durant une heure, des oreilles attentives entre les rires et les applaudissements. Certains moments sont magiques, lorsque, par exemple, le cercle des enfants se resserre autour des deux bibliothécaires pour entendre certaines histoires chuchotées. On sent alors que le monde pourrait s'écrouler autour des auditeurs sans même qu'ils ne s'en rendent compte.

Une fois la séance de contes terminée, certains spectateurs viennent discuter avec les bibliothécaires et leur poser des questions sur les livres présentés. Leur mission de conseil se voit ainsi renforcée par une animation faisant le lien entre écoute et lecture.

Animation à la bibliothèque  
d'Etterbeek.



Ainsi, une jeune mère lithuanienne accompagnée de son fils demande systématiquement la liste des livres racontés afin de pouvoir sélectionner des achats qui viendront enrichir sa bibliothèque. Un groupe de jeunes adolescents, venant d'une maison de quartier, redécouvre le plaisir de venir à la bibliothèque par le biais de cette séance de contes. Ce type d'animation favorise l'apprentissage du français, lorsque des parents et grands-parents ne parlant pas la langue viennent écouter ces histoires en accompagnant enfants et petits-enfants. Enfin, le public sourd, avec qui la bibliothèque travaille régulièrement, apprécie de plus en plus ces séances. Une personne ayant des problèmes d'audition s'est ainsi installée au plus près des conteuses afin de ne rien rater des contes. Et des sourds profonds ont réussi à suivre cette animation sans la présence d'une interprète en langue des signes.

Enfants et adultes, parents ou grands-parents, chacun y trouve son compte, que ce soit le plaisir de l'écoute, une activité en famille ou une manière différente de découvrir de nouvelles lectures jeunesse. La mission de passeur et de guide vers le livre se fait ici par le conte et à deux voix.

### Troisième témoignage : La naissance de « L'enfant de papier » pour les personnes malvoyantes

par Jeannine DUMONT,

bibliothécaire dirigeante

Bibliothèque publique de Bertrix

Site : [www.bibliotheque-bertrix.be](http://www.bibliotheque-bertrix.be)

Mél : [dir.bib.bertrix@province.luxembourg.be](mailto:dir.bib.bertrix@province.luxembourg.be)

La demande vint des étudiants de 2<sup>e</sup> professionnelle de l'Institut Notre-Dame de Bertrix. Riches d'une expérience vécue à la bibliothèque l'année précédente et émus à la lecture d'un livre de la sélection du Prix Versele 2010-2011, ils vinrent nous trouver un jeudi matin avec leur professeur de français, Sylviane Romain, pour nous faire part de leur souhait de réaliser

un livre pour les personnes malvoyantes et nous demander notre appui. Nos enthousiasmes se rencontrèrent. Leur désir d'aller vers l'autre, chacun avec ses ressemblances et ses différences, résonna en écho avec notre volonté de mettre en relation des usagers, de créer des liens par-delà les réseaux, les couleurs, les milieux, les âges ...

Un des buts de nos projets pluriannuels était d'inciter des adolescents en difficulté à entrer dans les livres par le biais de créations artistiques littéraires en 3D. Le soutien financier reçu de la Fédération Wallonie-Bruxelles dans ce cadre nous permit de faire appel à une professionnelle de l'animation et de la création, Michelle Warnier. De février à juin 2011, onze rencontres de deux heures eurent lieu à la bibliothèque ou dans une salle du centre culturel.

Cette activité fut riche par les diverses facettes abordées : d'abord la création de l'histoire à partir d'images sonores, tactiles, olfactives et autres, nées grâce à un processus basé sur les cinq sens ; ensuite, la rédaction du texte. Mêlant pliages, collages, matières différentes, découpes ... les illustrations furent réalisées sur base de l'idée de faire jouer d'autres sens que la vue et essentiellement le toucher. La création artistique se fit aussi autour de personnages, lieux et objets symboliques. Tout au long du projet, chaque jeune put trouver sa place, les intelligences multiples étant régulièrement mobilisées.

Quand l'histoire fut créée et enrichie par les illustrations tactiles, une rencontre conviviale et très intéressante eut lieu, à la bibliothèque avec Philippe Laeremans, animateur et responsable des éditions Au Phil des doigts, que nous avons rencontré au Salon du livre de jeunesse à Namur. Philippe Laeremans, non-voyant lui-même, partagea avec les jeunes son expérience, ses propres réalisations et leur permit de découvrir comment on peut transcrire un texte en braille grâce à la machine Perkins. Ils purent eux-mêmes l'expérimenter en écrivant leur prénom. À

la plus grande joie de tous, l'animateur accepta de transcrire en braille le texte écrit par les jeunes.

Original et riche par les différentes entrées qu'il offre : tactile, écrit en braille et en écriture romaine, le livre réalisé s'intitule « L'enfant de papier ». Il a trouvé sa place dans nos collections parmi les ouvrages fragiles et précieux : une véritable valorisation du travail des jeunes. Au terme de l'activité, le rêve des différents participants serait de le voir éditer et diffuser.

La créativité débordante de l'animatrice-conteuse, ses qualités humaines, sa grande sensibilité, sa belle attention à tous et à chacun ont eu des répercussions très positives sur les jeunes et sur leur réalisation. Ils y ont également développé l'écoute et le respect des autres, la confiance en eux, une fierté légitime devant la réussite de leur projet et devant la merveille réalisée.

Lors d'une fête organisée à la bibliothèque durant l'année scolaire 2011-2012, chaque jeune participant de la classe de 2<sup>e</sup> professionnelle a reçu un exemplaire du livre relié et cartonné par Michelle Warnier. Moment important où leur travail et les nouvelles compétences acquises furent valorisés devant d'autres jeunes présents, ces derniers découvrant l'activité passée avec de l'admiration et de l'envie plein les yeux.

Le livre a été exposé et expliqué lors du Salon des Forces Vives organisé par la commune et le centre culturel les 26 et 27 novembre 2011 au Bertrix Hall, chacune des pages ayant été reproduite par Michelle Warnier en grand format sur des panneaux bien mis en valeur. Il connut beaucoup de succès et d'intérêt de la part de nos visiteurs.

Nous souhaiterions poursuivre l'aventure : des personnes mal-voyantes ou aveugles viendraient à la bibliothèque et seraient guidées dans leur visite par les jeunes. Ces derniers pourraient leur présenter leur enfant de papier et en partager la lecture, s'enrichissant les uns et les autres de leurs différences, se donnant un plus de vie.

« Dans le rêve d'aujourd'hui, c'est déjà demain qui commence ».

## Quatrième témoignage : « L'arbre à contes », une belle expérience d'interculturalité

par Igbale BAJRAKTARI,

animatrice

Réseau local namurois de lecture publique

Site : <http://appli.ville.namur.be/>

bibliotheque

- La naissance du projet

En tant que médiatrice interculturelle depuis 1998, je sillonnais les écoles namuroises où j'ai rencontré un bon nombre d'enfants venant des quatre coins du monde. J'ai rencontré également des enseignants démunis pour accueillir des enfants qui ne maîtrisent pas bien la langue française, des parents souvent de bonne volonté mais complètement effrayés par le système scolaire belge. L'idée a donc germé de proposer des contes venus du monde entier : en compagnie d'une conteuse professionnelle, nous racontons des histoires en langue albanaise, turque, arabe, russe, africaine, etc.

- Pourquoi proposer des contes bilingues ?

Les ateliers contes bilingues sont proposés aux écoles namuroises depuis avril 2009. Plus de 600 élèves du fondamental ont partagé des histoires, plus de 40 ateliers ont été proposés en français et en différentes langues : lingala, italien, albanais, wallon, turc, arabe, russe, arménien. En valorisant les langues et cultures qui se côtoient en classe, on reconnaît les enfants dans ce qu'ils ont de profond en eux. On leur dit que la culture de la maison est aussi valable que la culture de l'école. Cela permet aux enfants bilingues de se sentir acceptés et reconnus avec leurs qualités et leurs différences, et aux professeurs de mieux connaître l'environnement culturel et familial de leurs élèves. L'apprentissage du français se voit ainsi renforcé de façon ludique. Le but final reste bien entendu de susciter le plaisir de lire chez chacun d'entre eux, quelle que soit sa langue.

- Quelles sont les réactions des enfants lors des ateliers contes bilingues ?

Les enfants adorent écouter des histoires.

Entendre les sons, la musique de la langue et découvrir une autre langue que le français, c'est magique pour eux ! Leur curiosité est immense et ceux qui entendent leur langue maternelle sont étonnés et parfois même un peu gênés car ils n'ont pas l'habitude de l'entendre dans un espace extérieur à la famille. Mais très vite leur fierté prend le dessus et ils chantent, parlent, expliquent la langue et la vie de leurs parents, de leurs grands-parents.

- Et après l'animation ?

La bibliothèque possède un fonds de livres en langues étrangères ou bilingues, que l'animatrice présente pour que chacun puisse trouver un livre dans sa langue maternelle : nous sommes en effet convaincus qu'il est important de continuer à cultiver sa langue d'origine car cela aide aussi à mieux s'intégrer dans le pays d'accueil.

L'enseignant, de son côté, peut continuer à faire découvrir les langues et cultures de la classe par le biais de la musique, des contes, de la cuisine, des ateliers d'écriture autour des différents alphabets; ou en invitant un parent en classe pour qu'il donne cours en collaboration avec le professeur, ou encore en organisant un goûter interculturel... Car valoriser le savoir des parents c'est valoriser chaque enfant qui vit en classe. Et montrer aussi l'ouverture de l'école face aux cultures du monde vivant à Namur.

## Cinquième témoignage : « C'est tout moi ! », une expérience créative avec des adolescents

par Guy MARCHAL,  
bibliothécaire

Centre Multimédia Don Bosco à Liège  
Site : [www.centremultimedia.be](http://www.centremultimedia.be)

Les bibliothécaires ont une vocation tendant à l'universalité : ils s'adressent à toutes et tous, proches ou non du goût de la lecture ou de l'écriture. Nous devons avouer que la fréquentation des bibliothèques publiques par les adolescents est tout sauf une évidence. Bien consciente de cette situation, notre équipe s'est attachée depuis six ans à ouvrir des perspectives, à nourrir des projets destinés à permettre aux jeunes de s'approprier les lieux diversifiés que nous mettons à leur disposition.

Les ateliers de la bibliothèque sont une petite structure située au deuxième étage du Centre Multimédia Don Bosco, rue des Wallons à Liège. Ce local d'une cinquantaine de m<sup>2</sup>, destiné à accueillir un public d'adolescents, a été pensé comme un havre de création au sein de la vie parfois tumultueuse de l'école, de la ville, de la vie ; une barrière contre les modèles ravageurs dictés par le marché du divertissement, le consumérisme ambiant et la soif inextinguible d'apparence. C'est dans cet esprit de résistance, de mieux-être et d'intégration via le livre que cette section de la bibliothèque développe des projets qui ont pour but de familiariser et de réconcilier des jeunes, pour la plupart en rupture avec le monde de l'écrit, avec l'objet-livre et ce, par le biais de projets de créativité écrite et d'expression graphique. Pour atteindre ce but, nous proposons des modules d'animations qui se déroulent pendant une année scolaire et dont les productions débouchent toujours sur la réalisation d'un livre personnalisé. Mais aussi, nous sommes vigilants à envisager le mode de « fonctionnement » de certains adolescents : ceux-ci étant à la fois solitaires et d'esprit grégaire, il est nécessaire d'alterner les démarches individuelles et collectives.



La proximité de l'Institut Don Bosco, école d'enseignement technique et professionnel, et son réservoir de jeunes, mais aussi son équipe d'enseignants, prêts à s'investir dans une collaboration visant la promotion du livre et de l'écrit, nous ont amenés à penser et à concrétiser ces synergies.

Dans les lignes qui suivent, vous découvrirez la description résumée du dernier projet d'animation réalisé au Centre Multimédia Don Bosco : « C'est tout moi ! »

Les animations qui se sont déroulées lors de cette année scolaire 2011-2012 ont débouché sur la réalisation d'un livre *Autoportrait*, signé par les élèves de 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> professionnelles Art appliqué de Don Bosco. Celui-ci s'inspire d'un album récent, *A quoi penses-tu ?* (6) dont la structure simple et très évocatrice a permis aux jeunes de rebondir et de créer leur album illustré. Lors des animations d'écriture organisées aux ateliers de la bibliothèque, les jeunes se sont exprimés sur différents thèmes touchant à leur personnalité. Suite à ces productions écrites, ils ont donné naissance à leur livre dans lequel ils témoignent de leurs peurs, leurs rêves, leurs souvenirs d'enfance, leur envies de voyages... En fin de course, un bel album à l'allure très professionnelle et ce, grâce à la collaboration des professeurs d'Art appliqué qui ont permis aux jeunes de mettre, avec talent, des illustrations originales sur cette récolte de mots et d'impressions.



Photos : © CMM Don Bosco

(6) L. Moreau, *À quoi penses-tu ?*, Hélicium, 2011.

Nous avons d'autres projets ! Prochainement, notre équipe souhaite concrétiser un atelier d'écriture alliant expressions orale et écrite, illustration, technique du blog et dynamique de groupe. Autour d'un personnage de son choix, l'ado concevra un livret dont la vocation finale est d'être mis en exergue au sein de nos collections. Ainsi stimulera-t-il sa créativité en prenant ses responsabilités, au bénéfice du renforcement de sa confiance en lui et de la vitalité renouvelée de la bibliothèque.

En guise de conclusion et après ces quelques années passées à mettre sur pied des projets destinés au public ado, nous retiendrons que, malgré les différents obstacles rencontrés liés davantage au mode de comportement de certains, le livre reste un élément fédérateur d'exception et ce, même auprès d'un public en divorce avec le monde de l'écrit. Réaliser un livre de la première à la dernière page, l'illustrer, le relier, le partager avec ses professeurs, les bibliothécaires, sa famille, est une démarche qui mobilise et qui est porteuse de sens pour ces jeunes. Dans cette perspective, nous nous réjouissons que le livre reste une sorte de sanctuaire, avec le terme pris, non dans sa connotation religieuse, mais bien, comme le souligne Danielle Sallenave, en ce qu'il induit de «protection» (7) : un lieu protégé où des choses sacrées sont mises à l'abri...

(7) D. Sallenave, *Nous, on aime pas lire*, Gallimard, 2009, p. 134-135.



## Sixième témoignage : « Potins de comptoir » en section jeunesse

par Christine MOREAU,  
bibliothécaire dirigeante  
Bibliothèque publique d'Ottignies  
Site : [www.bibludolln.be](http://www.bibludolln.be)

Comment amener les jeunes à la lecture ? En tant que bibliothécaire-jeunesse, cette question nous est intime, elle justifie à elle-seule le sens même de notre métier. Nous sommes, par essence, des amoureux de la lecture et devons transmettre cette passion. On attend vraiment cela de nous : les dirigeants de nos nobles institutions, les parents de nos non-lecteurs et les professeurs, ces collègues embarqués dans la même galère que la nôtre.

Quand il s'agit du tout jeune lecteur, la chose semble plus aisée. Pourquoi ? L'émotion joue pour beaucoup et nous sommes plus facilement proches de celle des tout-petits.

Mais quand il s'agit d'adolescents ? Ceux-ci forgent leur personnalité, et ce faisant, ont besoin de se démarquer des adultes. De nous. Les voilà déjà plus difficiles à aborder, à comprendre, à connaître. Un autre élément dont il faut tenir compte est notre propre évolution en tant que lecteur. Nous avons lu les livres jeunesse de notre époque et même si nous continuons à lire les livres jeunesse d'aujourd'hui, nous les lisons avec une perception empreinte de notre maturité grandissante. S'il est important de faire connaître à nos lecteurs les livres que nous découvrons et aimons, il est tout aussi important de leur faire découvrir les autres : ceux que nous n'avons peut-être pas appréciés mais qui chez eux déclencherait, qui sait, une furieuse envie de lire !

Il me semble donc essentiel d'être à l'écoute de nos jeunes « rats de bibliothèques », ce sont eux les jeunes passionnés, les dévoreurs de tout ce qui passe sous leurs yeux, ceux qui auront du crédit auprès de leurs pairs. Nous en connaissons tous dans nos bibliothèques qui à la moindre heure de fourche viennent squatter la salle de lecture. Tels des oiseaux rares, nous les chouchoutons mais avons



peur de les aborder à cause du risque de les voir s'envoler. Nous nous réjouissons de les voir se diriger fébrilement vers les rayons dès l'ouverture de la bibliothèque, de les voir s'installer inconfortablement sur le premier siège venu, de rester de longues périodes sans voir le temps passer, d'être étonnés d'être délogés quelques minutes avant la fermeture. Ils sont dans leur bulle sans être coupés du monde autour d'eux, avec leurs lectures, leurs livres qui les font vibrer. Quel chemin les a amenés là, quelles motivations les poussent à choisir tel ou tel livre...

Efforçons-nous d'être à l'écoute de ceux qui lisent et d'être un relais vers les autres, ceux qui ne savent pas encore s'ils seront atteints par LE virus. Et mieux encore, essayons d'imaginer des systèmes où ces oiseaux rares seraient eux-mêmes ces relais. Du premier abord ils semblent plutôt solitaires, ou timides. Mais avons-nous vraiment osé leur poser des questions, leur demander leur avis ?

Bien des clubs de lecture se basent sur ce principe pour développer les pratiques de lecture, l'idée n'est pas nouvelle. Mais ces clubs attirent-ils de curieux ou fragiles lecteurs, encore indécis ? Ne sont-ils pas plutôt un club d'amis ou de convaincus faisant peur à ceux qui ne se sentent pas aussi conquis par cette passion ? La mise sur pied de telles initiatives a déjà échoué plus d'une fois ... par manque de combat-

tants, lecteur ou bibliothécaire.

J'aime particulièrement le moment d'accueil des classes en section jeunesse où en moins d'une demi-heure plus de trente titres s'échangent au prix de moultes tractations. On en arrive presque à devoir ... les empêcher de choisir eux-mêmes de peur d'assister à des émeutes. Quel plaisir de les voir marchander, de les voir se conseiller les uns les autres, de les voir pavaner avec des titres provocateurs ou des exemplaires volumineux. Quelle émotion de les voir choisir tout seul « le » roman que vous venez d'acheter parce que vous l'avez adoré, qui ne se trouve pas au box office et pour lequel vous ne lui avez même pas fait l'article. Qu'il est instructif aussi pour nous d'assister à des échanges entre parents, venant au secours les uns des autres : ma fille de douze ans a adoré..., mon fils qui ne lisait pas a commencé ... Soyons attentifs à tout ce qui se passe sous notre nez au comptoir de prêt, achetons ce qu'ils rêvent de lire, même s'ils connaissent déjà le contenu pour l'avoir « vu à la télévision » ou au cinéma, soyons gloutons avec eux... Nous attirerons ainsi de futurs gloutons.

On ne nous demande pas de leur faire lire la crème de la littérature - ça c'est la cerise sur le gâteau, notre petit plaisir à nous - on nous demande de leur faire découvrir la lecture, de leur faire connaître le plaisir de l'impatience de lire... Et beaucoup d'enfants sont impatients, c'est déjà un bon début. ●

Photo : © Étienne Bernard



## ●● La lecture à voix haute : quelques actions passées et actuelles en Fédération Wallonie-Bruxelles

Lire est bien souvent une activité silencieuse et solitaire. Pourtant, il existe en Fédération Wallonie-Bruxelles un fourmillement d'activités de lecture à voix haute. Petit tour d'horizon pour le plaisir des mots et des oreilles.

Le dossier du numéro 131 de mai-juin 2003 de *Lectures*, présentait quelques associations professionnelles spécialisées dans les lectures à voix haute, autant d'acteurs engagés dans le développement de cette forme scénique particulière qui rend la lecture publique et collective, des compagnies souvent itinérantes susceptibles d'être accueillies en bibliothèques.

par Michaël LAMBERT ●  
*Imagin'action (Liège)*

Les formes que peuvent prendre une lecture à voix haute sont multiples et nous assistons en Fédération Wallonie-Bruxelles à un foisonnement d'initiatives : des lectures spécifiques pour enfants aux opérations grand public, des lecteurs professionnels aux lecteurs amateurs formés pour l'occasion, dans des lieux culturels traditionnels jusqu'aux bistros ou restaurants. La lecture à voix haute se prête facilement à de nombreuses expérimentations.

Les bibliothèques sont appelées aujourd'hui à multiplier et pérenniser ces activités de développement de la lecture. Certaines opérations de lecture à voix haute sont déjà bien répandues et récurrentes, comme les « Heures du conte » qui voient de plus en plus de lecteurs se former à destination du jeune public. D'autres initiatives, comme les « Commandos lecture » ou « Des mots à la bouche » explosent les cadres ou voient les bibliothèques faire appel à des partenaires professionnels du secteur pour créer de nouvelles opportunités de faire entendre la lecture à voix haute. La Fédération Wallonie-Bruxelles, avec notamment la « Fureur de lire », dispose de leviers pour susciter et favoriser le rayonnement de ces lectures publiques. Enfin, dans la lignée du « Marathon des mots », festival bruxellois de littérature qui fait la part belle aux lectures à voix haute, la plateforme « Liège, Ville de Lettres » est à l'initiative des « Parlantes » qui sera, dès

mars 2013, le premier festival spécifiquement dédié aux lectures à voix haute de notre communauté.

Gageons que ces lectures collectives renforcent le plaisir et la pertinence de la lecture solitaire. Écouter plus pour lire plus !

### « Des mots à la bouche » en Province de Liège

Chaque année, la « Fureur de lire » est l'occasion pour la Bibliothèque Chiroux de développer des animations spécifiques à destination du réseau des bibliothèques de la province de Liège. C'est dans ce cadre qu'en 2011, est née l'initiative « Des mots à la bouche », en collaboration avec PAC Espace Écrivain Public, dans 24 restaurants de la région liégeoise. Des duos d'écrivains publics ont été formés à la lecture à voix haute et mis en scène par Fabrice Piazza. Les textes lus à l'entrée, au plat et au dessert déclinaient les liens particuliers entre littérature et gastronomie, en fonction de la singularité du restaurant ou du thème retenu par son chef. De la cuisine selon Proust ou Balzac, Anne Rice ou Simenon, Verhaeren ou Hitchcock. Il y en avait pour toutes les papilles littéraires.

Le cadre inhabituel de ces lectures, parfois intimistes, a permis à la magie d'opérer. Le plaisir était le fil rouge, de la table aux textes. L'ampleur de l'opération a créé un engouement et les bibliothécaires ont eu la satisfaction de constater une augmen-

tation des prêts des œuvres proposées en lecture. Ce succès est le fruit d'un partenariat qui perdure avec PAC Espace Écrivain Public dont l'engagement pour la formation et l'organisation de lectures à voix haute est un soutien essentiel à l'action des bibliothèques. Enfin, la plupart des restaurateurs ont fait part de leur volonté de remettre le couvert.

Infos :  
Bibliothèque Chiroux, Bénédicte Dochain.  
Tél. : 04 232 86 37  
Site : <http://culture.prov-liege.be/>  
Et PAC – Espace Écrivain Public, Stephan Paquet.  
Tél. : 04 221 42 10  
Site : [www.pac-liege.be](http://www.pac-liege.be)

### « Commandos lecture » en Fédération Wallonie-Bruxelles

Créés en 2002, à l'initiative de Pascale Fonteneau, avec la complicité d'Éric De Staercke, les « Commandos lecture » s'adressent au public scolaire pour rappeler l'importance du livre dans les processus d'apprentissage. Quatre comédiens du Panach'Club, sans avoir prévenu ni enseignants ni élèves, font irruption en classe et, dans une mise en scène qui évoque la prise d'otages, lisent pendant quelques minutes des extraits littéraires, avant de passer à la classe suivante. Bousculade des habitudes, cours de chimie interrompu et effet de surprise garanti. Dans un style très visuel, les « Commandos lecture » font le pari de créer un électrochoc et de dépoussiérer la lecture aux yeux des élèves. Ils surprennent et osent une nouvelle manière de donner le goût de la lecture, en ne laissant de leur passage qu'un manifeste, rappelant l'importance du livre comme accès au savoir, et un lien internet vers la liste des ouvrages dont sont extraits les passages explosifs de leurs bombes littéraires à retardement. L'objectif est d'associer aux livres une action percutante, en choisissant des mots d'auteurs, de Koltès à Maeterlinck, susceptibles d'avoir des résonances familières aux oreilles des jeunes. Leurs interventions sont à la fois une invitation à poursuivre l'exploration des livres ainsi effleurés et une interpellation sur la place du livre à l'école : et si pour ap-

prendre à lire des livres, les écoles étaient inondées de livres ?

Commandos lecture, Pascale Fonteneau.  
Mél : [fonteneau.indications@yahoo.fr](mailto:fonteneau.indications@yahoo.fr)  
Site : [www.commandos-lecture.be/](http://www.commandos-lecture.be/)

### « L'heure du conte » en Fédération Wallonie-Bruxelles

L'appellation « Heure du conte » est trompeuse : la pratique, déjà très répandue en bibliothèque, consiste la plupart du temps en lectures d'albums jeunesse. Contrairement à ce que ce nom pouvait laisser présager, il s'agit rarement d'histoires dites par des conteurs. Cette opération entre donc bien dans le champ de la lecture à voix haute, avec la spécificité de s'adresser majoritairement aux enfants et à leurs parents. Le succès de ces moments témoigne souvent de ce plaisir collectif à partager la lecture d'un livre.

« L'heure du conte » se décline en de multiples formules dès le plus jeune âge, parfois dans les crèches, dans le cadre scolaire ou en bibliothèque. Sur le même principe, en été, la lecture peut devenir une activité extérieure, avec notamment la formule « Lire dans les parcs ». Si le plus souvent les lecteurs sont des bibliothécaires qui se sont formés à la lecture à voix haute, certains font appel à des professionnels, comme la compagnie « Les Liseuses » qui propose des lectures mises en scène d'albums jeunesse sélectionnés en fonction d'une thématique. Partager un moment de lecture à voix haute avec les plus jeunes reste une pratique très accessible, aux potentiels multiples et au plaisir chaque fois renouvelé.

Les Liseuses, Nathalie Delvaux.  
Tél. : 0495 902 889  
Site : <http://lesliseuses.be>

### « Lis-nous une histoire » en Fédération Wallonie-Bruxelles

Initiée en 2004, l'opération intergénérationnelle « Lis-nous une histoire » est portée par la Cellule Culture-Enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en

collaboration avec la Cellule formation du Service de la Lecture Publique. Il s'agit de faire appel à des lecteurs volontaires, auxquels est offerte une formation à la lecture à voix haute, pour leur permettre de partager leur passion avec les plus jeunes, par la lecture d'albums illustrés dans des classes de l'enseignement maternel. Les bibliothécaires sont les chevilles ouvrières de ce projet. Lorsqu'ils en font la demande, ils sont formés à devenir les personnes-ressources qui encadrent les lecteurs dans les écoles.

« Lis-nous une histoire » renforce l'objectif prioritaire de l'enseignement fondamental de maîtriser la langue française, parce que la lecture est source à la fois de plaisir mais aussi de découverte et de compréhension du monde. C'est une opération basée sur le plaisir de lire et la rencontre entre les générations. Des moments privilégiés où ces lecteurs volontaires offrent une partie de leur temps libre aux enfants pour stimuler leur envie de lire et encourager leur approche de la littérature. Le goût des livres peut se transmettre dès le plus jeune âge.

Cellule Culture-Enseignement, Dominique De Moey.  
Tél. : 02 413 28 82  
Site : [www.culture-enseignement.cfwb.be](http://www.culture-enseignement.cfwb.be)

### « Marathon des mots » à Bruxelles

Né en 2008, dans la lignée du « Marathon des mots » de Toulouse, le « Marathon des mots » de Bruxelles est un festival international des littératures qui propose pendant quatre jours un programme riche, éclectique et exigeant qui, à côté des rencontres littéraires, fait la part belle aux lectures à voix haute. Le projet, porté initialement par l'asbl « Littérature à voix haute » qui regroupait des éditeurs, des libraires, des représentants du milieu culturel bruxellois, est aujourd'hui organisé par Passa Porta avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Le « Marathon des mots » mise sur le choc des émotions pour partager des moments de communion collective avec la littérature. Des acteurs, des lecteurs, des musiciens professionnels, avec une attention particulière aux espaces scéniques, sont invités à faire vivre des expériences fortes

autour des littératures classiques, contemporaines ou du slam. Il s'agit de trouver le fragile équilibre entre les cadres intimistes, qui permettent à l'émotion de transmettre le plaisir et la passion d'un texte littéraire, et les événements fédérateurs où un seul artiste est capable de parler au cœur de chacun même au milieu de centaines de spectateurs. La magie de la rencontre entre une œuvre et une voix est encore la plus agréable recette pour donner le goût de la lecture, le succès public du « Marathon des mots » en est le meilleur indice.

Passa Porta, Mariane Cosserat.  
Tél. : 02 513 46 74  
Site : [www.passaporta.be](http://www.passaporta.be)

### « Les Parlantes » à Liège

Dans la foulée de la mise en place de la plateforme « Liège, Ville de Lettres » qui rassemble les acteurs du secteur pour dégager des enjeux communs et mutualiser des moyens, la Ville de Liège a choisi de soutenir les « Parlantes », un projet de festival international de lectures, porté par le Forum de Liège, les Ateliers d'Arts Contemporains et l'asbl Artéco, dont la première édition aura lieu du 6 au 10 mars 2013.

L'objectif de ce festival est de replacer la parole au cœur de la vie de la cité et de faire entendre la formidable diversité des textes et de leur mise en voix, avec la volonté de s'adresser à tous les publics. D'un spectacle-lecture de Jean-Louis Trintignant à des lectures d'apprenantes en français langue étrangère, d'un théâtre à une association de quartier en passant par la bibliothèque, le festival mise sur une large variété dans le choix des textes, des mises en voix et des lieux. Avec une attention particulière aux écritures contemporaines et aux nouvelles technologies qui augmentent les possibilités d'entendre et découvrir des œuvres littéraires. En variant les goûts, les « Parlantes » relèvent le défi de multiplier les publics qui goûteront aux plaisirs de la lecture à voix haute. ●

Artéco asbl, Vanessa Herzet.  
Tél. : 0491 867 069  
Site : [info@lesparlantes.be](mailto:info@lesparlantes.be)